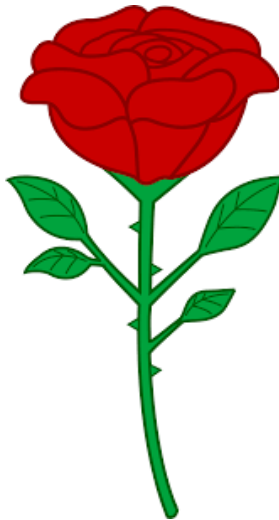


Delly

L'héritage de Cendrillon



BeQ

Delly

L'héritage de Cendrillon

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 349 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

L'héritage de Cendrillon

Édition de référence :

Éditions J'ai lu.

1

Le train s'arrêta avec un bruit de wagons heurtés, accompagné du grincement des roues mal huilées. C'était un train de petite ligne et, comme tel, composé du plus vieux matériel de la Compagnie. Il marchait toujours avec une sage lenteur, sans se soucier des récriminations de ceux qu'il transportait, et faisait devant chacune des petites gares de son parcours de longues pauses qui demeuraient inexplicables pour les profanes, la ligne n'ayant jamais le moindre encombrement et les voyageurs étant plutôt rares, sauf au moment des foires et des fêtes du pays.

À la gare de Dreuzès, deux personnes descendirent d'un wagon de troisième classe. Le chef de gare et l'homme d'équipe jetèrent un coup d'œil apitoyé vers l'homme qui s'avancait lentement, d'un pas chancelant. Son corps d'une effrayante maigreur flottait dans ses vêtements

usés, fanés, sa haute taille se voûtait comme celle d'un vieillard. Mais le visage surtout frappait par sa lividité, par ses traits profondément creusés et ses yeux très enfoncés dans l'orbite.

L'étranger, de la main gauche, tenait un vieux sac de cuir ; l'autre serrait celle d'une petite fille d'une douzaine d'années, vêtue d'une robe grise dont l'étoffe élimée attestait un long usage. Un vieux chapeau de paille noire était posé sur la chevelure d'un blond merveilleusement doré, qui formait une lourde natte tombant sur le dos de l'enfant.

L'homme marchait comme un automate. Il tendit machinalement ses deux billets au chef de gare qui enveloppait d'un regard curieux ces gens inconnus dans le pays... Des gens pauvres, sûrement. Mais l'homme, sous son allure abattue, conservait un air de fierté, de distinction tout à fait indéniable.

Cependant, il semblait que cet étranger connaissait déjà les lieux. Sans une hésitation, il se dirigeait vers une petite route traversière qui conduisait directement au village dont le clocher

pointait vers le ciel d'un bleu très pâle.

L'atmosphère était embrasée par un ardent soleil d'août. L'homme se traînait, paraissant à chaque instant prêt à choir sur le sol pierreux. Mais une indomptable énergie demeurait dans son regard, et il allait, il allait toujours, les lèvres serrées, le visage couvert de sueur, tout son être tendu, semblait-il, vers un but tout proche.

L'enfant marchait courageusement près de lui en dépit de la fatigue qui l'accablait. La chaleur empourprait son petit visage amaigri, au teint pâle, dont les yeux, d'un bleu sombre, velouté, fiers et un peu farouches, étaient la seule beauté.

Ces deux êtres n'échangeaient pas un mot. De temps à autre, la petite fille levait les yeux vers son compagnon et ce regard était empreint de timide tendresse. Mais lui ne semblait rien voir. Son regard se rivait là-bas, vers une sombre masse de bâtiments d'aspect féodal qui se dressaient sur une hauteur, au-dessus du village dont les maisons s'égrenaient dans la vallée, au pied des montagnes couvertes de frondaisons verdoyantes.

Là, il était né, là, il avait vécu son enfance et son adolescence. Après avoir terminé à Paris ses études scientifiques, il s'était adonné à la chimie, en dépit de la désapprobation de son oncle. M. de Norhac, en effet, n'admettait guère que l'héritier du vieux nom fût autre chose qu'officier ou magistrat, comme ses ancêtres, et, bien qu'ayant fini par céder, il en conservait un certain mécontentement. Celui-ci se changea en colère quand Roland lui apprit qu'il souhaitait épouser une jeune étudiante polonaise, appartenant à une famille honorable mais d'humble origine.

Aucun d'eux ne voulant céder, ce fut la brouille complète. Roland épousa Elybieta Wenska, et eut quelques années heureuses près de la jeune femme énergique et tendre qui s'associait à ses travaux et donnait des leçons pour subvenir à leur existence, car Roland n'avait aucune fortune personnelle.

Mais la naissance d'un enfant coûta la vie à la mère. Ce fut un coup très rude pour Roland. N'éprouvant pour sa fille qu'une indifférence mélangée de rancune, il s'empressa de l'envoyer

en Pologne, chez une vieille cousine d'Elybieta. Puis il se plongea dans un travail acharné, dans des recherches qui devaient lui apporter gloire et fortune.

Mais, poursuivi par l'hostilité de confrères jaloux, débilité par un labeur excessif et par les privations que lui imposait la gêne pécuniaire, il offrait un terrain choisi pour la tuberculose et bientôt, devant ses ravages, il se sentit perdu.

Mais il ne regrettait pas la vie. Celle-ci, depuis la mort de sa femme, lui était un fardeau insupportable, et seule une lueur de ses croyances chrétiennes l'avait empêché de rechercher dans la mort volontaire la fin de ses épreuves.

Or, pour mettre le comble à ses embarras, la cousine Wenska était morte, et la petite Magdalena lui avait été ramenée par un prêtre polonais qui venait en France.

L'enfant, jusque-là entretenue par la défunte, héritait des maigres économies réalisées par celle-ci, et qui servirent à la faire vivre pendant trois mois chez son père. Mais au bout de ce temps, Roland se trouva acculé à une impasse,

car il avait à peine de quoi subsister seul, très pauvrement.

Il n'éprouvait pas d'affection pour la petite fille craintive et sauvage dont il n'avait même pas effleuré d'un baiser le visage inquiet, au jour de son arrivée. Mais elle était son enfant, il ne voulait pas la laisser mourir de misère, et surtout la savoir abandonnée après sa mort, qu'il sentait proche.

Alors il résolut – acte qui coûtait horriblement à son orgueil – d'écrire à son oncle pour solliciter son pardon en faveur de l'orpheline et de lui demander de s'occuper d'elle après sa mort.

Aucune réponse ne lui parvint. Ce dédaigneux silence, qui prouvait un tenace ressentiment, provoqua d'abord chez Roland une sourde révolte. Puis, sa faiblesse physique augmentant chaque jour, il s'effraya de nouveau à la pensée de laisser cette enfant seule, sans ressources. On la mettrait dans un orphelinat quelconque, on l'élèverait par charité... elle, une Norhac !

Un jour, il décida d'aller trouver son oncle et de lui amener Magdalena en lui disant :

– Elle porte votre nom, vous ne pouvez l’abandonner, cette innocente.

Il partit, employant pour ce voyage ses dernières ressources et ses dernières forces. Mais à mesure qu’il approchait, il se sentait presque sûr du succès, car son oncle l’avait beaucoup aimé, et il serait certainement ému en voyant si changé ce beau Roland dont il disait avec orgueil : « C’est un vrai Norhac, celui-là ! »

Mais combien cette route lui paraissait longue ! Cependant, à quelle folle allure la parcourait-il autrefois, avec ses amis et sa cousine Vincente !

Vincente... Comme l’oncle Henri, elle avait rompu tous rapports avec son cousin. Sans doute avait-elle été fort blessée du mariage de Roland, car M. de Norhac ne faisait pas mystère de son désir de voir son héritier épouser cette jeune parente, fille d’un cousin germain et portant elle aussi le vieux nom illustré par un compagnon du roi Henri.

Elle était fine et gentille, sans être positivement jolie. Elle possédait surtout une

grâce souple, un charme enveloppant, et personne ne savait, comme elle, tourner un compliment, adresser une délicate flatterie. Près de l'oncle Henri, elle se montrait discrètement empressée, quand les vacances la ramenaient à Cadeilles avec sa mère. À Roland, elle témoignait une vive affection, et elle prévenait tous ses goûts.

D'où venait donc la secrète antipathie toujours éprouvée par lui à son égard ?

Par hasard, il avait appris qu'elle s'était mariée peu après lui, avec un M. de Movis dont il se souvenait comme d'un grand garçon gauche et dégingandé, doué d'un nez magistral et d'une intelligence plutôt médiocre. Après cela, il n'avait plus entendu parler de sa famille.

Comme tout ce passé revivait dans l'air natal, devant ce paysage familial !

Mais le pas si lent traînait davantage encore. Le chemin montait beaucoup, le soleil dardait ses rayons de feu et le malheureux sentait fuir ses dernières forces.

Encore un peu d'énergie... Voici l'allée de

platanes précédant le château. Que de courses folles ont été faites ici ! Personne n'égalait Vincente en agilité ; elle échappait à toutes les poursuites par les détours les plus imprévus...

Là-bas se dressait la vieille grille rouillée, contemporaine du roi Henri. Autrefois, elle était toujours hospitalièrement ouverte... Mais Roland pouvait constater qu'il n'en était plus ainsi aujourd'hui.

Lui faudrait-il donc sonner ? Cela contrariait ses plans. Il aurait voulu paraître tout à coup devant son oncle sans lui donner le temps de réfléchir.

Mais il existait un moyen de tourner cette difficulté. Roland n'avait pas oublié le mystérieux passage découvert par lui un jour et dont il n'avait révélé le secret à personne.

Au lieu de gagner le château dont on distinguait maintenant la masse sombre flanquée de deux grosses tours et de tourelles, il s'engagea à droite dans un sentier pierreux où l'enfant et lui butaient sans cesse. Magdalena suivait passivement, mais son visage empourpré et sa

marche lasse témoignaient d'une fatigue qui bientôt deviendrait insurmontable.

Le sentier conduisait à un petit gave encaissé entre deux rives rocheuses. Une mince bande de terrain permettait de le longer, et ce fut là que s'engagea Roland.

De temps à autre le roc se creusait de petites anfractuosités voilées de verdure. Un bruit sourd se faisait entendre, plus distinct à mesure que s'avançaient les voyageurs.

Et tout à coup, à gauche, apparut une échancrure dans la falaise rocheuse. Là tombait une cascade bouillonnante où se jouait un arc-en-ciel. Au-dessus, lui formant comme un pittoresque couronnement, des arbustes penchaient leurs branches échevelées.

Cette cascade s'écoulait vers le gave en ondes écumantes. Magdalena eut un mouvement de stupéfaction en entendant son père lui dire :

– Il faut passer par là, petite. Tâche de sauter sur les pierres pour te mouiller le moins possible.

Lui-même s'engageait déjà sur un rebord

rocheux longeant le lit étroit semé de débris de roc. Tenant d'une main l'enfant, il s'aidait de l'autre contre les parois de l'échancrure.

Il avait peine à résister à l'eau bouillonnante qui couvrait ses pieds et essayait de repousser l'audacieux. Quant à l'enfant, elle avait les jambes mouillées jusqu'aux genoux ; mais elle ne se plaignait pas et se laissait stoïquement conduire.

Là où s'écoulait la cascade, l'échancrure s'élargissait tout à coup. Les embruns tombaient sur le père et l'enfant, trempant leurs minces vêtements.

Roland se courba et approcha ses lèvres de l'oreille de sa fille, car le bruit de la cascade était étourdissant.

– Nous allons passer dessous... N'aie pas peur, il n'y a rien à craindre. D'ailleurs, ferme les yeux si tu veux ; je te conduirai.

Elle ne dit pas un mot, mais une expression d'effroi parut dans son regard.

Passer sous cette trombe d'eau ! Ils allaient se

trouver entraînés, étouffés !

Déjà Roland s'avavançait, se plaquant le plus possible contre la paroi rocheuse. La masse d'eau s'écroulait avec violence, Magdalena ferma les yeux et se laissa entraîner.

– Allons, nous y sommes, enfant... Comme tu trembles ! J'ai fait cela dix fois, lorsque j'étais jeune.

Elle ouvrit les yeux et se vit dans une sorte de grotte couverte de sable fin. L'ouverture en était masquée par la cascade, derrière laquelle se trouvaient maintenant le père et l'enfant.

– Suis-moi, dit Roland. Et surtout, ne parle jamais à personne de ce passage. Tu en garderas le secret comme je l'ai fait. Cela peut servir à l'occasion.

Ils s'enfoncèrent dans un couloir rocheux, complètement obscur. Magdalena s'attachait à la main de son père, se laissant aveuglément conduire par lui.

Roland s'arrêta tout à coup.

– Nous y voici. Maintenant, il s'agit de

passer... (Avec un rire amer il ajouta :) Heureusement, je suis loin d'avoir grossi depuis lors.

Il fit craquer une allumette et se pencha... Une muraille rocheuse barrait le couloir ; à sa base se voyait une ouverture où pouvait passer en rampant le corps d'un homme de corpulence normale.

– Je vais m'y engager le premier. Tu me suivras sans avoir peur, car il n'y a là rien de terrible.

Magdalena appuya une main sur sa poitrine comme pour réprimer l'effroi qui la saisissait dans cette obscurité. Elle entendit le frôlement du corps de son père contre les parois de l'ouverture. Puis une voix un peu étouffée parvint jusqu'à elle :

– Allons, à ton tour. Je suis arrivé maintenant.

– Mais le trou ?... Je ne vois rien !

– Cherche à tâtons... Dépêche-toi, car je sens la faiblesse me gagner de plus en plus.

Elle se pencha, promena ses petites mains

contre le roc... Presque aussitôt, elles rencontrèrent le vide. Alors l'enfant s'engagea courageusement dans l'étroit passage.

Une vague lueur apparaissait... Et Magdalena se sentit bientôt saisie par une main ferme, qui la tira hors de l'ouverture et la mit debout.

Elle se trouvait dans une crypte éclairée par d'étroites fenêtres grillées, placées très haut. Deux rangées de tombeaux se voyaient là, les uns de pierre sculptée, d'autres faits de marbre gris. Un autel, également de marbre, surmonté d'un grand Christ aux bras miséricordieusement étendus, occupait le fond de la crypte.

Vers ces tombeaux, Roland étendit la main.

– Là reposent tes ancêtres, Magdalena. Tu appartiens à une vieille race, vaillante et chevaleresque...

Une quinte de toux l'interrompit. Il s'appuya au mur, en pressant un mouchoir contre sa bouche. La sueur couvrait son visage blêmi. Quand la toux fut calmée et qu'il retira son mouchoir, celui-ci était couvert de sang.

– Allons, il est grand temps, murmura-t-il. Aurai-je même la force de monter jusque-là ?

En titubant, il se dirigea vers une porte de chêne dont il tourna le bouton. Puis, toujours suivi de l'enfant, il s'engagea dans un étroit escalier de pierre.

Cet escalier débouchait dans une chapelle assombrie par des vitraux foncés, et qui semblait abandonnée. L'autel était dépouillé de tout ornement, les dalles du sol se disjoignaient, les bancs de chêne sculpté s'émiettaient, rongés par les vers.

Roland traversa l'étroite nef, poussa une porte vermoulue et se trouva dans une galerie dallée de pierre grise. Les murs étaient couverts de fresques que l'on distinguait imparfaitement, car les deux fenêtres, placées très haut, ne distribuaient qu'un jour terne. Deux armures de chevaliers occupaient le milieu de cette galerie et Magdalena recula, un peu effrayée, en apercevant ces hommes de fer.

Ce mouvement passa inaperçu, pour Roland. De son pas chancelant, il longeait la galerie,

ouvrait une porte, s'engageait dans un monumental escalier de pierre. L'enfant le suivait de très près, impressionnée par le silence, par la sombre majesté de cette demeure d'autrefois.

Sur un large palier de pierre se dressaient d'autres armures, qui semblaient posées là pour défendre l'entrée des appartements. Roland allait avancer encore, quand un bruissement se fit entendre, et une femme surgit en face des arrivants.

– Roland !

– Vincente !

La jeune femme avait blêmi soudainement. Une lueur d'effroi passait dans les yeux gris fixés sur Roland, une main tout à coup tremblante se crispait sur la jupe de soie noire.

Roland restait sans parole, les yeux attachés sur cette cousine dont la vue réveillait plus que jamais ses souvenirs. Petite, mince et fine, elle coiffait ses cheveux noirs comme autrefois, et elle était mise avec la correcte élégance dont elle avait toujours eu l'habitude. Ces treize années ne

semblaient pas l'avoir vieillie. Tandis que lui, hélas !

Cependant elle l'avait reconnu. Était-ce le saisissement causé par la mine effrayante de son cousin qui altérait ainsi son visage ?

La voix de Roland s'éleva, un peu rauque :

– Oui, voici Roland, Vincente... Roland malade, condamné, qui a voulu revoir la demeure de ses ancêtres.

La physionomie de Vincente devint tout à coup rigide. Sa main s'étendit brusquement comme pour repousser ce revenant.

– Vos ancêtres !... Ils vous ont renié depuis votre acte de révolte contre la volonté d'un parent qui se montra pour vous le meilleur des pères... Depuis que vous avez donné votre nom à cette étrangère sans naissance. Maintenant, vous n'avez pas le droit de fouler ce sol.

Elle parlait d'une voix assourdie, mais en scandant tous les mots et en les appuyant d'un geste de mépris.

Roland se dressa par un énergique effort. La

stupéfaction, la colère, le faisaient trembler des pieds à la tête.

– Je n’ai pas le droit ?... Je l’ai autant que vous, madame ! Et nous allons voir si mon oncle refuse d’oublier les torts d’un mourant, d’accueillir une enfant bientôt orpheline.

Il fit un pas en avant. Mais la jeune femme étendit les bras pour lui barrer le passage.

– L’oncle Henri ne vous pardonnera jamais, dit-elle froidement. Il a juré qu’il ne vous reverrait pas ; il m’a dit maintes fois qu’il refuserait toujours de vous recevoir, en quelque circonstance que ce fût. Je ne permettrai donc pas que vous alliez troubler son repos de malade, souffrant depuis des mois.

– Je me soucie peu de votre permission ! Si mon oncle lui-même me renvoie, c’est bon, mais je veux l’entendre moi-même.

– Non !

Une volonté indomptable paraissait dans le regard qui défiait Roland.

– ... Jamais je ne vous laisserai approcher de

mon oncle, dont l'état de santé ne pourrait supporter l'émotion, la colère...

– S'il est malade, il sera peut-être heureux de me pardonner avant de mourir. Il est bon en dépit de son caractère autoritaire. Reculez-vous, que je passe !

Mais elle ne bougea pas et le défi s'accrut dans son regard.

Les joues livides de Roland s'empourprèrent.

– Prenez garde ! Ne m'obligez pas à la violence... Et ne me faites pas penser que, par intérêt, vous avez peur de me voir près de lui.

– Je dédaigne vos insinuations, monsieur. Connaissant les intentions de mon oncle, je suis certaine d'être approuvée par lui en vous refusant l'entrée de son appartement.

Roland saisit brusquement le poignet de la jeune femme.

– Reculez-vous ! J'ai le droit de voir mon oncle, d'entendre de sa bouche l'arrêt qui condamnera ma fille à l'abandon... Ou la parole qui l'accueillera comme une Norhac.

– Elle ? Pensez-vous qu’il oublierait son origine maternelle ?

Devant le dédain contenu dans le regard et dans le ton de sa cousine, Roland eut un mouvement de fureur, et ses doigts décharnés s’enfoncèrent dans le mince poignet.

– Sa mère était une admirable créature, et je ne vous permettrai jamais un mot sur elle !

Vincente dit froidement :

– Vous me meurtrissez le poignet, monsieur ! Vraiment, vous semblez oublier que vous avez affaire à une femme !

L’étreinte se desserra légèrement, mais le poignet de Vincente demeura emprisonné dans la main de Roland.

– Vous serez libre quand vous me laisserez le passage...

Elle eut un rire bas et sarcastique.

– Oh ! alors, je risquerai de demeurer là indéfiniment !... Allons, c’est assez d’une telle scène, et si vous ne partez, je vais être obligée d’appeler mon mari.

– Faites donc. Je ne demande pas mieux !
Nous nous expliquerons d’homme à homme et...

Il s’interrompt en portant la main à sa poitrine. Un flot de sang jaillit de ses lèvres, et il s’affaissa sur le sol.

Magdalena jeta un cri de terreur. Ses yeux dilatés s’attachèrent sur le malheureux et, à son tour, elle glissa à terre, inanimée.

2

Les paupières alourdies de l'enfant se soulevèrent, le regard un peu vague encore se posa sur les rideaux de reps vert fané.

Lentement la connaissance revenait à Magdalena. Et elle se demandait où elle était, car jamais encore elle n'avait vu ces rideaux.

Elle risqua un coup d'œil autour d'elle... Non, ce n'était pas la chambre pauvre et encombrée d'objets hétéroclites où elle avait vécu avec son père. Elle se trouvait dans une grande pièce aux tentures sombres et fanées, aux meubles anciens. Un jour maussade entrait par les vitres des deux fenêtres étroites, garnies de bandeaux et de pentes en tapisserie mangée par les vers. Un miroir au cadre dédoré occupait l'un des panneaux, faisant pendant à un portrait d'homme.

Ce portrait attira un instant l'attention de l'enfant. Il représentait un jeune officier de

dragons. Blond, l'air sérieux et doux, il avait une physionomie sympathique qui frappa aussitôt Magdalena.

Mais un mouvement dans le fond de la pièce lui fit retourner la tête. Il y avait quelqu'un là, debout devant une table où l'on voyait des fioles pharmaceutiques.

– Cousine Eugénia !

Ce nom passa comme un souffle entre les lèvres de l'enfant, tandis que son regard stupéfait se posait sur la femme contrefaite, vêtue de noir, qui lui tournait le dos.

Oui, c'était bien cousine Eugénia, avec sa petite taille, sa colonne vertébrale déviée, sa robe austère ornée d'un simple col blanc, ses cheveux grisonnants, mal coiffés... Et cependant Magdalena l'avait vue six mois auparavant étendue, rigide, sur son lit de mort !

La stupéfaction et l'effroi envahissaient le cerveau mal éveillé de l'enfant. Elle murmura encore, mais un peu plus haut cette fois :

– Cousine Eugénia, est-ce vous ?

Elle avait parlé en langue polonaise. La femme se détourna brusquement et Magdalena laissa échapper une exclamation.

Non ce n'était pas le visage anguleux et pâle de la cousine Wenska. L'enfant avait sous les yeux un masque hideux, couturé, violacé, à la bouche tordue comme en un perpétuel rictus.

Un premier mouvement d'horreur, impossible à réprimer, ferma les yeux de Magdalena.

Dans le silence de la chambre, une voix s'éleva sèche et mordante :

– Que dites-vous, petite ? Ne savez-vous point parler français ?... Je vous fais peur, il me semble ?

Un ricanement punctua cette dernière phrase.

Magdalena ouvrit courageusement les paupières et se contraignit à regarder l'affreux visage. Elle rencontra des yeux d'un noir terne, ironiques et durs.

– J'ai cru d'abord que c'était ma cousine Eugénia...

Elle parlait d'une voix faible, un peu

tremblante, lentement, en cherchant ses mots, car le français lui était peu familier.

– ... Puis vous vous êtes retournée, et j’ai vu que... que je m’étais trompée.

Elle détourna les yeux.

– Allons, avouez que je vous fais horreur ! Séraphine de Grandy est habituée à cela, ma petite... Car je m’appelle Séraphine. N’est-ce pas charmant et bien choisi, avec une figure pareille ?

Un rire nerveux la secoua.

L’enfant la regardait avec des yeux un peu dilatés par l’effroi. Le rire s’éteignit dans un son rauque qui ressemblait à un sanglot et M^{lle} Séraphine se détourna brusquement pour prendre sur la table une petite fiole et une cuillère.

– Il va falloir maintenant avaler la potion prescrite par le docteur, dit-elle d’un ton bref.

– Le docteur ?... Quel docteur ? balbutia Magdalena.

– Le médecin de Dreuzès, qui est déjà venu vous voir deux fois. Car vous avez été très malade, sans vous en douter.

– Et... et papa ?

Le voile qui couvrait encore son cerveau fatigué venait de s'écarter ; elle se rappelait tout : le voyage, la pénible route, le passage mystérieux, la courte scène avec l'étrangère sur le palier garni d'armures... Et surtout son père défaillant, un flot de sang à la bouche...

L'interrogation jaillissait, éperdument angoissée.

Une vague émotion passa dans le regard de M^{lle} Séraphine.

– Votre papa ?... Ne vous inquiétez pas... Il est très tranquille, très heureux.

– Où est-il ? Je veux le voir ?

Et l'enfant se dressait brusquement sur le lit.

– Ce n'est pas possible... Allons, recouchez-vous et restez bien tranquille.

– Dites-moi où il est, murmura Magdalena en joignant les mains.

M^{lle} Séraphine hésitait visiblement... Magdalena sursauta et dans son regard l'angoisse

devint plus vive encore.

– Il est mort ?... Dites, papa est mort ?

– Allons, allons, ne vous agitez pas ! C'est le plus heureux pour lui, voyez-vous. Il est au moins tranquille maintenant, délivré de la vie. Il y en a qui souhaiteraient bien d'être à sa place !

Tout en parlant, M^{lle} Séraphine se rapprochait et prenait une des mains de l'enfant entre les siennes, longues et fines.

Magdalena se laissa retomber sur le lit en étouffant un sanglot. Elle connaissait bien peu son père, elle n'avait trouvé chez lui aucune réelle affection ; mais son âme avide de tendresse et de dévouement s'était déjà attachée à lui. Cette âme timide, habituée à se comprimer près de la cousine Wenska, bonne au fond mais détestant toute sensibilité, n'avait jamais osé se révéler devant la froideur de Roland et elle avait souffert profondément de cette indifférence paternelle qui ne se dissimulait guère.

Maintenant, c'était fini, il avait disparu pour toujours ce père silencieusement aimé.

Magdalena avait l'impression de se trouver dans un terrifiant désert sans appui, sans protection.

– Papa !... oh ! papa, je veux aller avec vous ! gémit-elle en se tordant les mains.

M^{lle} Séraphine marmotta :

– Je pense que ce serait en effet le meilleur pour vous.

Pendant toute cette journée, l'enfant demeura plongée en une pénible somnolence, à travers laquelle passaient de douloureuses visions. Elle aperçut vaguement un visage encadré de cheveux sombres qui se penchait vers elle ; comme en un rêve, elle entendit un bruissement soyeux et une douce voix harmonieuse qui semblait donner des instructions à M^{lle} Séraphine. Mais quand une main souple et froide se posa sur son front, elle sursauta et se mit à gémir.

La voix douce dit alors :

– La fièvre semble revenir. Elle emportera cette enfant, qui paraît bien délicate.

– La prédiction faite ainsi ne se réalisa pourtant pas. Magdalena se remit lentement,

soignée par M^{lle} Séraphine qui ne négligeait aucune prescription du médecin.

Mais l'enfant demeurait morne et tristement songeuse. Elle ne s'inquiétait pas de ce qui adviendrait d'elle, ni même ne s'informait du lieu où elle se trouvait. M^{lle} de Grandy, taciturne et revêche, n'essayait pas de changer le cours des idées de l'orpheline. Elle lui parlait pour ce qui avait trait à sa santé et, hors de là, la laissait à ses pensées douloureuses.

Depuis que Magdalena allait mieux, elle prenait ses repas avec M^{lle} Séraphine. Une vieille servante coiffée d'un mouchoir violet venait deux fois par jour mettre le couvert sur une petite table, dans cette chambre qui constituait tout le logement de M^{lle} de Grandy, et apportait ensuite un repas simple mais substantiel. Elle ne parlait pas à l'enfant, mais celle-ci rencontrait parfois son regard curieux et quelque peu malveillant.

Un soir, comme M^{lle} Séraphine se levait de table, Magdalena demanda, d'une voix assourdie par l'émotion :

– Mademoiselle, où a-t-on mis papa ?

– Au cimetière de Dreuzès.

– Pourrai-je y aller un jour ?

Le froid regard de la vieille demoiselle s'adoucit un peu devant la supplication des beaux yeux qui se levaient sur elle.

– Oui. Certainement, je vous y conduirai quand vous serez assez forte pour faire le trajet. En attendant, il va falloir commencer à sortir un peu. Demain, vous viendrez faire un petit tour dans le parc.

Magdalena, sans mot dire, se leva pour suivre M^{lle} de Grandy dans la pièce où étaient disposés la table à ouvrage, le métier à broder et le siège favori de la vieille demoiselle. L'enfant demeura un long moment pensive, considérant les renoncules qui parsemaient le satin blanc tendu sur le métier. Puis elle se tourna vers M^{lle} Séraphine occupée à ranger des soies dans une corbeille.

– Où sommes-nous ici ?

– Au château de Cadeilles, ma petite.

– Au château de Cadeilles ?... Chez l'oncle de

papa ?

– Oui, c’est cela... Votre père ne vous avait-il pas dit où il vous amenait ?

– Oh ! si ! mais comme cet oncle si méchant refusait de le recevoir, je ne pensais pas qu’il m’aurait gardée chez lui... Pourtant, c’est lui qui est cause de la mort de papa !

M^{lle} Séraphine se pencha vers la fillette.

– Comment cela ? Racontez-moi ce qui s’est passé.

En s’interrompant parfois quand l’émotion la dominait trop fortement, Magdalena fit le récit de cette courte scène dont le souvenir devait lui demeurer ineffaçable. La vieille demoiselle écoutait avec un visible intérêt, et parfois, une singulière lueur éclairait ses yeux ternes.

– Et papa était très fâché contre cette femme qui l’empêchait de passer. C’est ce qui lui a fait du mal, conclut l’enfant dans un sanglot.

– Il faudrait donc accuser de sa mort votre cousine Vincente, en ce cas, dit sardoniquement M^{lle} Séraphine.

– Elle, et puis l’oncle, car s’il ne lui avait pas dit d’avance qu’il ne recevrait jamais papa, elle n’aurait pas pu l’empêcher d’entrer.

– Votre raisonnement est parfait, petite fille !

Un rire sourd accompagnait cette phrase. Puis M^{lle} Séraphine se mit à ranger ses soies.

Mais elle s’interrompit tout à coup en prêtant l’oreille à un bruit de talons sur le sol dallé. D’un geste hâtif, elle saisit un voile gris toujours déposé à portée de sa main et le jeta sur son visage.

– Voilà M^{me} de Movis ! chuchota-t-elle.

Ce nom ne disait rien à Magdalena. Mais elle reconnut aussitôt celle qui apparaissait au seuil de la chambre, vêtue de soie noire, comme le jour où Roland de Norhac avait franchi pour la dernière fois le seuil de la demeure ancestrale.

Instinctivement l’enfant se recula un peu.

– On croirait que je vous fais peur, petite fille ? dit la douce voix déjà entendue.

Tout en parlant, Vincente avançait dans un bruissement de soie. Magdalena se raidit pour ne

pas reculer encore.

– Vous voilà tout à fait bien, paraît-il ? continua la jeune femme, après avoir tendu la main à M^{lle} Séraphine, d'un geste à la fois gracieux et protecteur. Je ne pensais pas vous voir remise si vite, car vous êtes de constitution bien frêle, votre mère étant de santé délicate, je crois, et votre père... le pauvre !

Dans l'âme de Magdalena surgit une soudaine révolte. La voix de l'enfant s'éleva frémissante :

– C'est vous... c'est vous...

Deux yeux gris, doux et brillants, l'enveloppèrent d'un regard de pitié.

– Ma pauvre petite, je voudrais pouvoir effacer de votre esprit le souvenir de cette scène provoquée par votre malheureux père ! Je ne pouvais agir autrement, hélas !... Mais nous ferons pour vous tout le possible.

D'un mouvement souple, Vincente se tourna vers M^{lle} Séraphine, dont le visage demeurerait complètement voilé.

– Je vais lui chercher une pension convenable

où elle recevra une instruction suffisante pour lui permettre de gagner sa vie, plus tard, puisqu'elle ne possède absolument rien. Jusque-là, ma cousine, je la laisserai à votre surveillance, n'est-ce pas ?

– Oui, je continuerai de m'en occuper. Elle n'est pas bien gênante, maintenant qu'elle va mieux.

M^{me} de Movis se tourna de nouveau vers Magdalena et sa main s'étendit pour attirer à elle la petite fille. Celle-ci frémit un peu, mais ne résista pas à cette petite main ferme, presque dure sous son apparence délicate.

Les yeux gris se plongèrent dans les siens et l'enfant dut faire un effort pour ne pas fermer les paupières, tant ce regard lui causait de malaise.

– Dites-moi, petite... Mais d'abord, apprenez-moi votre nom ?

– Magdalena de Norhac.

– Oui, oui, je sais...

Un pli léger se formait sur le front blanc et uni de la jeune femme.

– Je ne vous demande que votre prénom... Eh bien, dites-moi donc, Magdalena, comment vous avez pu entrer dans le château. La grille devait être fermée, aucun des domestiques ne vous a vus, votre père et vous...

Magdalena n'avait pas oublié la recommandation de son père. Résolument, en soutenant le regard brillant de Vincente, elle répondit :

– Je ne peux pas vous le dire, madame.

La jeune femme eut un froncement de sourcils.

– Allons donc, que signifie cette impertinente réponse ? Donnez-moi immédiatement l'explication que je vous demande.

– Non, papa me l'a défendu.

– Et moi, je vous l'ordonne.

La voix douce devenait dure, la jolie main blanche serrait le frêle poignet de l'enfant.

– Non, non ! dit encore Magdalena.

– Vous ne voulez pas ? Prenez garde !

Quelques jours de cachot, au pain et à l'eau, vous auront vite fait réfléchir, enfant insoumise.

– Vous ne songez pas, Vincente, que Roland a dû simplement passer par la petite porte du parc, dont il avait sans doute emporté la clef en partant d'ici pour la dernière fois ? Comme la serrure n'a pas été changée depuis lors, il a pu s'en servir comme autrefois.

C'était M^{lle} Séraphine qui émettait cette idée.

Vincente réfléchit un instant.

– Oui, c'est plausible, déclara-t-elle enfin. Mais pourquoi cette petite sotte ne veut-elle pas le dire ?

Et elle secoua durement le bras de l'enfant...

– Papa m'a défendu... répéta Magdalena.

Vincente haussa les épaules et lâcha le bras meurtri.

– Vous êtes une ridicule petite créature. Pour cette fois, je veux bien vous pardonner votre entêtement ; mais je vous avertis que j'exigerai de vous une docilité absolue. Je me charge de votre éducation, de votre avenir, il est donc bien

juste que je trouve chez vous l'obéissance la plus stricte... Bonsoir, ma cousine.

Elle pivota sur les talons et sortit de la chambre, y laissant un pénétrant parfum d'œillet rouge.

M^{lle} Séraphine enleva son voile et regarda Magdalena. L'enfant avait les yeux secs, mais sa poitrine semblait soulevée par des sanglots.

– Allons, ne vous tourmentez pas ! dit la vieille demoiselle d'un ton plus doux qu'à l'ordinaire. J'ai réussi à arranger votre petite affaire, et j'espère qu'elle ne vous tracassera plus à ce sujet. Si vous avez un secret, gardez-le... Voyons, ne prenez pas cet air de martyr ! Vincente n'est pas précisément un ange, et il vous faudra marcher selon son idée... Mais enfin, vous pouvez encore vous estimer heureuse qu'elle se charge de vous.

L'habituel rictus de M^{lle} Séraphine semblait s'accroître en ce moment. Mais Magdalena ne s'en aperçut pas. Silencieusement, en renfonçant les larmes qui tout à coup venaient à ses yeux, elle s'assit sur une petite chaise basse près de M^{lle}

de Grandy. Celle-ci lui tendit un écheveau de soie en lui disant de le débrouiller. Et pendant quelque temps le silence fut rompu seulement par le tic-tac de la pendule ancienne.

Quand Magdalena eut fini sa besogne, elle tendit l'écheveau à la vieille demoiselle. Dans ce mouvement, elle fit tomber le voile gris jeté sur le bras du fauteuil. Elle se pencha pour le ramasser et le tendit à M^{lle} Séraphine qui venait de terminer le rangement de ses soies...

– Mettez-le sur la table là-bas, ma petite. Je n'en aurai plus besoin ce soir, puisque Vincente est venue.

Et, répondant au regard surpris, interrogateur de Magdalena, elle ajouta :

– Vous vous demandez pourquoi je cache mon visage pour elle ? C'est qu'elle n'a jamais pu souffrir de le voir. Ses nerfs délicats ont toujours été incapables de supporter ce spectacle.

Un rire punctua ces derniers mots – un rire sarcastique et déchirant qui fit frissonner Magdalena.

– ... D’ailleurs, ici, il n’y a que la vieille Maria et vous à qui je me laisse voir. Je ne me soucie pas d’exciter l’horreur. Comme vous êtes constamment avec moi, je ne pouvais cependant pas rester voilée toute la journée... Vous habituez-vous un peu à moi, Magdalena.

– Oh ! oui, mademoiselle !

La réponse était sincère. L’enfant s’accoutumait réellement à l’horrible laideur en face de laquelle il lui fallait se trouver du matin au soir. Mais elle ne dit pas quelle lutte elle avait dû soutenir contre ses premières répulsions.

Une expression de contentement parut, pendant quelques secondes, sur la physionomie de M^{lle} Séraphine.

La vieille demoiselle se leva, en secouant son tablier de lainage noir auquel demeuraient attachés des brins de soie jaune.

– Il faut vous coucher, maintenant... Que regardez-vous là ?

Sans parler, Magdalena désigna le portrait de l’officier.

– Mon père ! murmura M^{lle} de Grandy. (L'émotion faisait un peu trembler sa voix :)... Lui n'avait pas horreur de sa pauvre Séraphine, il l'aimait malgré tout. Je n'avais pas vingt ans quand il est mort ; j'étais pauvre, j'ai dû accepter la charité de mon cousin Henri. Celui-ci était bon pour moi, mais...

Elle s'interrompit et ferma un instant les yeux.

– Vous avez connu papa ? demanda timidement Magdalena.

– Certainement... Un beau garçon, sérieux, intelligent, un peu trop orgueilleux. Il était poli pour moi, mais je sentais bien que ma vue lui était horriblement désagréable.

Un ressentiment se devinait dans le ton de la vieille demoiselle.

– Il ne vous a jamais parlé de moi ? demanda-t-elle.

– Il ne me parlait jamais de personne. Il m'a dit, seulement deux jours avant notre départ : « Je vais te conduire au château de Cadeilles, chez mon oncle avec qui je veux me réconcilier. »

– Ah ! oui !... Mais il ne se doutait pas que la place était gardée... Et bien gardée ! marmotta M^{lle} Séraphine avec le ricanement qui semblait lui être habituel.

Elle rencontra le regard étonné de l'enfant et, levant les épaules, dit en montrant le petit lit de fer placé à la suite du sien :

– Allons, couchez-vous vite !... Qu'avez-vous à pleurer encore ?

L'enfant balbutia dans un sanglot :

– Je pense... À papa.

M^{lle} Séraphine dit entre ses dents :

– Je voudrais bien être à sa place, en avoir fini comme lui avec les misères de l'existence... Un de ces jours, le courage me manquera ! Voilà assez longtemps que cela dure !

Elle se détourna brusquement et alla appuyer son front contre la vitre d'une fenêtre, tandis que Magdalena, étonnée et vaguement troublée, commençait de se déshabiller.

Elle se glissa dans son petit lit et se mit à faire sa prière. Il n'y avait dans cette chambre aucun

emblème religieux, et à certaines paroles de M^{lle} Séraphine, Magdalena comprenait qu'elle n'avait aucune croyance. Aux invocations pour ses parents, elle en joignit, ce soir-là, une toute particulière pour la pauvre femme dont son cœur délicat pressentait la profonde, l'amère détresse morale.

3

La chambre de M^{lle} Séraphine se trouvait au second étage d'une des grosses tours, appelée la tour Blanche. Magdalena l'apprit le lendemain, en descendant pour la première fois avec la vieille demoiselle.

Au rez-de-chaussée, un petit passage voûté les conduisit dans le parc, M^{lle} de Grandy s'engagea dans une allée envahie par l'herbe, et sur laquelle empiétaient sans façon les arbustes. Le jardinier de M. de Norhac, vieux et fatigué, avait assez à faire d'entretenir à peu près le parterre qui s'étendait derrière le château et laissait le parc presque à l'abandon.

M^{lle} Séraphine marchait sans rien dire, et l'enfant ne songeait pas à parler non plus. Elle avait été accoutumée au silence près de la cousine Wenska, de nature taciturne, et ensuite près de son père qui, souvent, ne lui adressait pas dix

mots dans la journée. Ainsi, son âme avait pris l'habitude de se renfermer, et toutes ses sensations, toute sa vie morale demeuraient cachées, parce que nul encore n'avait cherché à étudier affectueusement ce cœur d'enfant.

Un sentier qui serpentait conduisit les promeneuses jusqu'à une esplanade surplombant le lit torrentueux d'un petit gave. Celui-ci bondissait entre deux berges couvertes d'arbustes échevelés qui penchaient vers lui leurs branches touffues... Ce ruisseau formait les plus pittoresques méandres, et son eau écumante, sur laquelle se jouaient les flèches du soleil, semblait s'enchevêtrer dans toute cette verdure.

– Oh ! que c'est joli, ici ! dit Magdalena avec ravissement. Ne peut-on pas descendre jusqu'au ruisseau, mademoiselle ?

– Pas aujourd'hui ; la promenade est bien suffisante pour vous... Appelez-moi donc « ma cousine ». Nous sommes parentes, il n'y a pas à dire. Je suis, par ma mère, une Norhac, comme vous... Et c'est bien ce qui « la » fâche, ajouta la vieille demoiselle avec son petit rire sarcastique.

Elles revinrent au château par un autre sentier. Un bruit de voix enfantines arriva tout à coup jusqu'à elles. M^{lle} Séraphine saisit le voile gris qui pendait à son bras et s'en enveloppa le visage comme la veille.

– Ce sont les enfants de Vincente, dit-elle brièvement.

Si Magdalena avait été seule, elle aurait prestement pris la fuite. Sa vie solitaire près de la cousine Wenska l'avait rendue sauvage et à la pensée de se trouver en face d'enfants étrangers, elle éprouvait un véritable effroi.

Son instinctif mouvement de recul n'avait pas échappé à sa compagne, car la vieille demoiselle lui saisit le bras en disant :

– Allons, allons, ne faites pas la sotte ! Ce sont vos cousins, ils ne vous dévoreront pas !

Deux enfants apparaissaient, suivis d'un chien des Pyrénées à l'allure majestueuse. Celui qui marchait le premier – un jeune garçon de treize à quatorze ans – s'arrêta à la vue des promeneuses.

– Tiens, c'est cette petite que maman a

recueillie, Fernande, dit-il dédaigneusement en se tournant vers la fillette qui le suivait.

M^{lle} Séraphine marmotta sous son voile :

– Recueillie... recueillie... C'est du toupet !

Les deux enfants s'approchèrent et vinrent regarder sous le nez de Magdalena toute rouge de timidité. La petite fille était une brune aux traits réguliers et à la bouche méprisante. Son frère, dans un visage au teint pâle, avait deux yeux gris semblables à ceux de Vincente.

– Il paraît que vous vous appelez Magdalena Wenska ? dit ce dernier, du même ton dédaigneux.

– Mais non, Magdalena de Norhac ! balbutia la petite fille.

– Pas du tout ! Maman a dit que vous ne deviez pas porter ce nom, parce qu'il n'y aura que moi qui m'appellerai ainsi quand mon oncle sera mort. Je serai alors Thibaut de Movis de Norhac, car je suis l'aîné.

Et la tête brune, rasée de court, se redressait orgueilleusement.

Un effarement parut dans le regard de Magdalena.

– Mais, c’était le nom de papa !

– Oui, mais maman ne veut pas que vous le portiez, parce que votre père a fait une mésalliance, répliqua Thibaut avec importance.

Le mot de mésalliance ne disait rien à Magdalena. Mais M^{lle} Séraphine eut un rire bref et narquois.

– Allons, cela va bien ! On lui enlève jusqu’au nom de son père. Fort heureusement la loi n’entendra pas de cette oreille-là. Que vous le vouliez ou non, Thibaut, cette enfant aura le droit de s’appeler Norhac.

Les yeux de Thibaut se posèrent tour à tour sur la vieille demoiselle et sur Magdalena, et il y avait, dans ce regard d’enfant, une telle fureur concentrée que la petite fille frissonna.

– Ce n’est pas vrai ! Maman m’a dit qu’il n’y aurait plus que moi, quand mon oncle ne serait plus là.

– Et cela ne tardera pas, car il est très, très

malade, ajouta tranquillement la fillette que son frère avait appelée Fernande.

– Oh ! oui, ce sera bientôt ! dit Thibaut en redressant le nœud de la cravate en soie bleu pâle, qui ornait sa blouse de flanelle blanche.

Il pirouetta sur les talons et s'éloigna avec sa sœur, dont le regard malveillant, chargé de dédain, n'avait cessé d'examiner la robe usée, déteinte, le chapeau fané qui habillaient l'orpheline.

M^{lle} Séraphine se remit aussitôt en marche, tout en écartant un peu son voile.

– Cela m'étouffe ! J'aime avoir le visage découvert. Mais il paraît que les enfants auraient des crises de nerfs s'ils me voyaient telle que je suis.

Elle ricana, tout en jetant un coup d'œil sur sa petite compagne.

– Vous avez l'air bien songeur, petite... Cela vient des paroles de Thibaut ?... Allez, allez, ils auront beau faire, ils ne pourront vous enlever votre nom... Comme ils vous ont enlevé autre

chose, acheva-t-elle entre ses dents.

Elle leva les épaules, en ajoutant :

– Voyez-vous cette prétention que ce petit poseur de Thibaut soit seul à s'appeler Norhac ! Vincente est bien là tout entière ! Elle et les siens... Le reste ne compte pas.

Magdalena devait vite expérimenter l'exactitude de ce jugement.

Quand elle était tombée sur le palier auprès de son père inanimé, M^{me} de Movis l'avait aussitôt fait porter chez la vieille demoiselle, afin de ne pas se donner l'embarras de la soigner. M^{lle} de Grandy étant une parente pauvre, on pouvait lui passer toutes les corvées, comme l'avait dit un jour M^{lle} Séraphine elle-même, avec un accent d'amertume qui avait impressionné Magdalena. Maintenant, on continuait de lui laisser la petite fille, pour laquelle M^{me} de Movis ne semblait pas disposée à se déranger tant soit peu, ni à faire les moindres frais. Elle ne jugeait même pas à propos de lui donner un costume de deuil en remplacement de la vieille robe grise que l'enfant avait dû raccommoder tant bien que mal.

Magdalena passait donc ses journées près de M^{lle} de Grandy. Lorsque celle-ci était bien disposée, elle l'emmenait faire un tour dans le parc. Un jour, après s'être soigneusement voilée, elle la conduisit au cimetière, et Magdalena put s'agenouiller quelques instants sur la tombe qu'ornait une croix de bois avec cette inscription :

Roland de Norhac

décédé dans sa trente-cinquième année.

L'église se trouvait tout près du cimetière et l'enfant pensait que sa compagne allait s'y arrêter au passage, comme ne manquait jamais de le faire la cousine Wenska. Mais M^{lle} Séraphine prit la direction opposée et Magdalena dut se contenter d'un regard d'admiration et de regret vers l'ancien sanctuaire, où le style ogival se mêlait harmonieusement à celui de la Renaissance, d'un élan de son cœur vers le Dieu que semblait ignorer M^{lle} Séraphine.

Était-ce pour cela qu'elle était si étrange, ne sortant guère d'un morne silence que pour lancer quelque phrase ironique, pour marmotter quelque sarcasme s'adressant on ne savait à qui ?

« Elle a sans doute beaucoup souffert, à cause de sa figure, pensait Magdalena. C'est ce qui a dû changer son caractère, pauvre demoiselle ! »

Quant aux autres habitants de Cadeilles ils demeuraient à peu près invisibles pour l'orpheline. Deux ou trois fois, il lui advint de rencontrer dans le parc Thibaut ou Fernande, qui détournaient la tête d'un air méprisant, ou bien M. de Movis, un grand blond dégingandé, au nez monumental, à la physionomie bonasse et fade, qui s'en allait avec ses chiens de chasse sur les talons et ne semblait pas remarquer la petite fille.

Deux fois, Vincente monta à la tour Blanche. Elle adressa à l'enfant quelques mots doux et froids, s'informa de sa santé près de M^{lle} de Grandy et s'éloigna de son habituel pas souple et glissant.

La vue de cette jeune femme continuait de produire sur Magdalena une impression

singulièrement pénible. D'ailleurs, après ces visites, M^{lle} Séraphine, elle-même, se montrait nerveuse et agitée. Lors de la seconde, quand M^{me} de Movis fut partie, la vieille demoiselle, dont le front se barrait d'un pli profond, laissa échapper, en se parlant à elle-même, ces paroles qui demeurèrent incompréhensibles pour Magdalena :

– Ce n'est plus qu'une question d'heures maintenant... J'aurais pourtant voulu qu'il sache... Mais comment le voir seul ?

Le lendemain de ce jour, comme M^{lle} de Grandy ne se montrait pas en disposition de sortir, l'enfant, jetant un coup d'œil de regret sur les vitres ensoleillées, allait s'asseoir près de la vieille demoiselle, quand celle-ci dit, de son ton bref habituel :

– Je me suis aperçue tout à l'heure que j'avais perdu hier dans le parc l'épingle qui retenait ma pèlerine. Ce doit être près du banc où nous nous sommes un instant assises. Allez-y bien sagement, Magdalena, et revenez le plus tôt qu'il vous sera possible.

La petite fille sortit de la chambre et s'engagea dans l'escalier de la tour. Comme elle atteignait le passage voûté, elle eut un mouvement de recul et un cri d'effroi en voyant un animal, qui lui parut énorme dans la demi-obscurité, se précipiter vers elle avec un sourd grognement.

Un éclat de rire strident retentit. Magdalena vit devant elle Thibaut de Movis, près duquel se tenait une frêle petite fille brune, au minois chiffonné et aux yeux très vifs.

– Ah ! ah ! ce brave Rico a bien envie de vous dévorer ! Vous paraissez ne pas lui plaire du tout. C'est qu'il a horreur des petites mendiantes.

Magdalena se redressa, le visage empourpré par l'indignation.

– Mais je ne suis pas une mendiante !

Thibaut rit de nouveau, et sa compagne lui fit écho.

– Qu'êtes-vous, alors, puisqu'on vous garde ici par charité ? Si maman ne s'occupait pas de vous, on vous mettrait avec tous les enfants qui n'ont plus ni père, ni mère, ni argent... N'est-ce

pas vrai, Aimée ?

– Oui, oui. Sans maman vous seriez obligée de demander la charité dehors, comme les petites bohémiennes qui sont venues hier et que Pierre a chassées à coups de balai.

– Ce... ce n'est pas vrai, balbutia Magdalena dont la gorge se serrait.

– Ah ! ce n'est pas vrai ? Voilà pour t'apprendre à croire ce que je dis... Mendiante, mendiante !

Et la main nerveuse de Thibaut s'abattit sur la joue de Magdalena.

L'enfant eut un gémissement de douleur, en reculant de plusieurs pas.

Thibaut ricana.

– Tu sais, maman m'a dit que nous te forcerions à marcher droit. Si tu veux te révolter, nous te ferons avaler par Rico. Il fait tout ce que je veux ; je n'aurais qu'un mot à dire.

Il avait l'intonation douce et enveloppante de sa mère, avec, par instants, de soudains éclats de dureté. Sa physionomie restait calme malgré

l'irritation dont témoignaient ses paroles et le geste par lequel il venait de frapper Magdalena. Mais il y avait une ironie cruelle au fond de ses yeux gris, si semblables à ceux de Vincente.

Magdalena ne répliqua rien et refoula courageusement ses larmes, car elle ne voulait pas qu'il la vît pleurer. Sans le regarder, elle s'engagea dans le passage voûté pour gagner le parc. Quand elle se vit bien seule, dans une des allées envahies par une végétation luxuriante, son âme se dégonfla enfin et elle se mit à sangloter, en songeant : « Mais qu'ont-ils ?... Qu'ont-ils contre moi ? »

Pauvre petite Magdalena ! Certes, elle n'avait jamais connu de bien grand bonheur, mais jamais encore elle ne s'était heurtée à tant de malveillance, à une si cruelle injustice.

Sa joue meurtrie la brûlait ; il lui semblait encore sentir le contact de cette main dure. En son âme enfantine, abandonnée à elle-même, montait une amertume douloureuse.

Elle songea tout à coup que M^{lle} Séraphine allait l'attendre, s'impatienter. À pas pressés, elle

s'en alla à la recherche du banc où M^{lle} de Grandy s'était assise la veille. L'épingle était là, en effet. Magdalena la ramassa et revint en se hâtant vers le château.

Comme elle mettait le pied sur la première marche de l'escalier de la tour, elle aperçut le chat de M^{lle} Séraphine, une jeune bête fort vagabonde, qui demeurait parfois des journées sans rentrer chez sa maîtresse, s'occupant sans doute à la recherche des souris, nombreuses dans l'antique demeure. La vieille demoiselle, dont il semblait être la seule affection, montrait alors une certaine inquiétude et s'informait de lui près de Maria, la servante, qui consentait parfois à rechercher l'ingrat.

– Ah ! Minou, tu vas encore vagabonder ! dit Magdalena, en apercevant l'animal occupé à se lisser les pattes. Viens avec moi, rentrons vite tous les deux.

Et elle s'avança pour le saisir.

Mais Minou ne l'entendait pas ainsi. D'un bond, il fut hors de portée, puis enfila un corridor sombre où n'avait jamais pénétré Magdalena.

Elle hésita un instant avant de le suivre. Mais elle réfléchit que M^{lle} Séraphine serait ennuyée ce soir si elle ne voyait pas rentrer son chat, absent depuis deux jours. Il fallait donc tout au moins essayer de l'attraper.

Elle s'engagea dans le couloir qui aboutissait à une grande salle délabrée. Minou se tenait au milieu, paisiblement assis et paraissant narguer la petite-fille.

– Minou, Minou... Viens, mon petit.

Mais d'un nouveau bond, le chat lui échappa... Et la poursuite recommença dans un autre corridor, plus clair celui-là, au bout duquel se trouvaient quelques marches de pierre que gravit Magdalena.

Une porte ouverte laissait voir une pièce qui semblait une lingerie. En face, il y avait une autre porte entrebâillée, par où passa le chat. Magdalena, le suivant toujours, se trouva dans un grand cabinet de toilette, puis, soulevant la portière de tapisserie sous laquelle venait de disparaître le chat, se vit au seuil d'une chambre très vaste, assombrie par de lourds rideaux. En

face d'elle, dans un lit ancien à colonnes, était couché un homme au visage blême, aux traits ravagés par la maladie.

– Eh bien, qu'est-ce que c'est ?... Qui êtes-vous ? demanda une voix faible, un peu rauque.

Comme elle demeurait sans parole, la gorge serrée par la frayeur, cette voix reprit avec impatience :

– D'où venez-vous ? Que venez-vous faire ici ?

Réunissant tout son courage, elle fit deux pas en avant.

– Pardon, monsieur, balbutia-t-elle. Je voulais attraper le chat de M^{lle} Séraphine, je l'ai suivi sans penser que... Oh ! pardon !

Elle joignait les mains en regardant l'inconnu avec supplication.

Était-ce le charme de ces yeux si beaux ? Toujours est-il que la physionomie du malade se détendit légèrement.

– Vous auriez dû faire attention, étourdie ! On n'entre pas ainsi chez les gens, palsambleu !...

Mais qu'est-ce que vous faites chez moi ? Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ?

– Magdalena de Norhac.

Elle redressait fièrement sa petite tête en répondant ainsi. Non, personne ne l'empêcherait de porter le nom qui était le sien !

Une sourde exclamation s'échappa des lèvres du malade.

– Vous dites ?... De Norhac ?

Il essayait de se soulever et attachait sur l'enfant des yeux dilatés par la stupéfaction.

– ... Alors, vous seriez la fille de Roland ?

– Oui, papa s'appelait Roland.

– S'appelait ?... Est-ce que... Il serait mort ?

Des larmes montèrent aux yeux de l'enfant.

– Voilà plus de quinze jours ! Nous étions venus ici parce que papa voulait voir son oncle. Mais M^{me} de Movis l'a empêché en disant que l'oncle ne voulait pas le revoir...

– Hein ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Le visage du malade s'empourprait soudainement.

– Elle a dit cela ?

– Mais oui, monsieur.

– Tonnerre ! Quelle coquine !... Et qu'est-ce qu'il me voulait, ton père ?

– Vous êtes... vous êtes l'oncle Henri ?

– Oui, oui... Approche davantage et raconte-moi tout.

Magdalena fit alors très clairement, malgré son émotion, le récit de leur voyage, de leur arrivée à Cadeilles, de la mort de son père. De temps à autre, M. de Norhac l'interrompait par un sourd juron.

– Alors, tu dis qu'il m'avait écrit ?... Je n'ai jamais vu de lettre de lui et entends bien ce que je te dis, petite je n'ai jamais su que ton père était venu ici. Maintenant, il s'agit de remettre les choses au point. Mais il faut nous hâter, car la femme qui me soigne va revenir et j'ai des motifs de croire qu'elle est inféodée à Vincente. Sur ce bureau tu trouveras un papier, une plume, de

l'encre. Apporte-moi tout cela prestement.

Elle obéit et il se mit à écrire avec difficulté. Puis, quand une page fut remplie, il apposa sa signature, très tremblée.

Pendant un instant, il réfléchit, les sourcils froncés ; puis il tendit le papier à Magdalena.

– Prends cela, petite, et n'en parle à personne, pas même à Séraphine, entends-tu ? Si je meurs avant d'avoir pu chasser cette misérable, tu t'en serviras, mais plus tard, car maintenant, tu es trop jeune, tu ne saurais pas te défendre... Et je présume que la suppression de cette petite feuille ne serait pas pour embarrasser « l'autre ». D'abord, j'avais songé à te dire de la porter à mon notaire, mais je me méfie des manigances de Vincente. M^e Moulliers est un honnête homme, mais de caractère faible... Et cette Vincente est si diaboliquement adroite ! Alors, mieux vaut que tu tiennes caché ce testament, d'ici à ta majorité... Ou à ton mariage, si tu te maries avant vingt et un ans. Mais où le mettre pour qu'il n'y ait rien à craindre ?

Il réfléchit encore un moment, puis demanda :

– Sais-tu où se trouve la chapelle ?

– J’y suis passée avec papa, en arrivant.

– Vous êtes passés par la chapelle ? Quel chemin t’a-t-il donc faire suivre ? Enfin, peu importe ! Le temps nous presse... Dans la chapelle tu verras une vieille statue de saint Michel. Il y a un trou au sommet du casque ; tu glisseras ton papier là-dedans. Comme personne ne va jamais dans cette chapelle que l’on prétend hantée, on ne le découvrira pas... Maintenant, va-t’en vite, car Célinie peut revenir d’une minute à l’autre.

Comme Magdalena faisait un mouvement en arrière, il ajouta d’un ton à la fois brusque et attendri :

– Allons, viens m’embrasser, puisque tu es la fille de Roland. Je l’aimais bien, l’ingrat... J’étais disposé à lui pardonner. Sans cette femme, cette odieuse geôlière dont les perfides manœuvres sont soupçonnées par moi depuis trop peu de temps...

Il posa ses lèvres brûlantes sur le front que

l'enfant avançait timidement et l'écarta avec douceur en disant :

– Maintenant, pars... Va vite cacher cela, et ne raconte rien à Séraphine. J'ignore si elle est pour Vincente... Et d'ailleurs, je me méfie maintenant de tous... Si tu sais prier, prie pour moi, enfant.

Magdalena sortit de la chambre et reprit le chemin parcouru tout à l'heure. Un peu de fièvre battait dans son cerveau... Et qu'allait dire M^{lle} Séraphine de cette longue absence ? Comment la lui expliquer, puisque M. de Norhac voulait qu'elle ignorât tout ?

Cependant il fallait encore aller à la chapelle. Mais parviendrait-elle à en retrouver le chemin ? Et si elle rencontrait un des habitants du château ?

Après quelques tâtonnements et bien des terreurs quand elle croyait entendre quelqu'un, la fillette tomba sur la galerie aux murs couverts de fresques. En courant elle atteignit la chapelle, avisa l'antique statue de saint Michel en pierre noirâtre et, pour y atteindre, poussa tout contre un des bancs vermoulus.

L'effroi, la crainte de se voir découverte décuplaient ses forces, lui faisaient oublier la chute possible si le bois trop vieux craquait sous elle. Une fois montée, elle étendit la main vers le casque... Oui, l'ouverture était là. Elle y glissa le papier, s'assura qu'on ne voyait rien. Alors elle sauta à terre et, oubliant de remettre le banc à sa place, s'éloigna en toute hâte.

Sans rencontrer personne, elle atteignit enfin la tour. Sur une des marches Minou sommeillait. La petite fille le saisit entre ses bras en pensant qu'il lui servirait de prétexte.

Essoufflée encore, et le cœur battant, elle entra dans la chambre. M^{lle} Séraphine, assise près de sa table à ouvrage, tourna brusquement la tête.

– Mais que devenez-vous ? Qu'avez-vous fait ? s'écria-t-elle avec irritation.

– Mademoiselle, j'ai couru après Minou. Je voulais absolument l'attraper pour vous le rapporter, mais il m'a fait aller très loin.

Heureusement pour elle, M^{lle} de Grandy, étant myope, ne s'aperçut pas de l'altération de sa

physionomie.

– Vous n’aviez qu’à obéir et non à vous occuper de Minou, dit-elle sèchement. Pour cette fois je vous pardonne, car il n’est pas dans vos habitudes d’être ainsi indocile, mais ne recommencez pas.

Silencieusement, Magdalena reprit sa place habituelle près de la vieille demoiselle et se mit au travail. M^{lle} Séraphine lui apprenait à broder.

– Cela vous servira plus tard à gagner votre vie, avait-elle dit avec son petit ricanement accoutumé.

Comme à l’ordinaire, M^{lle} de Grandy et l’enfant travaillèrent jusqu’à l’heure du dîner. Mais Maria, si ponctuelle d’habitude pour venir dresser le couvert, ne paraissait pas. Trois quarts d’heure passèrent, et M^{lle} Séraphine, très surprise, allait se décider à descendre pour s’informer, quand la porte s’ouvrit et la servante entra, les yeux rouges, son fichu de travers sur ses cheveux gris.

– Qu’avez-vous ? s’écria M^{lle} de Grandy.

– Monsieur vient de passer dans une crise, répondit Maria, dont la voix tremblait d’émotion.

M^{lle} Séraphine tressaillit et joignit les mains.

– Il est... mort ?

– Mais oui, tout d’un coup. M^{me} de Movis était justement près de lui. On n’a seulement pas eu le temps de faire venir le prêtre... Pauvre M. Henri ! À moi, sa sœur de lait, ça fait plus d’effet qu’aux autres, vous pouvez m’en croire, mademoiselle !

Et une larme glissa sur la joue parcheminée.

La nouvelle qui venait de lui être communiquée occupait trop en ce moment M^{lle} Séraphine pour qu’elle examinât sa petite compagne. Sans quoi, elle n’aurait pas manqué de s’apercevoir du trouble de l’enfant, de la pâleur qui couvrait son visage.

Quand le couvert fut mis et le dîner servi, M^{lle} de Grandy, sortant d’une profonde songerie, dit à la fillette :

– Venez dîner, petite ; il est terriblement tard.

Magdalena balbutia :

– Je n’ai pas faim, mademoiselle.

La vieille demoiselle la regarda.

– Qu’avez-vous ? Êtes-vous souffrante ?

– J’ai très mal à la tête.

Elle ne mentait pas, car elle sentait ses tempes douloureusement serrées.

– Cela se voit. Eh bien, mettez-vous au lit, ce sera le meilleur remède.

L’enfant ne demandait que cela. Bien vite, elle se déshabilla, se glissa dans son petit lit et, après une prière qui se ressentait du trouble que les événements de l’après-midi avaient jeté dans son cerveau enfantin, elle enfouit sa tête dans l’oreiller.

Maintenant, elle était libre de penser, sans craindre le regard investigateur de M^{lle} Séraphine.

4

Ainsi il était mort, celui qu'elle avait vu cette après-midi pour la première fois, cet oncle à qui voulait la confier son père. Et elle avait l'impression singulière d'être maintenant plus seule que jamais. Pourtant elle l'avait si peu vu, le pauvre oncle ! Mais il l'avait embrassée, elle avait compris que par lui elle aurait pu être aimée. Des larmes brûlantes montaient à ses yeux, tandis qu'elle songeait que ce parent presque inconnu était parti pour l'éternité, que plus jamais en ce monde elle ne le reverrait.

En ce moment elle ressentait quelque chose de cette souffrance qui avait suivi la mort de son père. Et il était bien tard dans la nuit quand elle put trouver le sommeil.

À son réveil, elle avait la mine toute fatiguée. M^{lle} de Grandy, plongée dans une sombre rêverie, ne s'avisa de le remarquer que dans l'après-midi.

– Voyons, cela ne va décidément pas ? Allez faire un tour dans le parc, le grand air vous donnera des couleurs. Moi, je ne suis pas en train pour sortir aujourd’hui.

La fillette obéit et s’en alla solitairement errer sous les futaies qui tamisaient le soleil fort ardent aujourd’hui. Puis elle revint au château et gagna l’escalier de la tour Blanche.

Mais au bas des marches, elle s’arrêta et jeta un coup d’œil vers le couloir par où la veille elle était arrivée, sans le chercher, à l’appartement de M. de Norhac. Elle aurait tant voulu « le revoir ! » Il avait été bon pour elle, il l’avait embrassée, ce que personne n’avait fait depuis la mort de la cousine Wenska non, pas même son père, ou si peu !

Elle se trouva tout à coup dans le couloir. Une impulsion irrésistible la portait vers cette chambre où elle l’avait vu la veille.

La porte du cabinet de toilette était ouverte. Magdalena traversa la pièce déserte, souleva un coin de la portière de tapisserie...

Il était là, étendu sur son grand lit à colonnes, entouré de cierges allumés. La mort avait reposé ses traits ; il semblait plus jeune ainsi, et une profonde émotion serra le cœur de Magdalena. Le défunt ressemblait tant à son neveu que l'enfant croyait voir celui-ci.

Près de la table garnie du crucifix, une grosse femme vêtue de noir était assise. Sa tête retombait sur son épaule, et un léger ronflement annonçait qu'elle avait cédé au sommeil.

Magdalena fit un pas en avant, puis s'arrêta, hésitante...

Si cette femme allait se réveiller ?

Mais après tout, elle ne faisait pas de mal. Au village de Vulstosk, la cousine Wenska, depuis que Magdalena avait dépassé sept ans, l'emmenait toujours prier près des pauvres morts.

L'enfant s'avança d'un pas léger. La dormeuse ronflait justement plus fort. Magdalena s'agenouilla contre le lit, fit une petite prière. Puis, se relevant, elle se pencha et posa ses lèvres tremblantes sur le front glacé.

Mais elle se redressa brusquement en entendant un bruit de meubles remués dans la pièce voisine. Une portière fut soulevée, laissant apparaître Vincente.

La jeune femme, à la vue de Magdalena, ne put contenir un mouvement de stupéfaction.

– Vous !... Ici !

Au son de cette voix, la femme endormie sursauta et redressa la tête.

M^{me} de Movis vint à Magdalena et lui saisit le bras.

– Que signifie cela ? Comment vous êtes-vous permis de venir ici ?

Magdalena balbutia :

– Je... Je voulais voir l'oncle de papa... L'embrasser... Madame, vous me faites mal !

Les doigts fins s'enfonçaient, en effet, profondément dans le frêle poignet de l'enfant.

Mais M^{me} de Movis ne desserra pas son étreinte.

– Cela vous fera souvenir que vous ne devez

jamais vous aventurer dans le château en dehors de la tour Blanche, à moins que l'on ne vous appelle. Retournez immédiatement près de M^{lle} de Grandy, et...

Elle se détourna à demi pour ajouter, en s'adressant à son mari qui entraît :

– Reconduisez cette petite chez Séraphine, Aurélien, pour qu'elle ne reste pas à traîner dans les couloirs.

Le regard sans expression qui appartenait à M. de Movis se posa sur l'enfant dont la physionomie s'altérait, dont les yeux s'emplissaient de larmes.

– Cette enfant paraît souffrir... Vous devez lui serrer trop fort le poignet, Vincente.

– Je la punis un peu, simplement, dit la douce voix de la jeune femme. (Elle lâcha le poignet meurtri et reprit :) Allons, reconduisez-la vite et revenez ici car, vraiment, je crois que Célinie sera mieux dans son lit. Voici la troisième fois que je la trouve endormie cette après-midi.

– Eh ! si Madame pense que je n'ai pas eu

assez de mal depuis des mois pour tomber de sommeil, à la fin ! dit une voix arrogante.

La femme se carrait dans son fauteuil, en attachant sur Vincente ses petits yeux très mobiles.

M^{me} de Movis répliqua avec douceur :

– Oui, oui, je sais, Célinie, que vous avez été admirablement dévouée, et que vous avez bien gagné le droit au repos.

– Sûr, que je l’ai gagné ! grommela la femme.

Elle se tourna brusquement vers Magdalena et la dévisagea.

– Voyez-vous ce crapaud-là qui s’imagine d’arriver ici... Tout comme si elle y avait droit, ma foi ! Dommage « qu’il » ne la voie pas ! Elle a des cheveux si beaux, des yeux si grands et un air tellement malheureux qu’il serait capable... de changer bien des choses. Qu’en dites-vous, madame Vincente ?

Elle regardait d’un air méchamment gouailleux la jeune femme qui pâlisait.

– Quelles idées vous avez, Célinie.

M^{me} de Movis levait légèrement les épaules.

– ... Le pauvre oncle eût-il même connu cette enfant qu'il n'aurait pu la souffrir, comme étant la fille du neveu auquel il ne voulait point pardonner.

– Tiens ! pourquoi donc, alors, a-t-on trouvé le portrait de M. Roland sous son oreiller ? riposta narquoisement Célinie.

Vincente prit l'enfant par les épaules et la poussa vers la porte.

– Filez d'ici et prestement... Aurélien, faites ce que je vous ai dit et prévenez Séraphine pour qu'elle garde mieux la petite... Et vous, Célinie, venez dans le salon à côté ; j'ai à vous parler.

La grosse femme dit insolemment :

– Ce n'est pas pour des reproches, au moins ?... Vous savez qu'il n'en faut pas, avec moi ?

– Non, non, je n'ai pas de reproches à vous adresser, Célinie. Au contraire, ce sont des remerciements que je veux vous faire et... une demande.

Célinie eut un sourire de triomphe et, se levant, suivit la jeune femme dans la pièce voisine, tandis que M. de Movis et Magdalena sortaient par le cabinet de toilette.

Au bas de l'escalier de la tour, Aurélien s'arrêta.

– Vous allez monter tout de suite près de M^{lle} de Grandy, n'est-ce pas ? dit-il en regardant tour à tour, d'un air perplexe, la petite fille et les marches de pierre grise. Je n'ai pas besoin d'aller avec vous, pour voir si vous êtes bien rentrée ? Mais si, tout de même, cela vaudra mieux, parce que Vincente... Allons, montez, petite.

Elle obéit, en se demandant avec inquiétude ce que dirait de l'aventure M^{lle} Séraphine.

M. de Movis frappa à la porte de la chambre et entra sur l'invitation que lui en fit la voix brève de la vieille demoiselle. Celle-ci, à sa vue, dit avec surprise :

– Vous, Aurélien ? Qu'y a-t-il ?

– Moi, en personne, ma cousine. Je vous salue bien. Nous ne nous voyons guère... Eh ! eh !

C'est que je suis très occupé. Mes chevaux, mes chiens...

Il se balançait sur ses longues jambes maigres, en redressant son interminable appendice nasal.

– Oui, je sais, dit M^{lle} Séraphine avec un demi-sourire d'ironie. Mais que fait cette enfant avec vous ?

– Je vous la ramène, ma cousine. Vincente l'a trouvée dans la chambre mortuaire, et...

– Dans la chambre mortuaire, dites-vous ?

M^{lle} Séraphine regardait Magdalena, mais sa physionomie, comme son accent, témoignaient beaucoup plus d'émotion et de surprise que de contrariété.

– Vincente m'a chargé de vous dire qu'il fallait mieux veiller sur elle à l'avenir... Elle était très mécontente, ma femme. Évidemment, ce n'était pas la place de la petite près de ce mort qui n'est qu'un étranger pour elle.

– Un étranger !

Une fugitive indignation passait dans le regard de M^{lle} de Grandy.

– ... Il était son oncle, vous le savez comme moi.

M. de Movis se mit à tourmenter sa moustache, en prenant un air suffisant.

– Oui, au point de vue légal. Mais en réalité, cette enfant était ignorée de lui... Donc étrangère par conséquent.

Sur ce beau raisonnement prononcé de façon péremptoire, M. de Movis prit congé.

Une fois seule avec Magdalena, M^{lle} de Grandy s'avança vers l'enfant demeurée debout près de la porte. Elle lui prit le menton et releva brusquement la petite tête penchée.

– Voyons, quelle idée avez-vous eue là ? dit-elle sévèrement. Comment avez-vous pu trouver la chambre de M. de Norhac, et pourquoi êtes-vous allée là-bas ?

– J'ai cherché... Je voulais voir l'oncle de papa...

M^{lle} Séraphine leva les épaules.

– Il était bien temps ! C'est avant qu'il aurait fallu avoir cette idée... Mais maintenant, cela

vous sert à quoi ?

Une âpre ironie passait dans l'accent de la vieille demoiselle.

Comme Magdalena la regardait avec surprise, elle ajouta de son ton ordinaire :

– Mettez-vous au travail, car vous n'avez plus maintenant que cette ressource... Et on vous le fera sentir plus d'une fois, ne craignez rien.

5

En apparence, il n'y eut tout d'abord rien de changé au château de Cadeilles après la mort de M. de Norhac. Vincente, devenue l'unique héritière, continua de diriger l'intérieur comme elle le faisait depuis que son parent, ayant rompu avec Roland, l'avait appelée définitivement près de lui avec sa mère. Celle-ci était morte l'année du mariage de Vincente, mais sa disparition n'avait fait au château que peu de vide. Vincente était l'âme de cette demeure, comme le proclamaient tous ceux qui étaient reçus à Cadeilles – comme l'avait dit M. de Norhac lui-même avant que ses yeux fussent ouverts. Elle s'était aussi montrée pour lui la plus dévouée des nièces, lorsqu'une incurable maladie l'avait immobilisé, et l'on estimait qu'il n'avait fait que son devoir en lui laissant toute sa fortune « à charge pour elle de récompenser comme elle le jugerait bon les serviteurs du château ».

Elle s'acquitta de cette obligation avec générosité pour certains, et lésinerie pour d'autres. La femme de charge, qui occupait depuis trente ans ce poste, reçut une somme tellement dérisoire qu'elle se décida à quitter peu après le château où, disait-elle, elle n'était restée jusqu'alors que par attachement pour M. de Norhac, la vie étant peu facile avec M^{me} de Movis, qui se montrait soupçonneuse et regardante. Que serait-ce donc, maintenant que la fortune était à elle ?

D'autres serviteurs la suivirent bientôt. Braves gens, d'une honnêteté éprouvée, ils se sentaient blessés des suspicions de Vincente, de son économie exagérée pour tout ce qui touchait au bien-être et même au nécessaire de ses domestiques.

Non pas seulement de ceux-ci, car M^{lle} de Grandy en faisait elle-même l'expérience. Un plat de moins à chaque repas, une diminution dans la pension mensuelle que lui faisait depuis des années M. de Norhac, vinrent lui faire sentir que Cadeilles avait changé de maître.

Un soir – une dizaine de jours après la mort du châtelain – Vincente monta à la tour Blanche un peu avant l’heure du dîner. Elle trouva M^{lle} Séraphine brodant et Magdalena dans son lit. La fillette, à la suite des émotions subies depuis quelque temps, était sujette à de violentes migraines et de fréquents malaises.

– Cette petite est vraiment déplorablement délicate ! dit Vincente en regardant le pâle visage qui s’était un peu contracté à sa vue. Je ne sais trop si elle supporterait la pension... Il me semble, ma cousine, qu’il serait préférable que vous la gardiez tout à fait, que vous vous occupiez de lui apprendre à travailler. L’instruction ne lui est pas nécessaire. Il lui suffira d’avoir un métier manuel. Vous pourriez continuer de lui enseigner la broderie ; à sa majorité, elle trouvera ainsi à gagner sa vie. Je payerai son entretien, naturellement... Qu’en dites-vous ?

– Je dis que je ne refuse pas. À parler franc, je n’aime guère les enfants, mais celle-ci paraît douce et tranquille et je ne serai pas fâchée d’avoir une compagne, car la solitude m’est

pénible à certains moments. La petite a de remarquables dispositions pour le dessin et la broderie ; je crois qu'elle arrivera à quelque chose dans cette voie.

Vincente dit avec une visible satisfaction :

– Très bien. Vous pourrez la faire coucher dans la petite pièce à côté, que Maria débarrassera. Je vais m'occuper de chercher parmi les vieilles robes de Fernande ce qui pourra lui convenir. Quant au linge, je lui ferai acheter le nécessaire – quelque chose de très simple, car elle est destinée à une existence de travail et de pauvreté.

Quand la jeune femme fut sortie, M^{lle} Séraphine prêta l'oreille au bruit de ses pas qui s'éloignaient dans l'escalier. Puis elle se renversa sur son fauteuil avec un rire sourd.

– Elle est géniale ! Voilà trouvé le moyen d'économiser en partie le prix que lui aurait coûté l'enfant si on l'avait mise en pension. On la confie à la cousine de Grandy, qui en outre lui fournira pour plus tard des moyens d'existence... Extraordinaire, cette Vincente... Et une absence

de scrupules déconcertante. Oh ! elle a bien manœuvré, en vérité !

Magdalena se trouva donc définitivement installée chez M^{lle} de Grandy. Chaque jour, elle s'assit dans la grande chambre sombre pour apprendre à broder. Le matin, M^{lle} Séraphine lui donnait généralement des leçons de français, d'histoire, de littérature, de dessin. Cette femme si disgraciée physiquement avait une intelligence fort cultivée, en même temps qu'une réelle aptitude pour l'enseignement. Mais elle était de naturel capricieux et morose et, parfois, la pauvre Magdalena, qui se montrait pourtant la plus compréhensive, la plus zélée des élèves, avait peine à retenir ses larmes en recevant quelque parole acerbe, quelque désobligeante remarque de son revêche professeur.

Mais il ne fallait pas pleurer devant M^{lle} Séraphine : elle l'avait formellement déclaré à sa jeune compagne. Et celle-ci attendait de se trouver dans son lit pour verser des larmes silencieuses en pensant que bien longtemps, sans

doute, il lui faudrait subir cette morne, pénible existence, privée de toute affection.

Elle avait obtenu de se rendre le dimanche à l'église, M^{lle} Séraphine lui avait déclaré :

– Moi, je n'y mets jamais les pieds. Mais comme ce devait être dans les idées de vos parents, j'en parlerai volontiers à Vincente.

M^{me} de Movis n'opposa pas d'objection, et Magdalena put, une fois dans la semaine, se rendre au village assister à la messe matinale, puis revenir avec une nouvelle provision de courage près de sa morose compagne.

Au mois de novembre, toute la famille de Movis partit pour Paris, M^{lle} de Grandy demeura seule avec Magdalena, la vieille Maria et la famille du concierge, dans l'antique château que l'hiver enveloppait de tristesse.

En prenant congé de M^{lle} Séraphine, Vincente avait murmuré en regardant Magdalena :

– Quelle mine a cette enfant ! Je ne serais pas étonnée de ne plus la retrouver au printemps.

Mais quand la châtelaine et sa famille

réapparurent au mois de mai, Magdalena était encore là, toujours frêle, toujours pâle, avec une expression trop grave dans ses beaux yeux.

M^{me} de Movis et ses enfants étaient en grande effervescence. Ils attendaient la prochaine arrivée du jeune Karol Wienkiewicz, le fils unique du célèbre sculpteur polonais Henryk Wienkiewicz, dont les œuvres s'enlevaient pour des sommes fabuleuses.

M^{me} de Movis, souple et intrigante, avait su se faire à Paris, pendant cet hiver, les plus belles relations, et c'était dans le salon d'une grande dame anglaise qu'elle avait rencontré l'artiste, partout fêté, ainsi que son fils, âgé de dix-huit ans, peintre, musicien, poète, déjà très recherché pour son charme personnel autant que pour ses dons artistiques et la célébrité de son père.

Vincente, un jour, avait parlé devant lui de son vieux château, un des spécimens les mieux conservés des demeures féodales du Béarn, et des fresques antiques, dues à un artiste inconnu, qui ornaient le mur de la galerie précédant la chapelle.

– Vraiment, j’aurais grand plaisir à voir cela, avait dit Karol. Laissez-vous les étrangers visiter votre demeure, madame ?

– Jusqu’ici, mon oncle, malade et un peu original, ne le permettait pas. Je ne serai pas si rigoriste. Mais en tout cas, pour vous, monsieur, les portes de Cadeilles seront grandes ouvertes, quand il vous plaira d’y venir. Nous serons trop heureux de posséder le plus longtemps possible en notre logis le fils du grand artiste dont les œuvres font notre admiration.

Karol avait accepté l’invitation, en fixant au mois de juin la date de sa visite. Les Movis comptaient le retenir le plus longtemps possible. Aussi entreprenaient-ils de grands préparatifs et le château, de ce fait, se trouvait quelque peu bouleversé.

M^{lle} de Grandy et Magdalena restaient en dehors de tout ce mouvement. Tout au plus savaient-elles que les châtelains attendaient un hôte, pour avoir entendu la vieille Maria dire à M^{lle} Séraphine :

– En voilà un tintouin pour recevoir ce petit

jeune homme. Croirait-on pas que c'est un empereur ou un roi ?

Un dimanche de juin, Magdalena, ayant été souffrante dans la nuit, se rendit à la grand-messe au lieu d'assister à la messe matinale comme elle en avait coutume. Elle se mit dans un coin, parmi les paysans venus des fermes voisines. Et de là, elle vit arriver la famille de Movis, qu'accompagnait un svelte adolescent d'allure très élégante. À la sortie, poussée par les assistants, elle se trouva sur le passage des châtelains et de leur hôte. Tandis qu'elle se reculait, machinalement, elle leva les yeux sur le jeune étranger. Elle vit un fin visage au teint mat, au regard vif et profond qui l'enveloppa rapidement.

– Quels beaux yeux a cette enfant ! dit à mi-voix Karol, en s'adressant à M^{me} de Movis. Qui est-ce donc ?

Vincente jeta un coup d'œil sur Magdalena qui déjà disparaissait dans la foule, et répondit avec le gracieux sourire qui ne quittait guère ses lèvres en présence du jeune artiste :

– C’est une orpheline que nous gardons par compassion, au lieu de l’envoyer à l’Assistance. Oui, elle a d’assez beaux yeux... Mais c’est une pauvre créature dépourvue de santé, qui ne dépassera peut-être pas l’adolescence.

6

Dans la matinée du lendemain, M^{lle} Séraphine, remarquant la mauvaise mine de sa jeune compagne, l'envoya dans le parc avec l'ordre de prendre l'air pendant deux heures. Magdalena s'empressa d'obéir, avec d'autant plus de plaisir qu'à cette heure matinale la brise venue des hauts sommets était d'une fraîcheur délicieuse et embaumée de toutes les émanations champêtres. Elle gagna l'esplanade surplombant le petit gave et descendit l'étroit sentier conduisant à celui-ci. Il y avait, sur le bord, un vieux hêtre qui penchait ses branches vers l'eau écumante. L'enfant s'assit sur une de ses racines et se déchaussa ; puis elle trempa ses pieds fins et blancs dans l'onde ensoleillée, s'amusant à la voir rouler sur eux, les couvrir d'un incessant remous neigeux.

Malgré la fraîcheur de l'air, la migraine la gagnait. Elle se décida à dénouer ses cheveux.

M^{lle} Séraphine exigeait qu'elle les nattât et les relevât au sommet de la tête, ce qui était un poids trop lourd pour cette petite tête délicate.

– Coupez-lui donc cela ! disait Vincente.

– Oui, en effet, ce serait mieux... Je verrai un de ces jours.

Mais Magdalena, jusqu'ici, conservait sa longue chevelure. En ce moment, elle formait sur son dos une nappe d'or fluide. L'enfant s'appuya au tronc du hêtre et, croisant les mains sur ses genoux, tomba dans une légère somnolence.

Tout à coup, elle sursauta au son d'une voix qui s'écriait :

– Oh ! l'admirable chevelure ! Je n'ai encore jamais rien vu de semblable !

Les yeux ensommeillés s'ouvrirent et aperçurent le jeune étranger, entrevu la veille, qui descendait le sentier en quelques bonds souples.

Il était vêtu de flanelle blanche et sur ses cheveux noirs légèrement bouclés, portait un béret de drap blanc. À la main il tenait un album de maroquin vert timbré d'un chiffre d'or.

La fillette, dont le visage s'empourprait, fit un mouvement pour retirer ses pieds de l'eau.

– Non, restez ainsi ! dit impérieusement le jeune homme. Vous formez un joli sujet de tableau, et je veux en prendre un croquis.

Il s'assit sur une grosse pierre, ouvrit son album, prépara ses crayons. Magdalena n'osait protester, bien qu'elle se sentît horriblement intimidée et qu'elle se demandât ce que dirait M^{lle} Séraphine en la voyant arriver en retard.

Mais le jeune artiste ne se pressait pas. Sa main fine, très soignée, jouait avec un crayon, tandis que ses yeux noirs, par moments vifs et impérieux, et parfois d'une caressante douceur, considéraient la chevelure aux si beaux reflets d'or.

– Saurai-je rendre cela sur une toile ? murmura-t-il pensivement. J'essayerai, en tout cas... Vraiment, ce sont là des tons merveilleux !... Eh ! mais voilà des yeux comme j'en voudrais pour mes modèles !

Il jetait cette exclamation en voyant se lever

sur lui le regard de Magdalena, un peu effaré, un peu craintif.

– Idéal ! Quel velouté ! Quelle expression !... Non, non, ne les baissez pas, petite fille. Regardez-moi encore... Si les traits de votre visage étaient mieux formés, vous auriez réalisé le type que je rêve pour des figures de madone... Allons, tenez-vous tranquille pendant que je prends ce petit croquis.

Magdalena ne songeait pas à résister. Elle demeura là, immobile, sans presque oser respirer. Ce jeune étranger avait une façon de commander qui incitait à l'obéissance... Et surtout, peut-être, l'enfant subissait instinctivement le charme qui se dégageait de lui, de son regard, de son fin sourire, de sa voix chaude et harmonieuse.

Un pas se fit tout à coup entendre sur l'esplanade, une voix appela :

– Monsieur Wienkiewicz, où êtes-vous ?

– En bas ! répondit Karol sans s'interrompre. Descendez, si vous voulez, je vais avoir fini.

Un instant plus tard, Thibaut apparaissait au

débouché du sentier. Il s'exclama :

– Tiens, que faites-vous là ? Le portrait de cette petite ?

– Un simple croquis. Le cadre est charmant et l'enfant, avec ses beaux cheveux épars, ses pieds nus, son regard un peu farouche, offre un charmant sujet de tableau. Quelques moments encore, et j'aurai terminé.

Thibaut vint près de Karol et se pencha pour regarder le dessin. Il avait peu grandi, mais bien qu'il eût à peine quinze ans, il posait maintenant pour le jeune homme, surtout depuis qu'il connaissait Karol Wienkiewicz, son aîné de trois ans. En outre, sa morgue avait augmenté encore, à dater du moment où sa mère était devenue la châtelaine de Cadeilles, et elle gagnait quelques coudées supplémentaires depuis qu'il se trouvait en relation avec le fils d'Henryk Wienkiewicz, dont le nom avait une célébrité mondiale.

Karol releva enfin la tête.

– Voilà !... Qu'en dites-vous Movis ?

– Admirablement ressemblant !... Ce dessin

est un véritable chef-d'œuvre !... Tu as de la chance, Magdalena, d'être choisie pour modèle par M. Wienkiewicz ! C'est plus que ne mérite une insignifiante petite personne comme toi, aussi laide...

La voix du jeune garçon prenait une intonation mordante et dédaigneuse qui parut surprendre Karol.

– Laide ? On n'est pas laide avec des yeux pareils... Les traits ne sont pas bien formés encore, mais je parierais que cette enfant deviendra fort jolie... Allons, petite fille, je vous rends votre liberté...

D'un mouvement souple, il se levait, tout en parlant.

– Cela ne vous a pas trop fatiguée ?

– Oh ! pas du tout, monsieur !

– Tiens, vous prononcez le français avec l'accent polonais ! Seriez-vous par hasard ma compatriote ?

– Je suis polonaise par ma mère, et j'ai vécu deux ans à Vulstosck.

– Vulstosck ? Mon père possède près de là un domaine où d'ailleurs nous n'allons que rarement... Je suis content d'avoir fait votre connaissance, mademoiselle... Comment vous appelez-vous ?

– Magdalena de Norhac.

Elle répondait résolument ; mais son cœur battait avec force, dans l'attente de ce que n'allait pas manquer de dire Thibaut irrité.

– Magdalena Wenska, voulez-vous dire ?... Le nom de Norhac appartient désormais à moi seul, comme étant l'aîné, depuis la mort de mon grand-oncle.

Cette explication était adressée à Karol.

L'enfant n'osa riposter – pauvre petit oiseau timide, sans expérience, qui ne connaissait rien de la vie.

Karol dit distraitement :

– Je ne savais pas que cette coutume existât en France.

Il ferma son album et regarda de nouveau l'enfant dont la chevelure était féériquement

dorée par le soleil.

– Je veux absolument peindre cela ! dit-il en se tournant vers Thibaut. Il n’y aura pas d’empêchement, je pense ?... Cette petite fille est bien celle dont M^{me} de Movis m’a dit hier qu’elle était élevée ici par charité ?

– C’est elle, en effet... Certainement, ma mère permettra... Mais il me semble que vous pourriez trouver mieux...

– Des yeux et des cheveux semblables ? Je chercherais longtemps, sans doute, avant de les rencontrer... Mais je parlerai de cela à M^{me} de Movis, dès aujourd’hui... Au revoir, petite fille, et merci d’avoir si bien posé.

Il lui adressa un signe amical et s’éloigna dans le sentier, suivi de Thibaut.

Magdalena, en hâte, se rechaussa, natta sa chevelure tant bien que mal, et courut vers la tour Blanche où l’attendait une verte admonestation de M^{lle} Séraphine. Quand elle eut narré l’aventure qui motivait son retard, la vieille demoiselle fronça les sourcils en déclarant sèchement :

– Vous ne deviez pas obéir à l’injonction de cet étranger. Une jeune personne bien élevée ne laisse pas faire son portrait par un inconnu... Pour votre punition vous ne sortirez pas demain.

Hélas ! Tout ne devait pas finir là pour la pauvre Magdalena.

Dans l’après-midi, M^{me} de Movis apparut chez M^{lle} de Grandy. Avec ce calme qui était chez elle presque effrayant, elle dit à la fillette :

– Vous vous obstinez à prendre ce nom de Norhac que je réserve pour mon fils. Mais je saurai vous obliger à m’obéir. Cette nuit, vous coucherez dans la chapelle. Et si vous recommencez, je vous enfermerai dans les cachots de la tour du Roi.

M^{lle} de Grandy eut un brusque mouvement.

– Dans la chapelle ? Vous voulez mettre cette enfant dans ce lieu abandonné, sur lequel on raconte tant d’histoires – stupides, je le veux bien, mais qui effrayent quand même ? Vous ne ferez pas cela, Vincente.

– Je le ferai parfaitement. Ce soir, je viendrai chercher cette petite insoumise pour l’enfermer moi-même jusqu’à demain.

– C’est... abominable ! Elle est si délicate... Voulez-vous donc la... tuer ?

Ce dernier mot passa, comme un souffle, entre les lèvres de M^{lle} Séraphine.

Vincente eut un sourire d’ironie.

– La tuer ? rien que cela ! Non, non, je veux seulement la punir d’une manière dont elle se souviene.

Oui, Magdalena devait se souvenir de cette nuit passée dans les ténèbres de cette chapelle abandonnée ! Frissonnante, glacée d’angoisse, elle écoutait ces bruits, si effrayants dans le silence de la nuit, produits par les vers rongant le vieux bois, par les rats et les souris trottant à travers la nef, par les ailes des chauves-souris frôlant la voûte. Dans l’obscurité, ses yeux fatigués par la fièvre et l’insomnie croyaient voir passer des formes vagues, effrayantes comme des fantômes. Alors, saisie de terreur, elle murmurait

une fervente prière qui calmait un peu son cerveau enfiévré.

Vers la fin de la nuit, la fatigue l'emportant, elle finit par s'endormir sur la paille que lui avait généreusement octroyée M^{me} de Movis.

Quand elle s'éveilla, un soupçon de jour pénétrait dans la chapelle à travers les fenêtres étroites garnies d'antiques vitraux. Elle resta étendue, engourdie et brisée, jusqu'au moment où apparut Vincente, vêtue d'un élégant peignoir violet.

– Venez ! dit brièvement la jeune femme.

Magdalena la suivit jusqu'au bas de l'escalier de la tour Blanche. Là, M^{me} de Movis s'arrêta.

– Vous allez vous coiffer et vous arranger un peu, mettre une robe propre, puis vous irez à l'endroit où M. Wienkiewicz vous a trouvée hier... Soyez-y vers 9 heures... Et tâchez de prendre une mine un peu moins lamentable.

Sur ces mots, elle tourna les talons. Magdalena monta les degrés de la tour et entra dans la chambre où M^{lle} Séraphine terminait son petit

déjeuner. À la vue de l'enfant, elle se leva et Magdalena, impulsivement, se jeta dans les bras qui s'ouvraient à demi.

Un peu d'émotion agitait la physionomie de la vieille demoiselle. Une main sèche se posa sur la chevelure qui avait excité l'admiration de Karol Wienkiewicz.

– Allons, allons, c'est passé, ma petite ! Il faudra seulement ne plus recommencer.

La fillette se redressa brusquement, en attachant sur M^{lle} Séraphine ses yeux remplis de larmes, où passait un éclair d'indignation.

– Ne plus porter le nom de papa ? Cela, jamais ! Elle me tuera si elle veut, mais je dirai toujours que je m'appelle Magdalena de Norhac !

M^{lle} de Grandy leva les épaules.

– Elle saura bien vous faire obéir, allez, pauvre petite ! Mais laissons cela. Il faut manger, maintenant. Il reste un peu de lait chaud...

Magdalena lui fit part alors de l'ordre donné par M^{me} de Movis. M^{lle} Séraphine fronça les sourcils, marmotta des phrases que la fillette ne

comprit pas, et finalement conclut par ces mots :

– Vous n’avez qu’à faire ce qu’elle vous dit. Dépêchez-vous de déjeuner et habillez-vous.

Peu après, Magdalena quittait la tour, recoiffée, vêtue d’une vieille robe de Fernande, que M^{lle} Séraphine avait réparée de son mieux. Elle gagna le bord du petit gave, où déjà se trouvaient Vincente et Thibaut qui s’entretenaient avec Karol, debout près de son chevalet.

– Ah ! voilà mon petit modèle ! dit le jeune Polonais avec un amical sourire. Installez-vous vite, comme hier ; je veux vous peindre ainsi.

– Et vous viendrez chaque matin à la même heure pour vous mettre à la disposition de M. Wienkiewicz, ajouta Vincente.

Sur les indications du jeune peintre, Magdalena dénoua sa chevelure pour en faire comme la veille un manteau magnifique sur ses frêles épaules, elle déchaussa ses pieds et les laissa tremper dans le ruisseau. Et Karol, l’ayant placée à son gré, commença son esquisse.

La même scène se reproduisit les jours

suivants. Vincente, qui cherchait à retenir son hôte le plus longtemps possible, accédait avec empressement à cette fantaisie qui obligerait Karol à demeurer un certain temps à Cadeilles. Malgré leur deuil, les châtelains donnaient des fêtes en son honneur ; les parties champêtres, les excursions succédaient aux matinées dansantes, aux petites soirées. Karol charmait tous ceux qui l'approchaient par sa bonne grâce, son élégance et son esprit, au grand triomphe de Vincente de Movis.

Mais toutes ces distractions n'empêchaient pas le jeune homme de se trouver chaque matin près du petit gave où l'attendait Magdalena. Vincente accompagnait souvent son hôte ; d'autres fois c'étaient Thibaut et Fernande, qui déjà faisait la coquette, essayant de retenir l'attention de Karol. Mais celui-ci était tout à son œuvre. Il parlait peu en travaillant. De temps à autre, il adressait quelques mots à Magdalena, parfois en polonais, et la fillette éprouvait une vive joie à entendre sa langue maternelle. Pour ne pas l'oublier, elle parlait tout haut, parfois, quand elle se trouvait seule, et c'était en polonais qu'elle disait ses

prières.

Les moments passés là, chaque matin, étaient pour Magdalena les plus heureux de la journée. Elle aimait entendre Karol dans les instants de repos, causer avec verve, avec un esprit étincelant qui l'éblouissait. Elle aimait voir cette jeune physionomie si expressive, si charmeuse, ces beaux yeux foncés qui la regardaient avec douceur. En présence de Karol, elle ne craignait pas les gronderies, car bien qu'autoritaire parfois, il se montrait toujours bon à son égard, et elle avait vite constaté que Vincente et ses enfants s'abstenaient devant lui de toute parole dure ou injuste pour l'orpheline.

Mais le travail du jeune peintre avançait et, maintenant, il avait fixé le jour de son départ pour l'Espagne où il allait rejoindre son père, hôte des souverains.

– Je regretterai beaucoup Cadeilles où j'ai été si bien reçu, disait-il aimablement. Et j'en emporte un souvenir, dans cette toile à laquelle je mettrai plus tard la dernière main.

– Vous en ferez un chef-d'œuvre ! déclarait

Vincente, toujours prête à la flatterie.

Deux jours avant le départ du jeune Polonais, Magdalena, en revenant d'une courte promenade dans le parc avec M^{lle} de Grandy, rencontra près de la tour Blanche Karol et les quatre enfants de Vincente – car Thibaut, Fernande et Aimée avaient un frère plus jeune, Louis, un petit garçon de sept ans, aux cheveux trop pâles et à la physionomie trop grave, complètement éclipsé par ses aînés et quelque peu délaissé par sa mère.

Karol venait d'avoir la fantaisie d'organiser une partie de cache-cache à travers le vieux château. À la vue de Magdalena, il s'écria :

– Tiens, puisque vous voilà, vous allez vous joindre à nous ! Plus nous serons, plus intéressante sera la partie.

M^{lle} Séraphine dit sèchement, tout en répondant par une brève inclination de tête au salut du jeune homme :

– L'enfant a pris sa récréation, monsieur, et c'est maintenant son heure de travail.

Karol fronça légèrement les sourcils, tout en

jetant un regard curieux sur le visage voilé.

– Elle aura encore bien le temps de travailler, madame ! Laissez-la venir s’amuser un peu.

– Non, c’est impossible... commença la vieille demoiselle.

Mais Thibaut l’interrompit, avec son habituelle arrogance.

– Puisque M. Wienkiewicz le veut, vous n’avez pas à refuser, car maman le voudra aussi. Viens, Magdalena.

L’enfant jeta un regard craintif et perplexe vers la vieille demoiselle. Celle-ci leva les épaules, en disant :

– Eh bien, allez.

La partie commença aussitôt. Il y avait d’incomparables cachettes dans ce vieux logis, et pour Karol et Magdalena qui ne le connaissaient pas dans tous ses recoins il était difficile de les découvrir, lorsque le sort s’arrêtait sur eux pour chercher à leur tour.

Comme la fillette s’engageait au hasard dans un couloir, le jeune Polonais la rejoignit et lui

demanda :

– Connaissez-vous le chemin de la chapelle ?

– Oh ! Oui !

– Eh bien, conduisez-moi là. Nous allons nous y cacher et nous verrons bien si M^{lle} Fernande a l'idée de venir nous chercher dans ce lieu, hanté, prétend-on, et où elle a déclaré qu'elle n'entrerait pas, même en plein jour. Vous n'avez pas peur, vous ?

– Oh ! non, pas le jour !

Elle précéda le jeune homme jusqu'à la chapelle, que Vincente avait fait visiter à son hôte quelques jours après l'arrivée de celui-ci. Karol se mit à examiner les sculptures de l'autel à demi brisé, puis il s'approcha de la statue de saint Michel et la considéra longuement.

– Elle est vraiment très intéressante, murmura-t-il. XI^e, XII^e siècle ?... L'expression du visage est remarquable...

Tout en parlant, il sautait d'un bond souple sur le banc placé à côté.

Une terrible angoisse serra le cœur de

Magdalena. S'il découvrait le papier de M. de Norhac ?...

Ô mon Dieu ! comment empêcher ?...

Le regard anxieux de l'enfant ne quittait pas Karol, qui examinait avec intérêt la tête de la statue.

Tout à coup, le doigt du jeune homme se posa sur le casque de pierre et attira quelque chose...

– Tiens, une enveloppe ! Qui donc a eu l'idée ?...

Magdalena, demeurée jusque-là près de l'entrée, s'élança vers lui, toute pâle, les mains jointes.

– Monsieur, je vous en prie, laissez-la ! Il ne faut pas... C'est un secret.

Il regarda avec surprise le petit visage bouleversé.

– Un secret ? Vous saviez que ce papier était ici ?

– Oui... Et il ne faut pas qu'on sache...
Personne...

– Mais, ma petite, cela me semble bien étrange ! M^{me} de Movis ignore cela ?

– Oui... Oh ! elle surtout ! dit l'enfant avec terreur.

Les sourcils de Karol se rapprochèrent.

– Eh ! que signifie ce mystère ? Je ne peux pas entrer là-dedans ; je dois faire part de ma découverte à M^{me} de Movis...

Magdalena eut une exclamation de désespoir. Ses doigts fiévreux saisirent la main fine de Karol.

– Oh ! monsieur... monsieur !... Ne dites rien, je vous en prie ! J'ai promis... Je ne pourrai le dire que plus tard, quand je serai grande... Oh ! vous ne savez pas ! M^{me} de Movis m'enfermera dans le cachot...

– Voyons, que me racontez-vous là, ma petite fille ?

Karol ne repoussait pas l'enfant, et son regard adouci considérait avec un étonnement mêlé de quelque émotion la physionomie terrifiée.

– M^{me} de Movis ne paraît pas si terrible.

– Oh ! Elle l’est, pourtant ! Elle m’a enfermée une nuit ici, parce que je vous avais dit que je m’appelais Magdalena de Norhac, et elle m’a prévenue que si je recommençais, j’irais dans le cachot... Vous ne direz rien, n’est-ce pas ?... n’est-ce pas ?

Une ardente supplication s’échappait des beaux yeux bleus. Sans doute Karol la jugeait-il irrésistible, car il dit aussitôt avec élan.

– Allons, rassurez-vous, je serai complètement muet. Tenez, je remets l’enveloppe à sa place... J’ai peut-être tort, car je me demande ce que signifie cela, mais tant pis, vous vous arrangerez avec votre famille !

– Et vous ne direz jamais rien ? demanda Magdalena d’une voix étouffée par l’inquiétude.

– Non, je vous en donne ma parole.

Il sauta légèrement à terre et demanda en riant :

– Vous voilà contente, petite fille mystérieuse ?

– Oh ! oui, merci !

La reconnaissance maintenant avait remplacé l'angoisse dans le regard de Magdalena.

La physionomie de Karol redevint sérieuse, tandis qu'il prenait l'une des mains de l'enfant dans les siennes.

– À quel degré êtes-vous donc parente de M^{me} de Movis, Magdalena ?

– Je ne sais pas, monsieur.

– Êtes-vous depuis longtemps orpheline ?

– De papa, non... Seulement depuis...

La porte de la chapelle s'ouvrit, la voix de Thibaut demanda :

– Êtes-vous là, monsieur Wienkiewicz ?

– Mais oui... je croyais que personne ne se déciderait à venir nous chercher ici.

Il y avait quelque raillerie dans l'accent de Karol.

– ... Vous voyez cependant que les esprits ne nous ont pas enlevés ?

Thibaut eut un rire un peu forcé, tout en s'avançant.

– Oh ! Ce sont des idées de Fernande, cela !... Tiens, Magdalena est là aussi ? Mes sœurs se sont moquées de moi quand je leur ai dit que je venais vous chercher ici. Elles assuraient que vous n’auriez jamais la pensée de vous y cacher.

– Pourquoi donc ? Je n’ai pas peur des revenants... Et Magdalena non plus, n’est-ce pas ?

Elle secoua négativement la tête, en répondant par un timide sourire à celui de Karol, gai et cordial.

– Allons goûter, ajouta le jeune Polonais. Cette partie m’a donné faim et soif surtout.

Ils sortirent de la chapelle et gagnèrent le hall où se trouvaient Vincente et ses filles. Magdalena demeurait à l’entrée, se demandant si elle devait disparaître ou bien rester là, au cas où l’on aurait encore besoin d’elle. Mais un geste de M^{me} de Movis vint lui intimer l’ordre de s’éloigner promptement. Et elle avait disparu quand Karol demanda :

– La petite Magdalena restera à goûter avec

nous, n'est-ce pas, madame ?

– Mais certainement !... Ah ! elle n'est plus là ! Elle se sera vite sauvée, la petite sauvage. Je vais la faire chercher immédiatement par la femme de chambre.

Mais Magdalena demeura sans doute introuvable, car le goûter se termina sans quelle apparût.

Elle était, pendant ce temps, assise devant son petit métier à broder. Mais le travail n'avancait guère aujourd'hui. Elle songeait à son effroi de tout à l'heure, à la bonté dont avait fait preuve le jeune peintre. Oh ! quelle peur elle avait eue ! À ce seul souvenir, elle frissonnait encore.

Que serait-il advenu si Karol avait remis l'enveloppe à M^{me} de Movis ? Magdalena ignorait ce qu'elle contenait, mais dans sa logique enfantine, elle jugeait que si l'oncle Henri lui avait tant recommandé de la soustraire à la connaissance de Vincente, c'était que la jeune femme y aurait découvert quelque chose de fort désagréable pour elle.

« Heureusement qu'il m'a promis le secret ! » songeait-elle avec soulagement.

Et pas un instant elle n'avait d'inquiétude sur la fidélité de Karol Wienkiewicz à la parole donnée. En ce jeune et brillant étranger, qui inspirait à son âme enfantine une timide admiration, elle avait une confiance instinctive et absolue, à tel point que si, tout à l'heure, Thibaut n'était pas apparu, elle lui aurait raconté toute son existence, pour peu qu'il en eût témoigné le désir.

Mais elle ne devait plus le revoir. Les séances de peinture étaient terminées, et Karol quitta Cadeilles le lendemain.

Magdalena ne devait apprendre que beaucoup plus tard qu'il avait chargé M^{me} de Movis de dire au revoir à « son petit modèle », et de lui remettre le croquis fait le lendemain de son arrivée, signé de lui – présent de grande valeur, Karol Wienkiewicz étant sur le chemin de la célébrité.

À travers les nuages amoncelés depuis le matin, un fugitif rayon de soleil glissa...

Juste à temps pour éclairer le large visage et la ronde personne de Célinie – de M^{me} Célinie, comme on l'appelait depuis qu'elle exerçait les fonctions de femme de charge – qui apparaissait sur le pont de pierre remplaçant l'antique pont-levis.

Les petits yeux presque enfoncés sous la bouffissure des chairs se levèrent pour regarder le ciel, les grosses lèvres molles eurent une moue de contrariété. M^{me} Célinie détestait les jours sombres, et celui-ci paraissait devoir demeurer tel, en dépit de ce timide rayon de soleil – déjà évanoui, d'ailleurs.

– Que faites-vous là, Jacques ? dit-elle d'un ton autoritaire en s'adressant à un domestique occupé à taquiner les chiens de M. de Movis.

Vous voilà tout débraillé, et les maîtres peuvent arriver d'un moment à l'autre.

– Oui, oui, on va se mettre en tenue, madame Célinie. Mais je ne crois pas que les patrons s'amènent avant la fin de l'après-midi. Avec madame, M. Thibaut ne fera pas de la vitesse, car elle n'aime pas ça. Alors, autant vaut que je me repose encore un peu.

– Vous reposer ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche ! Depuis hier que vous êtes arrivé, vous n'avez seulement pas encore fini de nettoyer le garage. Et madame vous en donnera, du repos ! Le château sera plein de monde, on vous fera marcher du matin au soir...

– Oh ! sûr que Madame s'en chargera ! marmotta le chauffeur, gros garçon placide, fils d'un fermier de Cadeilles. Ça va être du grand tralala, à ce qu'il paraît, cette année... Si les pourboires sont conséquents, y aura du bon quand même.

Il s'éloigna sans hâte dans la direction de la remise transformée en garage peu de temps après la mort de M. de Norhac.

M^{me} Célinie avait fait demi-tour pour rentrer. Mais elle s'immobilisa, les yeux fixés sur l'avenue en face d'elle.

Une jeune fille s'avavançait lentement. Grande, mince et souple, elle avait une allure d'une rare élégance dans sa très simple robe de toile bise, que serrait à la taille une ceinture de cuir très usée. Elle avait retiré son grand chapeau de paille fané, et l'air chaud de cette journée d'été se jouait librement sur l'or de ses cheveux coiffés en bandeaux formant une souple torsade sur la nuque.

Un sourire narquois errait sur les lèvres de Célinie, dont le regard ne quittait pas la jeune fille qui approchait, les yeux demi-baissés, avec une expression méditative sur son visage.

Un admirable visage, en vérité ! Par la pureté de ses lignes, par la délicatesse du teint, il aurait pu supporter toutes les comparaisons.

– Je voudrais voir la tête de Madame... dit Célinie entre ses dents.

À une courte distance du pont, la jeune fille

leva les yeux – des yeux d’un bleu sombre, d’une singulière beauté, dont l’expression pensive se changea en froideur fière à la vue de Célinie.

La grosse femme dit sur un ton d’impertinente familiarité :

– Eh bien, les broderies sont-elles finies ? Madame arrive tout à l’heure, vous savez ?

– Je ne l’ignore pas. Elles sont prêtes, et je vous les apporterai ce soir.

– Non, pas ce soir, maintenant. Madame va les demander en arrivant, car elle m’a écrit qu’elle voulait les faire poser immédiatement. Et dame, quand elle veut quelque chose, il faut que ça se fasse, ou gare !

– Je vous les apporterai dans un instant, répondit froidement la jeune fille.

Elle contourna le château, prit le passage voûté, puis s’engagea dans l’escalier de la tour Blanche. Sans bruit, elle ouvrit la porte de la grande chambre sombre où rien n’avait changé depuis six années.

Non, pas même M^{lle} de Grandy, qui

sommeillait près de la fenêtre. À peine son épaule paraissait-elle un peu plus déjetée, et l'horrible laideur de son visage n'était pas pire qu'autrefois.

Silencieusement, la jeune fille s'avança et prit sur une table un long rouleau enveloppé de papier de soie, qu'elle déplia.

Une véritable moisson fleurie apparut : mimosas, délicates campanules, iris, pâquerettes, liserons rosés, tout cela jeté sur le satin gris argent avec un art délicat, un goût ravissant qui faisaient de cette broderie un chef-d'œuvre.

Un sourire d'amertume entrouvrit les lèvres de la jeune fille. Elle songeait que M^{me} de Movis savait lui faire payer au centuple le peu qu'elle lui avait coûté.

Oh ! bien peu ! Toute l'instruction de Magdalena avait été faite par M^{lle} Séraphine. Quant à la nourriture et à l'entretien de sa pupille, Vincente savait les réduire au minimum, et il fallait vraiment que l'enfant si frêle eût une réserve de force insoupçonnée pour devenir, avec ce régime frugal et la morne existence de Cadeilles, la belle jeune fille bien constituée sous

sa délicate apparence, qui avait atteint ses dix-sept ans l'hiver dernier.

En cette année, une grande transformation physique s'était faite chez elle. L'été précédent, elle n'était encore qu'une grande fillette gauche, maigre, aux traits mal formés. Aujourd'hui, elle apparaissait jeune fille, idéalement belle, un peu frêle encore d'apparence, mais prête à s'épanouir au premier souffle de bonheur – si jamais celui-ci venait visiter l'orpheline frustrée par Vincente.

Moralement aussi, quelque chose avait changé. La grande timidité qu'elle conservait l'année précédente, surtout à l'égard de M^{me} de Movis, avait en partie disparu, et elle se sentait prête maintenant à revendiquer ses droits, à demander sa liberté, c'est-à-dire la liberté de travailler pour elle.

Car Vincente, en constatant l'année précédente sa merveilleuse habileté de brodeuse, n'avait rien imaginé de mieux que de lui faire exécuter des panneaux destinés à une des chambres du château. Magdalena avait dû s'y mettre aussitôt, abandonner pour cette besogne

qui ne lui serait jamais payée – sinon en dures paroles ou mauvais procédés – les autres travaux dont le prix aurait augmenté ses maigres ressources.

Et de plus on n'avait pas manqué de lui faire comprendre qu'elle devait se trouver fort heureuse de reconnaître ainsi l'hospitalité qu'on lui accordait à Cadeilles.

Magdalena n'avait osé résister, alors. Mais maintenant, elle était décidée à lutter contre l'injustice qu'on faisait peser sur elle, contre l'hypocrite tyrannie de cette femme dont la seule vue lui inspirait toujours une sorte de répulsion.

Et tandis qu'elle considérait machinalement la broderie étendue devant elle, son esprit se reportait vers les années écoulées – années mornes, sans joie, sans affection, mais que sa fervente piété lui faisait supporter avec courage. M^{lle} de Grandy n'avait pas changé à son égard ; comme autrefois, elle lui témoignait une sorte de sollicitude et, comme autrefois aussi, elle lui faisait supporter les caprices fréquents de son âme aigrie, malheureuse. Magdalena, près d'elle,

avait eu de pénibles moments, et bien des fois elle avait dû se faire violence pour ne pas se révolter contre des paroles injustes, des réflexions désobligeantes, pour continuer de témoigner à sa compagne un dévouement discret qui semblait passer presque inaperçu.

Elle agissait ainsi d'abord par esprit chrétien, et ensuite par reconnaissance, car si M^{lle} de Grandy ne lui témoignait pas d'affection, l'orpheline ne pouvait oublier qu'elle seule, dans cette demeure, avait été bonne pour elle, et qu'elle lui donnait généreusement l'instruction et les moyens de subvenir plus tard à son existence. Magdalena avait l'âme trop haute, trop délicate, pour oublier jamais de pareilles dettes de cœur.

Après un dernier regard sur la broderie qui lui avait coûté tant de travail, elle se mit à plier lentement les feuilles de satin, couvertes, chacune, d'un fin papier de soie. Ces panneaux étaient destinés à la décoration de la plus belle chambre du château. Et Magdalena, depuis quelques jours, savait le nom de l'hôte qui devait occuper cette pièce et deux autres contigües, pour

lesquelles M^{me} de Movis faisait procéder à une luxueuse installation.

Karol Wienkiewicz...

Magdalena conservait de lui un souvenir très doux. Il représentait pour l'enfant délaissée, méprisée, un être idéal, plein de charme et de bonté. Et elle n'oubliait pas non plus que, seul, il possédait avec elle le secret du dépôt remis par M. de Norhac et confié à saint Michel.

C'était lui qui arrivait le mois prochain. Célinie l'avait annoncé, en apprenant aux deux solitaires de la tour Blanche que le jeune Polonais était devenu un grand peintre et qu'il vendait ses toiles aux plus hauts prix. Il habitait souvent Paris, où son père possédait un hôtel superbe. Tous deux y recevaient leurs nombreuses relations, « tout ce qu'il y a de plus huppé », ajoutait Célinie.

– ... Même des rois et des reines, à ce qu'il paraît. Alors, pensez, madame, M. Thibaut et M^{lle} Fernande sont tout gonflés d'être invités chez eux. Aussi, quand le jeune homme a dit comme ça, un jour, qu'il reverrait Cadeilles avec plaisir,

Madame a sauté là-dessus et lui a demandé de venir y passer quelques jours. Il a accepté... Et voilà pourquoi on fait remettre à neuf l'appartement qu'il occupera, puis on y mettra des meubles nouveaux que Madame a choisis à Paris.

Les broderies de Magdalena devaient compléter cet ameublement destiné à donner au jeune artiste un peu du confort auquel il était accoutumé. En repliant les feuilles de satin, d'un si délicat gris argenté, la jeune fille pensait que son ouvrage se trouverait chaque jour sous les yeux de ce juge expérimenté, qui aurait vite fait de découvrir les défauts de ce dessin imaginé par elle. Peu lui importait, d'ailleurs, car elle n'était pas vaniteuse. Mais elle aurait aimé recevoir quelques conseils d'un tel artiste. Chose impossible car l'orpheline, pauvre et dédaignée, n'était pas appelée à avoir des rapports avec un hôte de cette envergure. Et lui, célèbre, adulé, ne se souviendrait guère de son humble petit modèle d'autrefois.

Comme elle se préparait à descendre l'escalier

de la tour, l'automobile amenant la famille de Movis s'arrêta devant le château. Au volant se tenait Thibaut, demeuré de petite taille, mince et souple, et qui plus que jamais ressemblait à sa mère. Celle-ci avait peu changé. À peine quelques rides sur son calme et doux visage. Près d'elle se tenait Fernande, grande et belle brune vêtue d'un élégant costume de voyage. Sa sœur Aimée, longue fillette à la physionomie vive et moqueuse, bondit hors de la voiture en s'écriant :

– Le voilà donc encore ce vieux Cadeilles, solennel et ennuyeux ! Je serais marrie de m'y retrouver, si ce n'était la perspective des distractions dont nous jouirons grâce à la présence de Karol Wienkiewicz.

– Oui, il va falloir combiner des choses inédites, ce qui ne sera pas facile, dit Fernande en descendant à son tour. Car nous aurons là un hôte blasé.

Thibaut déclara :

– Nous trouverons. Mère et moi avons beaucoup d'imagination.

Derrière son père, dont le crâne était maintenant un peu plus dégarni, il mit pied à terre. M^{me} de Movis quittait à son tour la voiture. Dans celle-ci demeurait encore un jeune garçon, chétif et pâle, dont les yeux bleus considéraient pensivement le château.

– Eh bien, vas-tu te décider à descendre, Louis ? demanda la voix mordante de Thibaut.

Le jeune garçon tressaillit légèrement, puis se leva, tandis que Thibaut se détournait pour donner un ordre au chauffeur, qui venait d'apparaître.

Vincente gravissait déjà les degrés menant à la porte du bâtiment principal. Là, se tenait la femme de charge. M^{me} de Movis lui tendit la main en demandant :

– Tout va bien, ici, Célinie ?

– Très bien, madame.

– Les travaux ?

– Les peintres ont fini la semaine dernière dans le hall. Il ne reste plus qu'à terminer la décoration dans l'appartement de M.

Wienkiewicz.

– Les meubles arriveront demain. Les panneaux sont-ils prêts ?

– Oui, madame, j’ai dit à Magdalena de les apporter, parce que Madame voudrait sûrement les voir tout de suite.

– Vous avez raison, car le décorateur sera là dans deux jours, et il faut auparavant que je me rende compte de l’effet produit par ce travail. Bien que je ne sois pas inquiète. Ce que j’ai vu des précédents travaux de Magdalena était vraiment remarquable.

Tout en parlant, M^{me} de Movis traversait le hall et se dirigeait vers l’escalier. Elle ajouta :

Vous me l’enverrez dans un instant, Célinie.

– La voici, madame.

Vincente tourna la tête. Magdalena entrait dans le hall tenant un long paquet à la main.

– Ah ! c’est vous !... Bien, bien...

Le regard de M^{me} de Movis enveloppait la jeune fille, et sa bouche eut une crispation légère,

qui sans doute n'échappa point à la femme de charge, car celle-ci retint à peine un sourire d'amusement narquois.

Magdalena s'était arrêtée ; elle soutenait l'examen de Vincente, celui de Fernande, entrée derrière sa mère, avec une apparente froideur. Oui, apparente, car en réalité, elle ressentait cette même impression pénible, presque répulsive, qui naguère serrait le cœur de la petite orpheline quand elle se trouvait en présence de M^{me} de Movis.

Toute cette famille, d'ailleurs, l'avait accablée de son dédain... Et maintenant encore, que voyait-elle dans le regard que cette belle personne attachait sur elle ? Pas de bienveillance, oh ! non ! Qui donc, en dehors de M^{lle} Séraphine, en avait jamais pour la pauvre Magdalena ?

– Qu'apportez-vous là ? Sont-ce les broderies ? demanda Vincente.

– Oui, madame.

– Portez-les dans ma chambre. Je vais les examiner tout à l'heure... Ou plutôt non, prenez-

les, Célinie, vous les porterez vous-même. Magdalena va retourner à la tour.

– Magdalena ?

Thibaut s'avavançait, regardant la jeune fille avec surprise. Aimée vint se camper près de lui en dévisageant Magdalena avec aplomb.

– Mais oui, c'est elle ! Vous avez changé, ma chère ! Vous voilà devenue vraiment une beauté !

Un peu de rougeur monta aux joues de Magdalena. Thibaut eut un rire sarcastique.

– Tu blesses cette violette, Aimée, avec tes compliments.

La voix de Vincente s'éleva, toujours suave :

– Aimée a coutume d'employer des expressions excessives. Parce que cette petite est moins laide que les années précédentes, voilà qu'elle la proclame belle. Pour mon compte, je lui trouve très mauvaise mine. C'est toujours, je le vois, une pauvre santé.

Le regard dont elle couvrait la jeune fille semblait plein de commisération.

– Je me porte fort bien, madame, dit froidement Magdalena.

– Pour le moment, peut-être, mais il faut peu de chose, avec l’hérédité que vous avez... Allons, vous pouvez vous retirer. Dites à M^{lle} de Grandy que j’irai la voir un de ces jours.

La jeune fille s’inclina légèrement et s’éloigna, suivie du regard par tous les membres de la famille.

– Inouïe, cette transformation ! dit M. de Movis. Aimée a raison, c’est vraiment une beauté.

Fernande eut un rire sec.

– Toujours excessif, papa ! On voit aussitôt de quelle partie de la France vous êtes. Cette petite est bien, certainement, mais elle n’a rien d’extraordinaire.

Aimée lui jeta un coup d’œil moqueur.

– Ah ! La voilà qui est jalouse, cette chère Fernande !

Avec un orgueilleux mouvement de tête, Fernande riposta dédaigneusement :

– Moi, jalouse de cette pauvre ? Tu es folle, Aimée !

– Une princesse peut être jalouse d'une mendicante lorsque celle-ci la surpasse en beauté. Or, ma mie, c'est malheureusement le cas ici... Oui, oui, il n'y a pas à dire !

Et Aimée, éclatant de rire, s'élança vers l'escalier qu'elle gravit deux marches à la fois.

Vincente se tourna vers la femme de charge et dit, en réprimant avec peine une contrariété visible en son regard :

– Dans vos lettres, Célinie, il n'était pas question du changement physique de cette enfant ?

– C'est vrai, madame, j'ai oublié ce détail, répondit Célinie avec aplomb. Certainement j'ai été moi-même très surprise de trouver la petite si différente de l'année dernière... Mais après tout, qu'est-ce que cela pouvait faire à Madame ?

L'impertinence du ton et de la physionomie fit légèrement se froncer les sourcils de Vincente. Mais se contenant, elle répondit avec douceur :

– Oh ! Certes, cela n’a pas grande importance. Vous avez raison, Célinie... Faites porter quelques rafraîchissements dans mon petit salon, je vous prie.

Fernande, s’avançant vers sa mère, lui prit le bras et, tout en montant les premiers degrés de l’escalier, dit à mi-voix :

– Il ne faudrait pas conserver cette Magdalena ici, maman. Ou tout au moins, il faudrait veiller à ce qu’elle se tienne complètement à l’écart.

– En effet. Puis aussi, je vais lui donner un emploi qui lui enlèvera cette fierté qu’on voit sur sa physionomie.

– Quel emploi ? demanda Thibaut qui suivait sa mère et sa sœur et avait entendu ce qu’elles disaient.

– Eh bien, elle aidera Célinie qui se plaint d’avoir trop d’ouvrage.

Thibaut fit entendre un petit sifflement narquois.

– Peste ! Vous n’y allez pas de main morte, ma mère ! Aide de la femme de charge, cette

jeune personne, avec une allure et un visage comme ceux-là ! Si son amour-propre n'est pas maté, après cela, c'est qu'il aura la vie dure !

M^{me} de Movis se détourna légèrement, en jetant un coup d'œil sur la physionomie railleuse de son fils.

– Est-ce un blâme, cela ?

– Un blâme ? Pas le moins du monde !... Je ferais comme vous à votre place... Oui, certainement, je le ferais.

Avec un sourire énigmatique sur les lèvres, il continua de monter en sifflotant un air à la mode.

8

Les derniers sons de l'orgue s'éteignirent, les fidèles commencèrent de s'égrener hors de l'église, vers la place entourée de platanes.

Bientôt, dans le vieux sanctuaire, demeura seule Magdalena, absorbée dans sa prière.

Elle avait tant besoin que la force divine vînt la soutenir ! Plus que jamais maintenant, car une nouvelle épreuve s'ajoutait à celles que, déjà, elle avait supportées dans ce château de Cadeilles.

Quelques jours après son arrivée, M^{me} de Movis l'avait fait appeler pour l'informer que désormais, elle serait aux ordres de Célinie, qu'elle devait aider dans sa tâche de femme de charge.

– Et vous aurez soin de vous effacer complètement, surtout lorsque nous aurons des hôtes, ajouta M^{me} de Movis. Si vous enfreignez

ma volonté sur ce point, vous savez comment je sais punir ?

Mais Magdalena, d'abord stupéfaite, protesta énergiquement :

– Je comprends mal, madame ? Vous ne pouvez avoir l'idée de me donner une fonction de domesticité !

– Pourquoi donc ? Que vous croyez-vous, ma petite ? Songez que si je n'avais eu pitié de vous, il ne vous serait resté comme asile qu'un orphelinat quelconque.

– Je suis pourtant la petite-nièce de M. de Norhac, madame !

– Je ne le nie point. Mais mon oncle avait renié son neveu Roland

Dans l'âme de Magdalena, une protestation s'éleva. Non, oh ! non, il ne l'avait point renié, elle le savait ! Mais il lui fallait se taire... Garder encore son secret, subir le despotisme de cette femme qui avait trompé l'oncle Henri, qui avait empêché que les deux mourants se revissent une dernière fois en ce monde.

– Ainsi donc, poursuivit Vincente, vous êtes pauvre, complètement pauvre, et ne pouvez prétendre qu’au sort le plus modeste.

– Je puis gagner ma vie comme brodeuse.

– Ma pauvre enfant, vous vous faites beaucoup d’illusions, je le crains ! Certes, vous ne travaillez pas mal, mais vous ne vous doutez pas combien est grande la concurrence, pour ce genre de travaux. Puis vous êtes encore trop jeune pour que je vous permette de vous établir en ville, ce qui serait indispensable. Nous remettrons donc à plus tard l’exécution de ce projet. Pour le moment, Célinie ayant besoin d’une aide, je me sers de vous, qui me devez bien cette reconnaissance en compensation de la bonté que je vous ai montrée.

Magdalena n’essaya plus de protester. Elle savait combien était froidement tenace M^{me} de Movis. Mais quelque chose du mépris indigné qui remplissait son âme passa dans le regard qu’elle attachait sur cette femme dont la perfide hypocrisie la révoltait, Vincente dut s’en apercevoir car, en regardant la jeune fille

s'éloigner, elle murmura, avec un mauvais sourire :

– Toi, ma belle, tu as des airs qui ne me plaisent pas, maintenant ! Il faudra que je te fasse passer ça !

Dès le lendemain, Magdalena se trouva sous la domination de Célinie ; elle fut obligée de subir la familiarité insolente et les accès de colère de la grosse femme qui l'employait aux plus ennuyeuses besognes, ne lui laissant guère un moment de libre dans la journée.

En outre, il lui fallait supporter les avanies dont ne se privaient pas à son égard les dames de Movis – Fernande surtout, qui semblait prendre un méchant plaisir à lui donner des ordres sur un ton impertinent et à lui adresser des remarques acerbes, des reproches injustes.

Oui, elle avait besoin de se reconforter dans la prière, la pauvre Magdalena. Et aujourd'hui, elle profitait d'une veine de bonne humeur de M^{me} Célinie qui avait bien voulu lui permettre de se rendre aux vêpres.

On attendait d'un jour à l'autre, à Cadeilles, Karol Wienkiewicz. Tout était prêt au château pour recevoir cet hôte de choix. Vincente, voulant que tout fût irréprochable, s'était montrée fort exigeante et, bien qu'en maugréant, son personnel avait travaillé ferme en ces derniers jours. Mais dame Célinie n'aimait guère à se fatiguer. Aussi avait-elle fait « marcher » sa jeune aide, tant et si bien que Magdalena n'en pouvait plus de lassitude morale et physique. Cette halte dans la paix du sanctuaire lui était un repos pour l'âme comme pour le corps. Mais il fallait s'en arracher enfin, si elle ne voulait pas entendre au retour les récriminations de Célinie.

Après une dernière prière, Magdalena se leva et quitta l'église.

En traversant le village, elle croisa des jeunes personnes endimanchées, qui la regardèrent avec quelque dédain. Car la petite-nièce du défunt châtelain, mise avec la plus grande simplicité et qui faisait durer ses robes le plus longtemps possible, ne pouvait, sous le rapport vestimentaire, soutenir la comparaison avec ces

filles de fermiers, toutes à la dernière mode.

Magdalena s'engagea sur la route ombragée de platanes qui menait à Cadeilles. À quelque distance du village elle s'arrêta pour souhaiter le bonjour à une femme qui ramassait de l'herbe le long du fossé, tandis qu'à quelques pas jouaient ses deux petits enfants. Un peu plus loin, de l'autre côté de la route, était arrêtée une petite carriole attelée d'un vieil âne qui, tout à l'heure, transporterait à l'humble logis de la veuve la provende destinée aux lapins qu'elle élevait, sa seule ressource avec une vache et quelques volailles.

Magdalena s'entretint un instant avec elle. C'était une fort honnête femme, de petite santé, que tous estimaient dans le pays. Mais un bruit de moteur, tout à coup, fit sursauter Mariette Douzac. Elle jeta un coup d'œil vers ses enfants et ne voyant que l'aîné cria :

– Étienne, où est ton frère ?

– Je ne sais pas, maman... Dans le bois, je crois.

De l'autre côté de la route se trouvait un taillis. Le petit garçon en surgit tout à coup et traversa, juste au moment où arrivait à grande allure une puissante voiture. Celui qui conduisait, pour éviter l'enfant, freina et fit une embardée qui le rejeta sur la carriole.

Mariette s'était élancée vers son fils et le saisissait, l'entraînait. La voiture s'était arrêtée. Sur le sol gisaient la carriole brisée et l'âne qui faisait entendre des braiments désespérés.

Deux hommes descendirent. L'un était un jeune homme svelte et de très élégante allure, que Magdalena reconnut aussitôt, en dépit des années écoulées. Oui, ce fin visage aux yeux noirs était celui de Karol Wienkiewicz.

– L'enfant n'a rien, grâce au ciel !

C'était bien aussi sa voix, toujours harmonieuse et chaude.

– ... Quel vilain petit imprudent !

– Oui... Mais c'est un crime, vraiment, d'aller à une pareille vitesse, en un tournant comme celui-ci !

Magdalena ne pouvait contenir ce reproche indigné. Elle était pâle, toute tremblante encore de l'effroi qu'elle venait de ressentir. Et près d'elle, la pauvre femme semblait près de défaillir, en serrant l'enfant contre elle.

Karol jeta un coup d'œil de surprise quelque peu irrité vers celle qui se permettait de lui adresser la parole sur ce ton. Les yeux chargés d'indignation que rencontra son regard durent lui paraître sans doute bien beaux, car la contrariété s'effaça de sa physionomie, et il riposta, en souriant avec une légère ironie :

– Il est vrai, j'ai été imprudent aussi... Mais pas plus que beaucoup d'autres, croyez-le. Je vois que je vous ai effrayée, et j'en suis au désespoir.

– Mais vous recommencerez demain !

– Peut-être pas... En me souvenant des reproches d'une si charmante personne.

Une vive rougeur monta au visage de Magdalena. Elle détourna son regard de ces yeux noirs, caressants et charmeurs comme autrefois, qui la considéraient avec une admiration à peine

contenue, et se tourna vers Mariette.

– Allons, ma bonne Mariette, asseyez-vous sur ce rebord de fossé. Vous êtes toute blême... Le petit est sain et sauf, c'est le principal.

– Nous allons voir quels sont les dégâts, dit Karol. Venez, Marcien.

Avec son chauffeur, il alla relever l'âne qui avait eu plus de peur que de mal. Quant à la carriole, elle était en miettes.

Karol sortit son portefeuille et revint vers les deux femmes.

– Voici pour vous payer un nouvel équipage, ma brave femme. Mais une autre fois, surveillez mieux votre petit garçon.

Il tendait à Mariette deux billets. Puis, enlevant son chapeau, il dit à Magdalena :

– Recevez encore tous mes regrets pour la peur que je vous ai causée.

Et il remonta sur le siège de la voiture qui repartit aussitôt.

Mariette jeta un coup d'œil sur les billets et

balbutia :

– Oh ! Mademoiselle... Ce sont des billets de mille francs !

– Eh bien, ce n'est pas trop pour lui, qui est si riche.

Mariette jeta un coup d'œil surpris sur la jeune fille, qui avait parlé avec une sécheresse inhabituelle chez elle.

– Je pense que ce doit être M. Wienkiewicz, qui va résider quelque temps au château... Voyons, Mariette, comment vous sentez-vous ? Si vous le voulez, je vous reconduirai à votre logis ?

– Oh ! non, mademoiselle, ce n'est pas la peine !

Le don généreux du jeune artiste semblait l'avoir tout à coup galvanisée.

– ... Je vais rester encore un peu assise ici, et puis je pourrai retourner à la maison, avec les petits et l'âne. Ma carriole ne valait pas grand-chose, et je vais pouvoir en acheter une autre avec ce que m'a donné ce monsieur, et puis des

souliers pour les enfants qui en ont bien besoin.

La voyant à peu près remise, Magdalena prit congé d'elle et continua sa route. Elle se sentait dans un singulier état d'esprit. Sa rencontre inopinée avec Karol Wienkiewicz la laissait toute désemparée... Lui ne l'avait pas reconnue, elle en était à peu près certaine. Et il l'avait regardée d'une façon qui, maintenant encore quelle y pensait, lui donnait une impression de gêne. Avait-elle donc tellement changé ? Il fallait le croire, puisque les Movis eux-mêmes, à leur arrivée, avaient paru surpris en la voyant.

Quelque confusion demeurait aussi en elle, au souvenir des paroles véhémentes adressées au jeune homme. Il avait été au moment de riposter vertement... Puis sa physionomie avait changé d'expression, tout à coup...

Il était toujours le même, lui. Ses yeux avaient la vivacité caressante, son sourire le charme d'autrefois dans un visage plus viril. Mais qu'était-il, moralement, ce jeune homme gâté par la vie ? Conservait-il quelque chose de cette bonté dont la petite Magdalena avait eu la

preuve ?

Ainsi occupée de ses pensées, Magdalena arriva à Cadeilles et fut accueillie sans aménité par Célinie.

– Ah ! voilà enfin ! C’est bien heureux ! Mademoiselle se promenait pendant que je restais seule pour toute la besogne. M. Wienkiewicz vient d’arriver ; tout est en l’air ici. Mais vous vous inquiétez bien de cela. Pourvu que vous vous donniez du bon temps, ça vous suffit. Célinie peut bien trimer toute seule !

Les mots sortaient furieusement des lèvres de la grosse femme. Magdalena laissa couler le flot, comme de coutume, car elle avait compris l’inutilité de riposter à ces insolences. Son apparente impassibilité exaspéra la femme de charge qui lui lança une dernière invective, avec cet ordre :

– Allez chercher des serviettes à la lingerie et portez-les chez Madame... Par l’escalier de service surtout ! Ne passez plus jamais par l’autre, maintenant qu’on va avoir des invités. Chacun sa place, eh ! ma belle... Et on tiendra

compagnie à cette excellente Célinie malgré les
airs de princesse qu'on se donne !

9

M^{me} Célinie, ce soir-là, surchargea tellement de travail sa jeune aide et l'étourdit de tant de reproches et d'impertinences que Magdalena, en retournant dans sa chambre à 1 heure du matin, était anéantie de fatigue et en proie à une migraine comme elle n'en avait pas ressentie depuis bien longtemps.

Il lui fut impossible de trouver le sommeil. Vers 4 heures, n'y tenant plus, elle se leva pour descendre dans le parc, avec l'espoir que la fraîcheur matinale lui donnerait quelque soulagement.

Elle s'en alla tout droit vers son lieu favori, près du petit gave, et s'assit comme autrefois sous le vieux hêtre, un peu plus penché encore maintenant vers l'onde écumante. Portant les mains à sa tête endolorie, elle dénoua ses cheveux et un merveilleux flot d'or s'épandit

comme un manteau éblouissant sur la robe fanée.

Appuyant sa tête au tronc du vieux hêtre, elle croisa les mains sur ses genoux et demeura immobile, en suivant pensivement du regard le vol d'insectes au-dessus de l'eau.

Elle revenait en esprit vers le passé, vers ces moments où elle était assise en cette même place, tandis que Karol Wienkiewicz travaillait à la toile où il voulait reproduire l'humble petite Magdalena. Il se montrait toujours pour elle aimable et bon. Et dans la vieille chapelle, il avait cédé facilement à ses supplications, bien qu'il dût trouver quelque chose de singulier. Mais il avait cru en elle... Et elle, jamais, n'avait douté qu'il ne tînt sa parole...

Maintenant, elle n'était plus destinée à le rencontrer. Car elle avait bien compris, d'après les ordres de M^{me} de Movis et de Célinie, que l'humble brodeuse, l'aide de la femme de charge, devait se tenir à l'écart des hôtes attendus à Cadeilles – et de celui-ci surtout, le plus brillant et le plus recherché.

Mais elle ne désirait pas qu'il en fût

autrement... Non vraiment. Elle eût pourtant souhaité l'apercevoir parfois... Revoir cette physionomie dont le souvenir, depuis six années, lui était resté si fidèlement...

Une somnolence, peu à peu, envahissait son cerveau fatigué. Bientôt, toutes les idées se brouillèrent en lui et Magdalena s'endormit.

Un bruit léger la réveilla. Elle souleva les paupières et pensa : « Je rêve. »

Car elle croyait voir près d'elle celui à qui elle avait songé tout à l'heure.

– Je vous demande pardon... Je suis très indiscret...

Mais c'était sa voix aussi ! Ouvrant complètement les yeux, Magdalena regarda avec effarement le visage souriant de Karol.

– J'ai été vraiment saisi en vous voyant ! poursuivait le jeune homme avec un accent où vibrait l'émotion. C'était mon petit modèle d'autrefois que j'avais devant moi... Et je ne l'ai pas reconnu hier ! Mais votre chapeau cachait complètement vos cheveux. Et vous avez

tellement changé... Cependant vos yeux auraient dû me faire souvenir...

Une vive rougeur montait aux joues de Magdalena. À mesure qu'elle se rendait compte de la réalité, une confusion plus profonde la gagnait. Les beaux cils dorés se baissaient, cachant ses yeux qu'éblouissait le regard de Karol.

– ... M'aviez-vous reconnu ?

– Oui, murmura-t-elle.

– Et vous m'avez traité de criminel, quand même ? dit-il gaiement.

Elle rougit plus fort.

– Je vous ai peut-être froissé... Je le regrette...

– Mais non, vous aviez bien raison. Nous nous laissons trop facilement aller à faire de la vitesse, sans penser aux conséquences... Cette femme était une de vos protégées ?

– Je n'ai pas de protégés... Je suis trop pauvre et trop dépendante pour cela, dit Magdalena avec un accent d'amertume.

Elle ajouta aussitôt :

– C’est une très honnête personne, tout à fait méritante, et votre générosité se trouve bien placée, monsieur.

– Tant mieux !... Mais avez-vous su, mademoiselle Magdalena, que le tableau qui vous représentait a été un de mes grands succès ?

Elle fit un signe de tête négatif.

– Je ne suis au courant de rien. Je vis à l’écart de tout et de tous. Pourtant, je n’ignore pas que vous êtes un peintre célèbre...

– Peut-être ne le serais-je pas autant si j’avais été un artiste besogneux au lieu d’être le fils d’Henryk Wienkiewicz... Mais, mademoiselle, je ne veux pas prolonger mon indiscretion. J’espère que vous me la pardonnez ? J’aurais dû passer sans m’arrêter. Mais en vous voyant là, si semblable à la figure de mes rêves... Non, je n’ai pu résister au désir de vous parler, de m’excuser de ne vous avoir pas reconnue hier.

– Vous n’avez pas à vous excuser, monsieur. Je n’en ai pas été froissée, croyez-le bien,

répondit-elle avec un timide sourire.

– Je suis très heureux de vous l’entendre dire, mademoiselle. J’espère vous revoir bientôt. Habitez-vous toujours la tour Blanche, avec cette vieille parente ?

– Toujours, monsieur.

– Alors, nous nous reverrons certainement. À bientôt donc.

Il la salua avec une respectueuse courtoisie et s’éloigna, gravissant le sentier d’un pas souple de sportif.

Pendant un moment, Magdalena demeura immobile, se demandant si le rêve n’avait pas continué. Vraiment, était-ce bien lui, Karol Wienkiewicz, qui venait de lui parler ?... Lui, si semblable à autrefois, simple, aimable... Oui, plus qu’autrefois même. Comme elle aimait son regard si beau, si loyal et d’une douceur si caressante ! Comme il était charmeur, ce sourire qui, autrefois déjà, avait conquis la petite Magdalena !

Mais elle s’avisa tout à coup que le temps

avait passé. M^{lle} Séraphine allait se demander ce qu'elle devenait.

Bien vite, elle refit la torsade de ses cheveux, tout en rougissant à la pensée que Karol l'avait surprise dans ce négligé. Puis elle remonta le sentier et prit le chemin du château.

Au détour d'une allée, elle croisa Thibaut qui se promenait en tenue du matin, un cigare à la bouche. Il lui jeta au passage un « bonjour » condescendant auquel la jeune fille répondit par une légère inclination de tête. Quelle impression désagréable lui produisait toujours le fils de Vincente, si semblable à sa mère ! Elle détestait le regard dont il la dévisageait quand il la rencontrait – regard d'arrogance féline qui lui donnait un singulier malaise.

« Quand donc pourrai-je quitter cette demeure, et ces gens si profondément antipathiques ? » songea-t-elle avec angoisse.

En montant l'escalier de la tour Blanche, Magdalena se demandait si elle allait raconter à M^{lle} Séraphine sa rencontre avec Karol Wienkiewicz. Elle savait à l'avance qu'elle en

recevrait des reproches. Mais d'autre part elle n'aimait guère les cachotteries et d'ailleurs n'avait pas conscience d'avoir mérité de blâme. Aussi quand la vieille demoiselle lui demanda : « D'où venez-vous ? » elle commença de raconter ce qui s'était passé. Dès les premiers mots, M^{lle} Séraphine l'interrompit d'un air scandalisé :

– Vous me dites que ce monsieur s'est permis de vous aborder ?... Et vous étiez décoiffée, en complet négligé ?... Sans doute ce freluquet s'est-il avisé de vous raconter des fadaises ? Répétez-moi ce qu'il vous a dit ?

Magdalena obéit. À mesure qu'elle avançait dans son récit, M^{lle} de Grandy fronçait plus fort ses gros sourcils gris.

– Et il vous a dit « au revoir » ! Il ne manque pas de toupet ! Heureusement que Vincente mettra ordre à cela... Vous vous êtes conduite comme une jeune sottie, Magdalena. Il fallait dire à ce monsieur de passer son chemin et vous en aller aussitôt.

– Je n'avais pas de raison pour lui faire cette

impolitesse, ma cousine. M. Wienkiewicz est un homme bien élevé ; en outre, il s'est montré bon pour moi, autrefois...

– Oui, oui... Mais ce qui pouvait passer autrefois n'est plus de mise aujourd'hui. Vous êtes une jeune fille maintenant et il faut vous tenir sur la réserve à l'égard des étrangers. Je vous défends ces sorties matinales dans le parc – du moins tant qu'il y aura des hôtes à Cadeilles.

Sans répliquer, Magdalena se mit à faire le ménage des deux pièces qui composaient leur appartement. Mais elle songeait avec tristesse que M^{lle} de Grandy venait de lui enlever une de ses rares satisfactions, et le seul moyen de faire un peu d'exercice, Célinie l'occupant ensuite à peu près toute la journée.

Karol Wienkiewicz se trouvait être l'auteur, bien involontaire, de ce nouvel ennui. Et Magdalena pensa que, s'il le savait, il en aurait quelque regret.

10

Depuis dix jours, Karol était l'hôte de Cadeilles. Il y avait d'autres invités en même temps que lui ; mais les plus grandes amabilités des châtelains, leurs empressements et leurs flatteries étaient pour le jeune artiste, qu'ils voulaient retenir le plus longtemps possible sous leur toit.

Vincente savait faire les choses grandement lorsqu'il s'agissait de son intérêt ou de son orgueil. Soirées, comédies, pique-niques, excursions, tout était irréprochable, combiné de main de maître. Les châtelains des environs venaient renforcer le contingent des hôtes de Cadeilles et, comme tous, tombaient sous le charme de Karol dont la séduction, l'esprit étincelant, venaient ajouter encore au prestige de son talent et de son nom.

Il était généralement gai, plein d'entrain. Mais

parfois, il tombait dans une subite rêverie et semblait s'absorber en quelque vision intérieure. Ou bien il paraissait nerveux, préoccupé. M^{me} de Movis songeait alors avec inquiétude : « Pourvu qu'il ne s'ennuie pas ! »

Un observateur eût sans doute aussi remarqué que, s'il répondait avec courtoisie aux amabilités de ses hôtes, il existait chez lui comme une défiance à leur égard, et qu'il semblait étudier discrètement la physionomie de Vincente, comme s'il souhaitait découvrir le mystère de cette âme, sous le masque toujours gracieux.

Thibaut ne semblait pas lui être particulièrement sympathique, en dépit des flatteries subtiles dans lesquelles il excellait, comme sa mère. Quant à Fernande, ses coquetteries, ses avances le laissaient insensible ou ne rencontraient qu'une ironie aimable, comme d'ailleurs celles des autres femmes invitées à Cadeilles.

– Il doit avoir le cœur pris en ce moment, disait Thibaut. On m'a parlé d'une jeune Anglaise, la fille de sir Richard Smetson, qui est

folle de lui. Mais il est très fantasque en matière d'amour, paraît-il. Alors, Fernande, il ne faut pas désespérer que ce beau papillon se tourne un jour vers toi. Il s'agira de le retenir et nous tâcherons de t'y aider, mère et moi.

Karol avait-il conscience des désirs, des espoirs de Fernande et des siens ? Peut-être, car il était d'esprit subtil et, si jeune qu'il fût, il connaissait depuis plusieurs années, par expérience, les manœuvres tentées autour d'un homme séduisant, célèbre et très fortuné, pour le faire tomber dans des filets féminins.

Une après-midi, comme Vincente, après le déjeuner, lui offrait de se rendre à un château voisin où se donnait une matinée dansante, il répondit en s'accoudant nonchalamment au fauteuil qu'il occupait, sur la grande terrasse du château :

– Si cela ne devait pas vous contrarier, madame, j'aimerais mieux rester ici. Les Gendrin sont d'aimables gens, mais je n'ai pas du tout le désir de danser aujourd'hui.

– Mais cela ne me contrarie aucunement ! Je

ne vous faisais cette offre que pour vous procurer une distraction. Personnellement, je ne tenais aucunement à me rendre à Bourmont.

– Mais M^{lle} Fernande ne sera sans doute pas de cet avis ?... Et vous non plus, mesdames ?

Karol s'adressait à trois jeunes femmes, en ce moment hôtes de Cadeilles avec leurs maris.

Elles protestèrent :

– Oh ! cela ne nous tente pas !

– Si nous voulons danser, nous danserons ici, entre nous, ajouta l'une d'elles. Ce sera plus intéressant que chez les Gendrin qui sont un peu vieux jeu, ne trouvez-vous pas ?

– Non, je les trouve charmants, et d'une grande distinction, répondit Karol en enveloppant d'un coup d'œil moqueur la jeune personne ultrachic.

– Tout à fait charmants, appuya Fernande.

Comme elle s'en était moquée la veille, précisément avec M^{me} Breille, leur détractrice d'aujourd'hui, celle-ci lui jeta un coup d'œil surpris, puis sourit avec une sournoise ironie.

– M. de Gendrin a une intéressante collection de tabatières et de bonbonnières, dit Karol, après avoir vidé la tasse de café posée près de lui. Il me l’a montrée la semaine dernière. Quelques-unes sont des pièces de grande valeur... À propos, vous deviez, madame, me faire voir la collection de médailles du défunt M. de Norhac ?

– Mais dès que vous le voudrez ! Maintenant, si vous le désirez ?

– Avec plaisir.

– Louis, va dire à Célinie d’apporter les deux petites caisses noires qui se trouvent dans la bibliothèque.

Quand Louis de Movis entra dans la pièce où se tenait Célinie, il trouva celle-ci installée dans un confortable fauteuil, en train de déguster un grog où elle n’avait pas ménagé l’excellent cognac que contenait la cave de M. de Norhac. Elle avait été souffrante la veille, d’une indigestion causée par un certain pâté truffé dont elle raffolait, et elle en profitait pour se dorloter aujourd’hui.

– Bon, j’y vais, répondit-elle lorsque le jeune garçon eut transmis l’ordre de sa mère.

Quand il fut sorti, elle fit un mouvement pour se lever. Puis, se ravisant, elle eut un mauvais sourire en murmurant :

– Eh ! on va peut-être s’amuser un peu !

Elle appela Magdalena, qui travaillait à côté dans la lingerie.

– Allez dans la bibliothèque ; vous trouverez sur une table deux petites caisses noires que vous porterez à Madame, qui est sur la terrasse.

– Les porter ? Mais les invités doivent être là, et M^{me} de Movis a défendu...

– Madame est seule sur la terrasse, dit effrontément Célinie. Et si elle vous demande pourquoi ce n’est pas moi qui viens, vous lui répondrez que je suis trop souffrante.

Magdalena n’objecta plus rien. Du moment où la châtelaine se trouvait seule, elle ne voyait pas d’inconvénient à obéir à Célinie.

Elle gagna la bibliothèque, grande pièce meublée de vieux noyer, qui avait été le lieu où

se tenait de préférence M. de Norhac. Les Movis ne la fréquentaient guère car, si Vincente, Thibaut et Fernande affichaient par snobisme des goûts intellectuels, ils n'aimaient pas la lecture pour elle-même et n'ouvraient que bien rarement l'une des hautes armoires vitrées où le défunt avait réuni les meilleurs ouvrages anciens et modernes.

Magdalena jeta autour d'elle un long regard plein d'émotion. Ce bureau massif, ce grand fauteuil de tapisserie avaient été ceux de l'oncle Henri. Roland, sans doute, était venu bien des fois dans cette pièce. Elle aurait voulu s'y attarder, revivre ici le souvenir de ces brefs instants où elle avait connu l'oncle de son père. Mais elle n'était pas libre. Prenant les petites caisses, elle sortit de la bibliothèque et se dirigea vers la terrasse.

Fernande venait de servir à Karol Wienkiewicz une seconde tasse de café. Elle demeurait près de lui, coquette, souriante, l'interrogeant sur un fait mondain dont il avait été récemment le témoin. Elle se penchait un peu,

semblant lui offrir son beau visage de brune, fardé avec art et que coiffait une courte chevelure aux reflets de satin.

À ce moment, au seuil d'une porte, parut Magdalena.

Vincente se leva, si brusquement, que son fauteuil faillit choir.

– Eh bien, que signifie ?... Pourquoi Célinie ne vient-elle pas ?

– Elle est souffrante, madame...

Une brûlante rougeur montait aux joues de Magdalena. Sa voix tremblait un peu, en répondant. Ah ! qu'elle aurait voulu pouvoir s'enfuir, loin de ces regards soudainement tournés vers elle.

Posant vivement sa tasse sur une table près de lui, Karol se leva et vint à la jeune fille.

– Donnez-moi cela, mademoiselle...

Il lui enlevait les caisses et les déposait sur un siège voisin.

– ... Je suis au regret d'avoir été cause pour

vous de ce dérangement.

Mais le regard que rencontrait Magdalena ne témoignait aucunement de ce regret.

– Ce n'est rien ! balbutia la jeune fille.

– Vraiment, cette Célinie devient intolérable ! dit aigrement Fernande. Je ne comprends pas que vous tolériez ses continuelles incartades, maman !

– C'est une servante fidèle... Elle a des qualités...

– Ma foi, je me demande lesquelles ! marmotta M. de Movis.

Sans paraître l'entendre, M^{me} de Movis s'adressa à Magdalena, d'un ton suave :

– Retournez près d'elle, et dites-lui combien je suis mécontente... Ou plutôt, non, je le lui dirai moi-même.

Magdalena inclina la tête et se retira, suivie du regard par tous ceux qui étaient là.

– Eh ! voilà ce qu'on appelle une vraie beauté ! dit M. Breille, en retirant son monocle

rapidement mis pour mieux examiner la jeune fille.

Sa femme lui jeta un coup d'œil peu tendre.

– Vous, on sait que le premier joli minois venu vous emballa.

– Enfin, ma chère amie, convenez...

Elle leva les épaules.

– Oui, oui, elle n'est pas mal... Qui est-ce, madame ?

– Une orpheline, un peu notre parente, que nous avons recueillie.

– Votre parente à quel degré ?

C'était Karol qui adressait à Vincente cette question. Il venait de se rasseoir et attachait sur la châtelaine un regard pénétrant.

– Son père était pour moi un cousin issu de germain. Mais il avait fait une mésalliance, et nous ne le voyions plus. À sa mort, j'ai quand même décidé d'élever l'enfant. C'est une santé délicate. Elle a une hérédité terrible. Sa mère est morte jeune, de consommation, son père était

phthisique au dernier degré.

– À première vue, elle paraît cependant bien portante, dit M^{me} de Bonchamps, une des autres jeunes femmes présentes.

– Évidemment, mais elle ne se maintient qu'à force de soins et de précautions. C'est une pénible situation que la sienne. Nous faisons notre possible pour la lui adoucir, naturellement... Voulez-vous voir maintenant ces médailles, monsieur Wienkiewicz ?

– Certainement, madame...

Un pli s'était formé sur le front de Karol et y demeura, tandis que M^{me} de Movis faisait défiler sous ses yeux les médailles anciennes collectionnées par M. de Norhac. Il causa peu, cette après-midi-là, et ce fut en vain que Fernande multiplia les sourires, essaya de faire valoir une toilette nouvelle qui la déshabillait savamment.

M^{me} de Movis, tandis que ses hôtes, vers quatre heures, s'en allaient faire une partie de tennis, gagna la lingerie où Magdalena comptait

du linge, tandis que Célinie, en bâillant, vérifiait une liste que tenaient nonchalamment ses gros doigts rouges.

– Vous m’avez désobéi, Magdalena, dit Vincente de sa voix calme. Je vous avais défendu de jamais paraître devant mes hôtes. Il ne faut donc vous en prendre qu’à vous si je vous punis comme une enfant que vous êtes encore.

– Mais, madame, c’est Célinie qui m’a envoyée, comme je vous l’ai dit.

– Peu importe. Je ne reconnais qu’une chose : c’est que vous devez m’obéir. Célinie n’a rien à voir là-dedans.

– Eh ! pardi non ! dit la grosse femme en glissant vers Magdalena un coup d’œil de sournoise jubilation. Moi, je ne pouvais pas bouger, j’étais trop malade. Alors, pour le reste, je m’en lave les mains.

M^{me} de Movis sortie, Magdalena se tourna vers la femme de charge.

– Vous voyez le résultat de ce que vous m’avez fait faire ? Et vous ne protestez même pas

contre cette injustice !

– Ben ! Pensez-vous que je vais me donner des embêtements avec ça ? Débrouillez-vous, ma petite !... Qu'est-ce qu'elle va bien faire pour vous punir, M^{me} Vincente ? C'est qu'elle est furieuse, parce que le beau Polonais vous a vue et qu'elle craint qu'il vous trouve plus à son goût que sa Fernande, malgré tout le blanc et le rose qu'elle a sur la figure, et ses robes qui coûtent les yeux de la tête. Ah ! ça vous fait rougir ? Il est chic, hein, M. Karol ? Ça vous irait de l'avoir pour amoureux ?

– Je vous prie de vous taire, Célinie !

– Eh ! là là, en voilà un air de fiérote ! N'empêche que si ça lui chante, vous ne serez pas longue à lui dire « oui », tout comme les autres !

Désespérant de faire taire la femme de charge, Magdalena sortit de la pièce. Célinie ricana :

– Va, va, ma belle, tu ne feras pas toujours tant la princesse !

Une angoisse pesait sur l'âme de Magdalena. Blessée par la grossièreté de Célinie, encore

émue de l'incident provoqué par la mauvaise créature, et qui l'avait conduite en présence de Karol Wienkiewicz, elle se demandait en outre quelle punition lui infligerait Vincente.

Mais au fond de son âme demeurait comme un doux réconfort le souvenir du courtois empressement dont avait témoigné à son égard le jeune artiste, et surtout du regard qu'elle avait rencontré – regard de chaude sympathie, de douceur ardente qui avait réchauffé son âme en présence de ces êtres hostiles ou indifférents.

Ce soir-là, vers 11 heures, Célinie, dont les petits yeux brillaient de joie méchante, dit à sa jeune compagne :

– Venez avec moi, nous avons quelque chose à faire.

Elle avait préparé une lanterne, qu'elle remit à Magdalena. Toutes deux s'engagèrent dans les couloirs, descendirent un étroit escalier de pierre et s'arrêtèrent devant une porte que poussa Célinie.

– Passez la première pour m'éclairer, dit la

femme de charge.

Sans défiance, Magdalena obéit. Alors la porte fut refermée derrière elle, puis elle entendit pousser un verrou et la voix narquoise de Célinie qui criait :

– Bonne nuit !

Saisie d’effroi, elle leva la lanterne et regarda autour d’elle. La forme ronde de la pièce, les murs de pierre noircie, le sol de terre durcie lui apprirent aussitôt où elle se trouvait. C’était ce que l’on appelait le cachot de la tour du Roi.

Ainsi, voilà qu’elle était la punition de Vincente !

Il y avait sur une chaise une couverture dont s’enveloppa la jeune fille, car déjà, elle sentait l’humidité de ce lieu. Puis elle s’assit, l’âme soulevée d’indignation, de révolte, en songeant avec terreur : « Quelle nuit vais-je passer, mon Dieu ? Ayez pitié de moi ! »

11

Pendant deux jours, Magdalena dut demeurer au lit. Elle avait pris un refroidissement dans le vieux cachot humide. En outre, ses nerfs restaient ébranlés à la suite des heures angoissantes passées dans les ténèbres – car la lanterne s’était bientôt éteinte – et de l’effroi, du dégoût éprouvés en entendant les rats rôder autour d’elle, la frôler parfois.

M^{lle} Séraphine voulait envoyer chercher le médecin. Mais Magdalena s’y refusa :

– Je serai bientôt remise, ma cousine. Mais il ne faudrait pas que chose semblable se renouvèle. Il est impossible que M^{me} de Movis ait le droit de me traiter ainsi !

– Hélas, ma pauvre enfant, elle le prend, si elle ne l’a pas ! Son mari est votre tuteur et elle vous tient par là.

– Mais je puis me plaindre à la justice !

– Justice ! Elle retournera les juges, Vincente ! C'est une femme diabolique. Et quelles preuves apporteriez-vous à l'appui de vos dires ? Quels témoins avez-vous ? Ce n'est pas Célinie, n'est-ce pas ? Moi, je ne serais pas crue, on me taxerait de partialité pour vous. Et devant les autres, Vincente a bien soin de ne pas se mettre dans son tort.

– Eh bien, alors, je m'enfuirai !... J'irai n'importe où, mais je ne supporterai plus cela ! dit Magdalena avec véhémence.

– Vous enfuir !... Vous enfuir ! Ma pauvre enfant !

M^{lle} Séraphine hochait la tête, en considérant la jeune fille avec pitié. Cet acte de cruauté de Vincente paraissait l'avoir quelque peu sortie de l'apathie où elle s'enlisait depuis quelque temps. Elle avait montré une sourde indignation et soigné avec sollicitude la malade en dépit de très pénibles rhumatismes. Magdalena lui en était reconnaissante. Mais elle se rendait bien compte que la vieille demoiselle ne pourrait rien pour

empêcher le retour de pareils faits et que, même, dépendant de Vincente, elle n'oserait pas les lui reprocher. Ainsi donc il faudrait que Magdalena avisât seule à préparer sa délivrance.

Seule... Mais alors, elle ne pourrait rien. À qui donc s'adresser ?

Le curé de Dreuzès, peut-être ?

Quand Magdalena était arrivée à Cadeilles, il venait, jeune prêtre, d'être nommé à cette cure. S'étant présenté au château, il y avait été fort bien reçu par M^{me} de Movis, mais n'avait pas vu M. de Norhac, déjà malade. Par la suite, on ne l'avait pas fait appeler. Le châtelain, disait-on, était mort subitement, alors qu'on escomptait encore pour lui quelques semaines d'existence.

L'abbé Darlannes n'avait aucune raison de suspecter l'héritière, généralement bien vue dans le pays, car elle savait faire la généreuse à propos. En outre, l'apparente dévotion de Vincente le disposait bien à son égard. Et il n'avait pas eu l'idée que la petite fille pauvrement vêtue, qu'il voyait à l'église, était victime d'une honteuse spoliation.

Magdalena, à cette époque de nature renfermée, timide, un peu farouche, ne songeait pas alors à ouvrir son cœur, à confier sa détresse à ce jeune prêtre, lui-même encore peu formé au ministère des âmes. Mais depuis quelque temps, cette confiance était née en elle, et elle avait fait connaître un peu de sa triste vie au curé de Dreuzès, sans accuser formellement Vincente – mais les faits parlaient d’eux-mêmes.

Il l’avait écoutée avec bienveillance, avec compassion. Si elle allait lui demander aide et conseil, lui donnerait-il sa protection contre M^{me} de Movis ? Et pourrait-il agir ?

Mais à la réflexion, Magdalena pensa que lui non plus ne pourrait sans doute rien pour elle. Il faudrait de fortes preuves, pour s’attaquer à Vincente, si habile, et qui avait su se faire d’utiles, d’influentes relations. Un pauvre curé de campagne serait désarmé devant elle. Pour engager une si forte partie, un adversaire puissant, énergique était nécessaire. Mais hélas ! qui se souciait de la pauvre Cendrillon de Cadeilles, isolée, inconnue ?

Un nom, pourtant, se présentait à l'esprit de Magdalena, faisant battre un peu plus vite son cœur. Celui-là... Oh ! oui, elle était certaine qu'il déjouerait les intrigues de Vincente ! Mais de quel droit s'adresserait-elle à lui ?

Non, elle était seule pour lutter contre cette femme... Et elle comprenait qu'en ce cas, elle était vaincue d'avance.

« N'importe ! Je résisterai tant que je pourrai... Aussi bien, si je la laisse faire, elle me donnera la mort à petit feu ! » songeait-elle dans le lit où elle brûlait de fièvre.

Au bout de trois jours, elle put se lever un peu. Puis, le lendemain, M^{lle} Séraphine lui conseilla, dans l'après-midi, d'aller s'asseoir quelque temps à l'air pour reprendre des forces.

– ... Pas dans le parc, car Vincente y trouverait à redire. Mais allez jusqu'au petit chemin du Rousset, où il ne passe presque personne. Vous serez bien là.

Ledit chemin débouchait près d'une sortie du parc peu utilisée, fermée par une vieille grille

rouillée que l'actuel jardinier ne fermait jamais, en ayant perdu la clef. Des acacias penchaient leurs branches au-dessus d'un talus gazonné qui formait un siège confortable. Ce fut là que s'assit Magdalena, déjà très fatiguée par cette courte promenade. Bien qu'elle eût apporté son ouvrage, elle restait inactive, sans forces, sans courage, elle, si énergique pourtant. Et toujours elle se demandait : « Comment sortir de cette terrible situation ? »

Il y avait là-bas, dans le casque de saint Michel le testament de l'oncle Henri. Peut-être y trouverait-on un moyen de confondre Vincente ? Mais M. de Norhac lui avait recommandé de ne le faire connaître qu'à sa majorité. C'est qu'il craignait, sans doute, quelque manœuvre de M^{me} de Movis, tant que sa petite-nièce serait soumise à une tutelle. Et probablement avait-il prévu que, lui mort avant d'avoir pu chasser Vincente, ce serait M. de Movis qui assumerait cette tutelle.

Néanmoins, Magdalena aurait souhaité prendre connaissance de ce testament. Mais des pierres s'étant détachées de la voûte, M^{me} de

Movis avait fermé la chapelle depuis quelque temps. Il était donc impossible d'y pénétrer. Restait le passage secret. Malheureusement Magdalena, n'y étant plus retournée depuis le jour où elle y avait suivi son père, ne se souvenait plus du chemin qu'il lui avait fait prendre. Il lui faudrait le rechercher – et cela demanderait un temps qu'elle n'avait pas. Puis, seule, il lui serait difficile, peut-être impossible d'utiliser ce passage.

Comme elle se sentait lasse, affaiblie ! De temps à autre la toux reprenait, et il lui semblait que la fièvre revenait encore.

« J'irai voir M. le curé, pensa-t-elle. Il faut que je demande conseil à quelqu'un. »

Un bruit de pas, à ce moment, parvint à ses oreilles. Puis une silhouette masculine parut dans le sentier. Magdalena sentit son cœur s'arrêter presque sous l'effet de l'émotion, en reconnaissant Karol Wienkiewicz.

Lui, à sa vue, laissait échapper une légère exclamation. Il vint à elle, vivement, et la salua en disant, la voix toute vibrante de joie :

– Quelle heureuse chance de vous rencontrer ici !... Mais qu’avez-vous ? Êtes-vous malade ?

– Je l’ai été, surtout ces derniers jours. J’ai pris un refroidissement... Je suis encore bien faible, et...

Tout à coup, les larmes venaient à ses yeux. Elle balbutia :

– Je vous demande pardon... Mais je suis si malheureuse...

– Ma pauvre enfant !

Karol s’asseyait près d’elle et lui prenait la main, en enveloppant d’un regard de tendre pitié le visage altéré.

– Qu’est-ce donc ? Dites-le moi. Je serais tellement heureux de vous être utile !

– Oh ! si vous pouviez faire que j’échappe à la domination de M^{me} de Movis !

Elle joignait les mains, en le regardant avec une pathétique supplication.

– C’est elle qui vous rend malheureuse ? demanda-t-il.

Magdalena inclina affirmativement la tête.

– Je m’en doutais... Elle vous traite en paria, en cendrillon ?

– Oui... Et elle refuse de m’autoriser à travailler pour gagner ma vie. Elle me tient en quelque sorte captive ici, elle me punit avec la pire injustice, sans égard pour ma santé. Je sens qu’elle me déteste...

Par un scrupule de son âme délicate, Magdalena n’osa mentionner les craintes qu’elle avait pour sa vie.

Karol dit avec une indignation qui fit étinceler ses beaux yeux sombres, fixés avec un ardent intérêt sur la jeune fille :

– C’est odieux ! Il faut que cela change !... M. de Movis est votre tuteur ?

– Oui... Mais il ne fait que ce que veut sa femme.

– Je m’en suis aperçu. Inutile de chercher à agir sur lui. Mais je m’en charge, moi, de M^{me} de Movis. J’ai un projet que je vais vous communiquer, avant de lui en faire part cette

après-midi... Tout d'abord, dites-moi à quel degré votre père était parent du défunt M. de Norhac ?

– Il était son neveu, le fils de son frère.

– Plus proche que M^{me} de Movis ?

– Oui. Celle-ci est fille d'un cousin germain de M. de Norhac.

– Donc, l'héritier légitime était votre père ?

– En effet.

– M^{me} de Movis prétend qu'il était brouillé avec son oncle ?

– Oui, mais il venait pour se réconcilier avec lui, avant de mourir.

Et Magdalena fit le récit de son arrivée à Cadeilles, avec son père, de l'obstination de Vincente à ne pas le laisser arriver près de l'oncle malade, de la mort de Roland...

– Et M. de Norhac n'a sans doute rien su de cela ? demanda Karol.

– M^{me} de Movis ne le lui a jamais dit.

– De sorte qu'elle est demeurée l'unique héritière... Par ses manœuvres malhonnêtes, on

n'en peut guère douter. Elle vous a spoliée, mademoiselle. Et, non contente de cela, elle a agi envers vous comme une marâtre. C'est bien ainsi, n'est-ce pas ?

– C'est ainsi, dit faiblement Magdalena.

Karol serra doucement la jolie main brûlante, où se voyaient les stigmates du travail.

– Ne vous tourmentez plus, maintenant. Je ne vous abandonnerai pas... Racontez-moi un peu votre vie, voulez-vous ?

Devant le jeune homme attentif dont le regard si chaud la pénétrait d'une impression très douce, Magdalena déroula le film de sa triste existence. Quand elle lui parla du travail que lui imposait M^{me} de Movis, sous les ordres de la grossière Célinie, Karol ne put de nouveau contenir son indignation.

– Cette femme est vraiment cynique ! Il faut que vous soyez le plus tôt possible hors de ses griffes... Cette demoiselle de Grandy ne peut rien pour vous ?

– Non, elle est âgée, mal portante et

complètement sous la dépendance de M^{me} de Movis, au point de vue pécuniaire.

– Bien. Nous pouvons d’ailleurs nous passer d’elle. Venons-en maintenant à mon projet... Depuis que je vous ai revue, mademoiselle, je songe à vous prendre de nouveau pour modèle. J’ai commencé une toile qui doit représenter une scène de martyre sous les empereurs romains. Jusqu’alors, j’avais en vain cherché la figure rêvée pour mon personnage principal, une jeune fille amenée devant le tribunal d’un proconsul, et qui refuse de renier sa foi. Mais je l’ai trouvée en vous. Je vais donc demander à M^{me} de Movis de vous amener avec elle à la propriété que je possède dans la vallée de Chevreuse, où je lui offrirai l’hospitalité ainsi qu’à vous... Et même à sa poupée de Fernande, si elle y tient...

Ici, un sourire moqueur vint aux lèvres du jeune homme.

– ... Là, vous poserez pour mon tableau. Pendant ce temps vous referez un peu votre santé, et nous chercherons aussi un moyen pour vous d’échapper définitivement à cette tyrannie.

Une flambée de joie colora les joues si pâles de Magdalena.

– Serait-ce possible ?... Mais non, elle ne voudra jamais !

– Elle voudra, ne craignez rien. J’ai mes petites façons de m’y prendre, avec cette aimable dame. Du moment où je l’ai percée à jour, je suis plus fort qu’elle.

– Oh ! quel rêve !

Magdalena suffoquait presque de bonheur en regardant Karol avec une ardente gratitude.

– ... Mais j’ai peur, malgré tout !

– Jeune incrédule ! Vous ne savez pas ce dont je suis capable, quand je veux quelque chose... Et je veux vous avoir dans mon petit château de Clairefontaine, Magdalena ! Je veux vous voir dans mon atelier, avec votre admirable chevelure répandue sur vos épaules...

Magdalena rougit, sous la chaleur du regard qui l’enveloppait.

– Il paraît que M^{me} de Movis a dit à Célinie de me les couper.

Karol sursauta.

– Ah ! par exemple ! Vous faites bien de me l'apprendre. Je vais m'arranger pour empêcher cela... Allons, je vous laisse maintenant... Un peu moins malheureuse, je l'espère ?

– Oh ! oui ! dit-elle avec son timide et charmant sourire.

Karol se pencha et effleura de ses lèvres les doigts qu'il tenait toujours.

– Au revoir, Magdalena... Et à bientôt...

Il se leva, sourit au visage rougissant et s'éloigna rapidement.

12

Magdalena défaillait presque, sous la violence de l'émotion. Était-ce possible ? Tout ce qu'elle avait rêvé se réalisait... Plus que cela même. Karol Wienkiewicz prenait en main sa cause... Et s'il réussissait elle quitterait bientôt Cadeilles, elle irait...

Oh ! non, c'était trop follement beau pour se réaliser ! Chez lui ! Et il la prendrait encore pour modèle ; chaque jour elle le verrait, elle l'entendrait !...

Mais l'angoisse venait aussitôt abattre sa joie. Non, il n'était pas possible que Vincente consentît !... Karol présumait trop de son influence, de son habileté...

Un instant après l'espoir renaissait en elle. Il semblait si sûr de lui !... Et elle croyait – de toute son âme – qu'il n'abandonnerait pas la cause de la pauvre orpheline qui avait mis en lui sa

confiance.

Un trouble délicieux demeurait en elle, au souvenir du regard de Karol, de sa voix si chaude, des lèvres si douces qui avaient effleuré sa main. Elle se perdait en une songerie enivrante, d'où elle sortit enfin en songeant qu'il devait être l'heure de regagner le logis.

Il lui semblait que déjà elle avait repris un peu de force. Son pas était moins languissant, sa poitrine aspirait mieux la brise vivifiante venue de la montagne proche. Elle se répétait : « Je vais peut-être partir d'ici... Là-bas, je le verrai tous les jours. » Et la joie de nouveau chantait en elle.

Depuis un instant, elle entendait des pas derrière elle. Comme elle atteignait la grille, Thibaut surgit à son côté.

– Avez-vous vu passer M. Wienkiewicz, par hasard ? demanda-t-il.

– Oui, je l'ai vu.

– Ah ! Il m'avait donné rendez-vous au vieux moulin, dont il voulait prendre un croquis, mais je ne l'y ai plus trouvé. Voici longtemps qu'il est

passé ?

– Une vingtaine de minutes environ.

– Il vous a parlé ?

La question, faite sur un ton impératif, amena cette brève et sèche réponse :

– Oui.

– Pour vous faire quelques compliments, hein ? dit Thibaut avec un ricanement.

Il guettait, d'un œil sournois, la physionomie de Magdalena.

Elle le regarda en face, froidement.

– Non, pour me dire qu'il me trouvait bien mauvaise mine.

– Mauvaise mine ?... Mais oui, en effet, vous semblez malade...

– On le serait à moins.

– À moins ?... Quoi ? Que voulez-vous dire ?

– Ignorez-vous que votre mère, pour me punir d'avoir paru involontairement devant ses hôtes, l'autre jour, m'a fait passer une nuit dans le

cachot de la tour du Roi ?

– Dans le cachot ? Ah ! par exemple, elle exagère ! Je vais le lui dire, moi. Soyez sans crainte, cela ne se renouvèlera pas.

Elle détourna les yeux, gênée par le regard trop félinement doux de ces yeux gris, qu'elle détestait, presque autant que ceux de Vincente.

– Je suppose que M^{me} de Movis n'a pas l'intention de recommencer... À moins qu'elle souhaite ma mort, dit-elle froidement.

Thibaut fit entendre un petit rire sarcastique.

– Quelle idée !... En tout cas, moi, je ne la souhaite pas du tout... Pas du tout...

Il rit encore, en posant sa main sur l'épaule de la jeune fille, qui s'écarta d'un mouvement répulsif pour échapper à ce contact.

– ... Et prenez patience, ma belle petite, car vous aurez bientôt un meilleur sort.

Elle le regarda de nouveau et eut un frisson de malaise devant le brûlant éclat de ces yeux qui s'attachaient sur elle.

– Je l’espère, en effet, monsieur ; mais ce dont je suis persuadée, c’est que cet heureux changement ne me viendra pas d’un membre de la famille de Movis.

Le fier mépris de cette réponse provoqua chez Thibaut une soudaine colère. Il saisit le bras de la jeune fille et la força de s’arrêter.

– Ah ! vous croyez cela ? Vraiment, vous ne mériteriez guère que l’on s’intéresse à vous, jeune insolente ! Mais bah ! vous ne chanterez pas toujours si haut ! Après tout, ma mère a eu raison de vous châtier un peu sévèrement. Vous serez ensuite plus souple, et goûterez mieux les douceurs d’une agréable existence, où vous n’aurez qu’à vous laisser vivre. Allez, ma belle, vous serez un jour trop heureuse que ce bon Thibaut veuille bien vous accorder sa protection.

Il eut encore un rire insolent, tout en lâchant le bras de Magdalena.

– ... Et si, par hasard, les beaux yeux de Karol Wienkiewicz avaient produit quelque effet sur vous – comme sur tant d’autres – dites-vous bien que cet aimable artiste, en admettant qu’il ait un

instant de caprice pour votre jolie figure, aura vite fait de l'oublier. Car il en a oublié bien d'autres, qui l'aimaient comme des folles. À bon entendeur, salut !

Il prit les devants et gagna rapidement un quinconce de marronniers, proche du château, où l'on devait servir le thé cet après-midi. Les hôtes de Cadeilles s'y trouvaient déjà réunis. Fernande s'écria :

– Que fais-tu donc, Thibaut ? Nous t'attendions pour les cocktails.

Car c'était la spécialité du jeune Movis de préparer des mélanges plus ou moins compliqués, parfois même inédits.

– Mais j'ai été au vieux moulin, où je devais retrouver M. Wienkiewicz. Déjà, il était parti...

Karol, qui s'entretenait avec M. Breille, dit froidement :

– Vous avez dû arriver en retard, sans doute.

– C'est possible. Je n'ai pas regardé l'heure... Au retour j'ai vu Magdalena qui m'a dit vous avoir parlé.

– En effet, je l’ai rencontrée dans le sentier et lui voyant si mauvaise mine, je me suis permis de prendre de ses nouvelles.

– Pauvre santé, hélas ! dit Vincente avec un soupir.

Karol le regarda en face :

– Elle aurait, je crois, besoin d’être bien soignée. Son existence dans cette vieille tour n’est probablement pas très hygiénique. Elle doit en tout cas être fort triste, et le moral réagit sur l’état physique.

Les paupières de Vincente battirent légèrement et se baissèrent un peu.

– Oui, peut-être, dit-elle avec douceur. J’ai l’intention de changer cela.

– Eh bien, ma proposition tombera à point, en ce cas. Je voudrais prendre M^{lle} de Norhac comme modèle...

À ce nom de Norhac, M^{me} de Movis serra les lèvres et Thibaut glissa vers le jeune Polonais un venimeux regard.

– ... Pour un tableau représentant une scène de

martyre, poursuivit Karol avec calme. Elle a tout à fait la physionomie que je souhaite et que j'avais jusqu'ici vainement cherchée. Je pense que vous n'y verrez pas d'inconvénient, madame ?

– Mais, monsieur... mais, j'en vois beaucoup, au contraire.

– Lesquels ?

– D'abord, cette petite fille qui n'est jamais sortie d'ici, qui est ignorante, sans expérience, et destinée à une existence très simple... Cela lui tournerait la tête...

Prise au dépourvu, Vincente cherchait des arguments, chose difficile sous le regard inquisiteur qui ne la quittait pas.

– Oh ! vous la lui remettrez ensuite en place ! dit ironiquement Karol. D'ailleurs, je la crois solide, cette petite tête-là... Donc, pour en revenir à mon projet, voici ce que nous pourrions faire. Vous viendriez vous installer avec elle pour quelques semaines, à mon château de Clairefontaine, près de Chevreuse, dont ma tante

doña Clara vous fera les honneurs. Je viendrai chaque jour de Paris pour la séance de pose... Ce qui, j'imagine, sauvera toutes les convenances ?

Vincente reprenait difficilement sa présence d'esprit. Ce fut Fernande qui riposta, d'une voix où l'on sentait une colère difficilement contenue :

– Mais elle n'a rien de ce qu'il faut pour ce que vous désirez, cette petite ?

– Vous me permettez, mademoiselle, de vous répondre que je suis meilleur juge que vous en la matière ?

Fernande détourna les yeux sous le regard railleur, tandis que Karol poursuivait, s'adressant de nouveau à M^{me} de Movis :

– Je désirerais que vous veniez à Clairefontaine le plus tôt possible – dans une quinzaine de jours par exemple. Ce sera vous demander le sacrifice du séjour que vous comptiez faire à Biarritz en juillet. Mais je m'efforcerai de vous rendre celui de Clairefontaine assez agréable pour que vous ne regrettiez pas trop...

Vincente eut un geste de protestation.

– Regretter ! Mais ce serait une véritable joie pour nous d’être vos hôtes, monsieur ! Non, non, ne croyez pas à quelque pensée d’égotisme de ma part si je suis obligée de refuser...

Les sourcils de Karol se rapprochèrent et sa physionomie parut tout à coup durcie.

– Refuser ? Vous plaisantez, madame ? Et à quel propos ?

– Mais je vous l’ai dit... Puis, cette enfant est de santé si délicate, qu’elle ne pourrait certainement pas supporter les séances de pose...

– Je les ferai aussi courtes que possible. Mais il me faut ma petite martyre. Je ne vous pardonnerais jamais de me la refuser.

Cette dernière phrase fut prononcée en souriant. Mais Vincente connaissait assez le caractère décidé, volontaire de son jeune hôte, et l’habitude qu’il avait de voir ses désirs réalisés sur l’heure, pour comprendre qu’il n’y avait pas là seulement une aimable plaisanterie.

Or, elle tenait par-dessus tout à ces relations si

flatteuses avec les Wienkiewicz, père et fils, et elle ne voulait pas voir s'évanouir l'éblouissant mirage – qu'elle pensait pouvoir devenir un jour une réalité – du mariage de Fernande avec Karol.

Elle pensa : « Je peux toujours dire oui... Et je verrai ensuite à me débrouiller avec Magdalena. »

Ce fut avec le plus gracieux sourire qu'elle répliqua :

– Me voici donc obligée de me rendre à votre volonté. Je vais prendre mes dispositions pour partir dans quinze jours. Ce ne sera pas trop pour rendre Magdalena un peu présentable. Car la pauvre enfant a des goûts de campagnarde, et elle sera singulièrement dépaysée dans le luxe de votre demeure, monsieur.

– Oh ! croyez-vous ? dit Karol.

Il avait un pli moqueur aux lèvres, qui ne s'effaça pas tandis qu'il ajoutait :

– Ce qui sera utile surtout, c'est de la soigner, de ménager beaucoup ses forces, car elle donne l'impression d'une personne surmenée.

– Surmenée ?... Par quoi donc ? Elle ne fait

que ce qu'elle veut !

L'effronterie de ce mensonge faillit faire perdre à Karol le calme dans lequel il avait pu se maintenir tout d'abord. Par un effort de volonté, il réussit pourtant à se contenir et riposta :

– Vous le savez mieux que moi, en effet. Mais je ne vois qu'une chose : c'est qu'il me faut un modèle qui ait une mine un peu meilleure, dont le regard ne soit pas si triste... Enfin, qui n'ait pas l'air si malheureux.

Ce dernier mot et le regard dont l'accompagna Karol firent de nouveau vaciller l'aplomb de Vincente. Pour la première fois, elle balbutia en répliquant :

– L'air malheureux ?... Vraiment, je ne vois pas la raison... Elle a une petite vie tranquille...

– Oh ! Je ne doute pas que vous fassiez tout le possible pour lui rendre l'existence agréable !

Raillait-il ? Vincente se le demandait, en regardant avec une secrète anxiété la physionomie impénétrable de son interlocuteur.

– C'est une petite pimbêche ! dit Fernande,

cédant à son irritation. Elle veut se rendre intéressante... Et elle y a réussi.

– Tout à fait réussi, mademoiselle, comme chacun ici peut le constater. Je vais faire d'elle le principal personnage de mon tableau, qui, je l'espère, aura quelque succès. Vous me le souhaitez, n'est-ce pas ?

Il redevenait le séduisant Wienkiewicz, moqueur et souriant. Fernande, dissimulant sa colère, répondit en glissant vers lui une brûlante œillade :

– Je vous souhaite tous les succès du monde, vous le savez bien ! Mais je déplore que vous choisissiez cette petite sottise, voilà tout.

– Vous auriez préféré que ce choix tombât sur Fernande de Movis ?... Mais, mademoiselle, vous n'avez pas du tout le physique de l'emploi ! Je ne vous vois pas en jeune martyre... Non, certes non !

Autour d'eux quelques rires s'élevèrent, auxquels fit écho celui de Fernande, un peu forcé.

– Je n'ai pas cette prétention. D'ailleurs,

comme vous le dites, c'est vous qui êtes juge...
Eh bien ! Thibaut, est-ce prêt ?

Le jeune de Movis, pendant cet entretien, s'était mis à préparer un cocktail. Il semblait se désintéresser à peu près de la conversation et dosait posément les ingrédients qui composaient un mélange de son invention. À la question de sa sœur, il répondit laconiquement :

– Bientôt.

Karol demanda, s'adressant à Vincente :

– Alors, tout est bien entendu, madame ? Dans quinze jours, vous arriverez à Clairefontaine avec M^{lle} Magdalena ?

– C'est entendu.

– M^{lle} Fernande, je l'espère, voudra bien vous accompagner ?

– Mais certainement ! dit Fernande avec vivacité.

– Allons, voilà qui est convenu... Ah ! Une recommandation, madame ! Si vous habillez M^{lle} Magdalena à la mode, ne lui faites pas couper les cheveux, surtout ! J'en ai absolument besoin pour

mon tableau.

– Mais non, monsieur, je n'en avais aucunement l'intention, répondit Vincente avec un suave sourire.

13

Quand les hôtes de Cadeilles, réunis dans le quinconce, se dispersèrent une demi-heure plus tard, Karol, au lieu de rentrer, alluma une cigarette et s'en alla faire un tour dans le parc. Il avait besoin de réfléchir, sur la meilleure façon d'agir en ces difficiles circonstances.

Dans une allée, il aperçut Louis de Movis assis sur un banc et tenant un album sur ses genoux. Le jeune garçon, traité en quantité négligeable par toute sa famille, vivait un peu à l'écart des siens. Karol ne l'apercevait guère qu'aux repas, où jamais il ne soufflait mot. Mais il avait remarqué la mélancolie de ses yeux bleus, très beaux, où il trouvait une ressemblance avec ceux de Magdalena, et la timide admiration qui s'y reflétait quand ils se posaient sur lui.

– Que faites-vous là, Louis ? demanda Karol en s'arrêtant près du banc. Vous dessinez ?

– Non, monsieur. Je regardais un album que j’ai trouvé dans un vieux meuble au grenier. Ce sont des dessins faits par un cousin de maman.

Karol s’assit près de Louis, prit l’album et se mit à le feuilleter. À la dernière page, l’artiste avait signé son nom, d’une petite écriture nerveuse : Roland de Norhac.

– Ces dessins témoignent de sérieuses dispositions. Vit-il encore, ce Roland de Norhac ?

– Non, monsieur. Il est mort, voilà plusieurs années.

– Il n’avait pas d’enfants, sans doute, puisque je me souviens que votre frère m’a dit, naguère, que le nom lui revenait ?

Louis eut un petit frémissement des lèvres en répondant :

– Si, il a laissé une fille.

– Ah ! Mais c’est le père de Magdalena, alors ?

– Oui, c’était son père, dit Louis dont la voix s’étouffait un peu.

D'un geste distrait, Karol tourna quelques feuillets. Louis le regardait avec une douloureuse perplexité.

– Et vous, dessinez-vous, mon ami ? demanda Karol.

– Oui, un peu. J'aime tant cela !

– Vraiment ? Et que faites-vous de préférence ?

– Surtout des scènes que j'imagine. Ainsi, j'ai dessiné toute l'histoire de la belle Bérengère.

– Qu'est-ce que la belle Bérengère ?

– C'était la fille d'un châtelain de Cadeilles, au temps des Croisades. Elle était fiancée à un noble chevalier, Hugues d'Ormevan. Mais son père mourut, et son frère Robert, avare et cruel, la fit enfermer dans le cachot de la tour du Roi, afin de s'emparer de tous les biens qu'il aurait dû partager avec elle d'après la volonté paternelle. Puis il fit courir le bruit qu'elle avait été victime d'un accident mortel.

Mais Hugues, ayant des soupçons, pénétra une nuit – on ne sait comment – dans le château et,

guidé sans doute par une inspiration divine, s'en alla tout droit au cachot où languissait sa fiancée. Il était temps, car Bérengère, s'étant aperçue qu'on l'empoisonnait lentement, n'osait plus boire ni manger. Hugues l'emporta hors du château, par ce passage secret qui lui avait permis d'y entrer, il monta sur son cheval qui l'attendait au-dehors et s'enfuit avec elle dans la nuit jusqu'à son propre château, où sa mère et ses sœurs accueillirent la pauvre persécutée. Puis il rassembla ses hommes d'armes et courut attaquer le châtelain de Cadeilles. Robert, vaincu, mourut dans la mêlée et la belle Bérengère hérita de tous les biens de son père. Après quoi, elle épousa le vaillant chevalier Hugues d'Ormeyan.

– C'était, en effet, un vrai chevalier... Je me souviens de ce cachot que votre père m'a fait voir, autrefois. Il est lugubre, et l'on y gèle. La pauvre Bérengère a dû bien y souffrir ! Je comprends la fureur d'Hugues contre son mécréant de frère.

Il s'interrompt en remarquant une soudaine altération du visage de son jeune interlocuteur.

– Qu’avez-vous, mon petit ami ? Êtes-vous souffrant ? demanda-t-il en posant la main sur l’épaule qu’il sentit frissonnante.

– Je... oui, je suis fatigué en ce moment. Mais cela va passer...

– Voici votre album. Montrez-moi donc vos dessins, avant mon départ. Je voudrais voir ce que vous faites.

De nouveau la rougeur reparut au visage de Louis.

– Oh ! je n’oserai pas !

– Si, si, osez ! Je vous dirai franchement mon avis... Tenez, apportez-les moi un peu avant le dîner. À tout à l’heure.

Karol se leva en donnant une tape amicale sur l’épaule du jeune homme, et s’éloigna, suivi par un regard plein d’une mélancolique ferveur.

À l’heure indiquée, Louis se présenta à l’appartement du jeune artiste et fut introduit par le valet de chambre dans le salon où Karol achevait une lettre à sa tante, doña Clara de Ojeda, pour lui annoncer la prochaine venue à

Clairefontaine des dames de Movis et de Magdalena.

– Comme vous avez l’air ému, Louis ! dit-il en riant. Asseyez-vous là, mettez vos dessins sur cette petite table entre nous...

Louis, d’une main qui tremblait un peu, ouvrit son carton et en sortit des feuilles qu’il posa sur la table indiquée. Karol, tour à tour, les examina avec attention. Il murmurait :

– Très bien... Vraiment bien... Vous êtes doué, mon cher Louis...

Tout à coup il eut une légère exclamation.

– Eh ! Mais c’est le visage de Magdalena, cela !

Il désignait un dessin représentant une toute jeune fille en costume du XIII^e siècle, étendue sur un lit de paille, dans un cachot de sinistre apparence.

– Oui, monsieur.

Louis baissait un peu les yeux, et ses lèvres avaient un léger frémissement.

– C’est la belle Bérengère que vous avez reproduite là ?... Pourquoi ne lui avez-vous pas donné les mêmes traits que sur les précédents dessins ?

– Parce que... Je... C’est une idée que j’ai eue, hier...

Le regard surpris de Karol notait l’embarras, l’émotion du jeune garçon.

– Hier seulement ? À quel propos ?

Et tout à coup une idée lui traversant l’esprit, il s’écria :

– Mais ne serait-ce pas ?... Non vraiment, ce serait trop fort ! Cependant, ce refroidissement, cette mauvaise mine... Louis, aurait-on vraiment enfermé votre cousine dans le cachot de la tour ?

Louis balbutia :

– Pourquoi pensez-vous ?... À quel propos ?

– Dites-moi la vérité ! C’est bien cela, n’est-ce pas ?

– Je crois... je... j’ai entendu Célinie...

– C’est Célinie qui l’a enfermée là ?

Louis inclina affirmativement la tête.

– Mais elle ne l’a pas fait sans ordres ?

– Si... je pense...

Les mots semblaient sortir avec peine des lèvres tremblantes du jeune garçon.

Une colère difficilement contenue se reflétait dans le regard de Karol. Il se leva brusquement, en disant entre ses dents :

– Quelle lâcheté ! Cette malheureuse enfant ! Il ne suffit pas qu’on ait agi contre elle avec la plus affreuse injustice, il faut encore qu’on la traite de cette manière au risque de sa vie...

En regardant de nouveau Louis, il vit son visage blêmi, bouleversé, son regard où se lisait une telle souffrance que, tout à coup apitoyé, il vint à lui et demanda, en posant une main sur sa tête :

– Mon pauvre Louis, je ne veux pas approfondir devant vous cette question. Vous êtes un brave garçon, je le crois... Et vous ne détestez pas Magdalena, vous, n’est-ce pas ?

– La détester !... Oh ! je la plains tant ! Et je la

trouve si belle, si charmante ! Je voudrais tellement qu'elle soit heureuse, enfin ! Pour cela je donnerais... Oh ! je ne sais pas ce que je donnerais ! Plus que ma vie, si je le pouvais !

Louis parlait d'une voix basse et ardente. Karol, sous sa main, le sentait tout frémissant.

– Elle, si bonne ! Que pourrait-on faire pour que... pour que...

Karol comprit la pensée qu'il n'osait exprimer, lui, fils de celle qui accablait d'injustices et de durs traitements la jeune orpheline.

– Je m'en charge, mon petit Louis. Rassurez-vous, Magdalena connaîtra des jours heureux. Pour commencer, M^{me} de Movis doit l'emmener chez moi, dans quinze jours, car je veux la faire poser pour un de mes tableaux.

– Ma mère... vous l'amènera ? Elle a consenti ? dit Louis avec stupéfaction.

– Oui... non sans quelque difficulté. Après, nous verrons...

Ici, un sourire énigmatique et très doux entrouvrit les lèvres de Karol.

– ... Mais je ne la laisserai plus tourmenter, soyez sans crainte, mon petit ami. Elle est trop bonne, comme vous le dites, et trop charmante, pour que l'on abuse ainsi de sa faiblesse et de son inexpérience.

– Oh ! merci !... Que vous êtes bon, vous aussi !

Louis saisissait la main de Karol et y appuyait ses lèvres avec émotion :

– Mon pauvre Louis !... vous n'êtes pas heureux, vous non plus ?

– Oh ! moi, peu importe ! Mais elle... je voudrais tant... Un jour, dans le parc, je l'ai aperçue qui pleurait... D'autres fois, j'ai entendu Célinie qui lui parlait... De quelle façon ! Et puis... et puis... Enfin, si l'oncle Henri avait vécu, elle aurait été traitée autrement.

Un sanglot étouffa sa voix. Il se leva, et ses mains tremblantes réunirent les dessins épars.

– Voulez-vous me laisser celui qui représente Magdalena, mon cher Louis ? demanda Karol.

– Oh ! Avec quel plaisir, monsieur !

– Continuez de dessiner, vous avez de remarquables dispositions.

– Il n’y a que cela qui m’intéresse un peu, sans trop me fatiguer, dit mélancoliquement le jeune garçon. Au revoir, monsieur, et merci.

– Au revoir, mon ami. Je vais demander aussi à votre mère de vous amener chez moi, à Clairefontaine, sous prétexte de santé. Là, je vous donnerai quelques leçons.

Les yeux de Louis eurent un éclair de joie.

– Chez vous ? Oh ! si cela se pouvait !

– Oui, oui, comptez sur moi. Maintenant, sauvez-vous, car j’ai tout juste le temps de m’habiller pour le dîner.

Une fois seul, Karol donna libre cours à son indignation.

– Misérable femme ! Lâche créature ! dit-il violemment.

Et il songeait : « Ce malheureux enfant souffre profondément des injustices qu’il a devinées, d’autres qu’il soupçonne peut-être. C’est une âme honnête, lui, une âme délicate. Les autres... M. de

Movis est un être veule qui laisse faire, s'il n'est pas complice. Thibaut, ce doit être une seconde édition de sa mère. Fernande est une sottie, vaniteuse et sans cœur. Aimée, une méchante petite perruche. Ma pauvre Magdalena, il était temps que je passe sur votre chemin, et que je vous enlève à l'odieuse mauvaise fée qui vous enchaîne ici depuis six ans, ma belle Cendrillon. »

Ce soir-là, quittant un moment ses hôtes réunis dans le salon, M^{me} de Movis monta à la tour Blanche. Elle entra dans la chambre où M^{lle} Séraphine cousait près de sa lampe à abat-jour de carton vert. La vieille demoiselle sursauta, à cette apparition. Vincente demanda :

- Magdalena est dans sa chambre ?
- Oui... Que lui voulez-vous ?
- Lui poser quelques questions.

Et M^{me} de Movis se dirigea vers la porte donnant sur la petite pièce qui était la chambre de Magdalena.

Mais, M^{lle} de Grandy, en dépit de ses rhumatismes, se mit subitement debout et vint se placer devant elle.

– Non, Vincente, laissez-la. Elle dort, pauvre enfant...

– Eh bien, je la réveillerai pour lui faire entendre ma façon de juger les plaintes, les récriminations qu'elle a adressées à un étranger, contre ceux qui l'ont recueillie et à qui elle doit tout.

– Vous voulez parler de sa rencontre avec M. Wienkiewicz ? À qui la faute ? Si vous ne lui aviez pas infligé ce châtement inhumain, ce jeune homme n'aurait pas eu occasion de remarquer sa mine de malade, et de l'interroger... Encore a-t-elle eu la bonté d'âme de ne point parler de sa nuit dans le cachot.

– Qu'en savez-vous ?

– Parce qu'elle me l'a dit. Or, elle est la franchise même.

– Alors, qu'a-t-elle pu lui raconter, pour que M. Wienkiewicz ait l'air de la plaindre... de la

croire malheureuse ?

M^{lle} de Grandy eut une sorte de ricanement.

– Vous êtes cependant assez intelligente, Vincente, pour comprendre que les faits parlent d’eux-mêmes ! Cette enfant, qui est la petite-nièce du défunt châtelain, est ici traitée comme un paria. Vous imaginez-vous donc qu’on ne s’en aperçoive pas et que cela n’étonne pas les étrangers ?

– Si elle ne s’était pas mise en avant, M. Wienkiewicz ne s’en serait pas aperçu. Laissez-moi passer que j’aie lui dire son fait.

Mais M^{lle} Séraphine ne bougea pas.

– Non, Vincente, je ne vous laisserai pas passer. Elle est revenue cette après-midi avec une forte fièvre, et tout à l’heure seulement, elle a pu s’endormir. Voilà plusieurs nuits qu’elle ne dormait pas...

– Que signifie ce bavardage ? Reculez-vous !

– Non ! dit fermement M^{lle} de Grandy.

Dans la pénombre où elle se trouvait, car la lueur de la petite lampe était toute rabattue sur la

table, la taille courbée de la vieille demoiselle essayait de se redresser, en face de Vincente, arrogante, impérative.

– Vous osez ? Prenez garde, Séraphine !

– Non, Vincente, c’est assez de mal fait à cette innocente. Qu’elle ait eu tort, cette après-midi, d’écouter les propos de ce jeune homme, peut-être... Je le lui ai dit. Mais je suppose que Fernande doit avoir bien d’autres... Légèretés à son actif ? Encore ai-je regretté mes reproches en la voyant si fiévreuse, si fatiguée. Maintenant, il lui faut la paix... Et vous la lui donnerez, Vincente, parce que...

– Parce que ?... Quoi ? demanda durement M^{me} de Movis.

– Parce que Séraphine de Grandy n’est pas tout à fait une imbécile, et qu’elle sait des choses...

– Quelles choses ?

– Des choses qu’il vous serait peut-être désagréable d’entendre divulguer... Par exemple sur la façon dont vous avez chambré mon cousin

Henri, dans les derniers temps de sa vie.

– Moi, j’ai... Vous êtes folle, Séraphine !
Personne ne vous croira !

– La vieille Maria avait son idée, là-dessus, et elle m’en a dit quelques mots avant son départ. Seules du château, vous et Célinie aviez accès près de lui. Et vous ne pouvez nier avoir empêché Roland d’arriver jusqu’à son oncle.

– Parce que je savais qu’elle était la volonté de celui-ci... Non, Séraphine, personne ne vous croirait, je le répète...

– S’il n’y avait que moi, peut-être. Mais on trouverait d’autres témoignages... Il est temps, Vincente, de cesser vos persécutions contre cette enfant. Elles finiraient par attirer fâcheusement l’attention sur vous... Et si l’on cherche, on trouvera probablement...

– Rien du tout, ma chère cousine... Pour la simple raison qu’il n’y a rien.

Le ton de Vincente reprenait son habituelle douceur, devenait presque enjoué.

– ... Vous avez une extraordinaire imagination.

C'est la conséquence de la solitude où vous vivez. Celle-ci va être plus complète, pendant quelque temps, Karol Wienkiewicz veut faire poser Magdalena pour un de ses tableaux, et me demande de l'amener dans quinze jours à sa propriété de la vallée de Chevreuse. Elle vous en a parlé, sans doute ?

– Elle m'a dit qu'il avait fait allusion à ce projet, dont il devait vous entretenir.

– Eh bien, c'est décidé, un peu à contrecœur de ma part, je l'avoue. Car je ne vois pas sans appréhension ce séjour d'une enfant destinée à un sort très modeste dans un milieu du plus haut luxe, ces séances de pose en présence d'un charmeur tel que Karol Wienkiewicz, dont toutes les femmes s'amourachent et qui, déjà, ne compte plus ses conquêtes. Je crains que ce soit là, pour Magdalena, une épreuve singulièrement dangereuse...

– Pourquoi avez-vous accepté, alors ? dit brusquement M^{lle} Séraphine.

– Parce qu'on cède toujours, presque malgré soi, à cet ensorcelant Wienkiewicz, Séraphine...

Et puis aussi parce que des personnes mal intentionnées m'auraient accusée de cent noirceurs – comme par exemple de séquestrer Magdalena. Alors, j'ai dit oui, en pensant que, depuis assez longtemps, j'ai agi pour le bien de cette enfant pour avoir maintenant le droit de ne pas encourir à cause d'elle les faux jugements du monde. Bonsoir, ma cousine. Veillez bien sur votre précieuse Magdalena... Qui se moquera de vous quand elle sera une jeune personne émancipée.

Sur ces mots qu'accompagnait un petit rire sarcastique, Vincente tourna les talons et sortit de la pièce.

M^{lle} de Grandy resta un moment immobile, semblant écouter les pas qui s'éloignaient.

Puis elle se détourna, ouvrit doucement la porte et passa la tête dans l'entrebâillement.

Un faible rayon de lune, s'insinuant par une lucarne grillée, laissait entrevoir la petite pièce où tenaient à grand-peine une table, une chaise et un lit étroit. Sur celui-ci dormait Magdalena. L'épaisse natte de ses cheveux tombait sur son

épaule gauche. Son charmant visage était calme et la bouche, d'un si délicat modelé, souriait à quelque beau rêve.

M^{lle} Séraphine murmura :

– Elle aurait passé sur mon corps avant de te réveiller ! Ah ! tu as bien voulu tout à l'heure que je t'embrasse, toi !... Ton père me l'a refusé, quand il était enfant, et je ne l'ai jamais oublié. Mais je me souviendrai aussi de ce baiser que je t'ai donné aujourd'hui, ma petite enfant. Et je suis sûre que, quoi qu'il arrive, tu ne te moqueras jamais de ta vieille Séraphine.

14

Le presbytère de Dreuzès était une vieille bâtisse contemporaine, pour le moins, du roi Henri IV, et menaçant ruine au point que le curé actuel avait dû renoncer à en habiter une partie. Par les jours de grande pluie, l'eau se déversait dans le vestibule dont les dalles fendues formaient des crevasses propices aux entorses. La nuance des murs était impossible à définir et la pierre de l'escalier avait été pour la vieille servante l'occasion de plusieurs chutes. Le conseil municipal promettait depuis longtemps des réparations, mais l'argent manquait et l'abbé Darlannes devait faire, contre mauvaise fortune bon cœur.

Il trouvait une compensation à cette minable demeure dans son jardin, où poussaient les plus beaux légumes du village, et des fleurs en abondance. Ce fut là que vint le chercher sa

servante, un matin, en lui annonçant une visite.

– ... C'est le beau monsieur qui est à Cadeilles. Il demande à vous parler, monsieur le curé. Seigneur ! Quel beau garçon ! Sûr qu'on ne trouverait pas facilement le pareil. Il a des yeux !... Ah ! si j'étais plus jeune, j'en aurais la tête tournée !

– C'est bon, c'est bon, Marthe. Vous me feriez croire que vous n'étiez pas fort sérieuse, en votre jeune temps.

– Eh ! si, monsieur le curé, sérieuse, on l'a été ! C'est une façon de parler, comme ça...

N'écoutant plus le bavardage de la vieille femme, l'abbé Darlannes déposait sa bêche, faisait retomber sa soutane relevée. Puis il se dirigea vers la maison et, par une porte-fenêtre, entra dans une salle meublée d'une table et de sièges recouverts en paille. Karol Wienkiewicz vint à lui et dit en souriant :

– Comme paroissien d'occasion, je vous devais une visite avant mon départ, monsieur le curé.

– C’est un honneur et un très grand plaisir pour moi, monsieur. Le nom de M. votre père, le vôtre, sont trop célèbres pour n’être pas connus, même en notre petit pays... Mais voulez-vous venir sous la tonnelle, dans le jardin ? Par ce beau temps, nous y serons mieux que dans cette pièce humide.

Karol acquiesça et tous deux gagnèrent la tonnelle ornée de clématites et de jasmins. Le jeune homme dit avec quel intérêt il avait étudié l’église, spécimen assez bien conservé de l’architecture religieuse des XV^e et XVI^e siècles, et demanda quelques détails que lui donna avec satisfaction l’abbé Darlannes, bon connaisseur.

– Mais vous avez vu d’autres choses cent fois plus remarquables, dans vos voyages, monsieur ! ajouta le prêtre. Et vous-même donnez au patrimoine artistique du monde une admirable contribution. Je n’ai jamais vu de vos œuvres, mais seulement des reproductions dans les revues illustrées que me prête un de mes paroissiens. On y trouve un sentiment de très haut idéal, vraiment remarquable.

– Si vous les jugez ainsi, vous n’allez pas me blâmer d’avoir choisi comme modèle pour l’une d’elles une paroissienne de Dreuzès ? dit en souriant Karol.

– Une paroissienne de Dreuzès ? Qui donc ?... M^{lle} Fernande de Movis ?

– Ah ! non ! La voyez-vous en jeune martyre, prête à subir tous les supplices pour conserver sa foi ? Non, non, cherchez ailleurs !

– Je ne sais vraiment...

– Eh bien, M^{lle} Magdalena de Norhac.

– Magdalena ?

Le prêtre regardait Karol avec surprise.

– Vous la connaissez ?

– Je l’ai connue d’abord il y a six ans et elle a posé pour moi, déjà. Cette fois, je l’ai revue, par hasard.

Et Karol fit le récit de ses rencontres avec Magdalena. Puis il redit tout ce qu’il avait su ou deviné en dehors d’elle, sur sa triste existence.

Le prêtre hochait la tête en murmurant :

– Pauvre enfant !... Pauvre enfant !

– Saviez-vous qu'elle était ainsi traitée, monsieur le curé ?

– Monsieur, Magdalena est une âme peu communicative, qui n'a guère coutume de se plaindre. Pendant assez longtemps, j'ai accepté les dires de M^{me} de Movis, au sujet du père de cette enfant et de cette enfant elle-même. Puis il m'est venu des doutes... Et j'ai interrogé Magdalena. De ses réponses, j'ai conclu qu'elle était traitée de façon injuste, et que même peut-être...

– On l'avait spoliée de ce qui devait lui revenir ? acheva Karol, voyant que le prêtre s'interrompait, hésitant.

– Oui, en manœuvrant de manière que M. de Norhac ignore son existence.

– Eh bien, nous sommes du même avis. Et j'ajoute que M^{me} de Movis, par ses mauvais traitements, attente à la vie de cette jeune fille.

L'abbé Darlannes secoua la tête :

– Peut-être allez-vous un peu loin...

– Non, non, et je suis certain que vous pensez comme moi. Alors, j’ai décidé de soustraire la pauvre enfant à cette existence pleine de menaces, d’abord, en la faisant venir chez moi, accompagnée de M^{me} de Movis... Puis en faisant d’elle ma femme.

Le curé sursauta.

– Vous voulez ?... Quoi ! cette petite Magdalena ?

– J’en suis très amoureux, monsieur le curé. Elle est idéale, physiquement et moralement.

– Mais... mais... N’est-ce pas un emballement passager ?... Un caprice où il entre aussi peut-être de la pitié...

– Non, c’est sérieux, très sérieux. Des gens qui ne me connaissent que superficiellement prétendent que je suis fantasque, inconstant. Mais si mon père était ici, il vous dirait que je puis être tout autre chose.

– Mais que penserait-il de ce mariage, monsieur votre père ?

– Il l’approuverait de toute son âme. En ce

moment, il voyage au Brésil. Je vais lui écrire pour lui faire part de mon désir, et je ne doute pas de son approbation. En attendant, Magdalena sera dans mon château de Clairefontaine, bien soignée par ma tante qui la chérira bientôt. Je ferai durer mon travail le plus possible. Quand il n'y aura plus moyen d'avoir des séances de pose, ma tante l'emmènera au bord de la mer ou ailleurs, sous prétexte que sa santé en retirera un grand bien. Et, ainsi, nous attendrons le moment où mon père sera de retour.

– Mais dans tout cela, que faites-vous de la volonté de M^{me} de Movis ? demanda le curé, qui ne semblait pas revenu encore de sa stupéfaction.

– Elle acceptera ce que je voudrai, car elle a compris hier – et je le lui ferai encore mieux comprendre avant mon départ – qu'il serait périlleux pour elle de donner corps à la suspicion qu'elle devine chez moi. C'est pourquoi aussi elle ne cherchera plus à nuire à la santé de Magdalena.

– S'il en est ainsi... Oui, elle n'osera pas. Vraiment, il fallait une influence telle que la

vôtre, monsieur, pour réussir en une telle circonstance, car cette femme doit être singulièrement habile. J'ai été trop longtemps leurré par les apparences qu'elle se donnait, et je vous avoue avoir eu peine à croire, jusqu'à ces derniers temps, qu'elle eût été, qu'elle fût toujours si complètement dépourvue de scrupules.

– Oui, elle possède une incomparable maîtrise dans la duplicité... et dans l'art de la flatterie. L'une et l'autre ont échoué pour moi, grâce au Ciel. L'âme pure, loyale de sa victime a été plus forte que toutes ses intrigues... Elle m'a raconté que Magdalena avait une très faible santé, due à une très mauvaise hérédité. Est-ce vrai ?

– Elle était frêle, assez délicate, il y a quelques années, mais elle s'est fortifiée en dépit d'une existence déprimante, d'une alimentation assez frugale, d'après ce que j'ai compris. Ceci prouve un fonds excellent. Sa mère est morte en la mettant au monde ; son père était phtisique, il est vrai, mais cette maladie lui est certainement survenue à la suite d'un travail excessif,

accompagné de privations, car d'après les gens qui l'ont connu ici, il était très vigoureux, jamais malade. Du reste, les Norhac sont une très belle race, très saine. Quant à la famille maternelle, vous pourriez sans doute avoir des renseignements en Pologne ?

– Évidemment. Mais je ne doute pas qu'il n'y ait là que mensonges de la part de M^{me} de Movis. Cela fait partie de son plan. Qui sait ! Peut-être voulait-elle ainsi préparer la mort « naturelle » de cette gênante pupille ?

– Oh ! monsieur ! protesta le prêtre.

– Que voulez-vous, je me méfie terriblement d'elle. Je voudrais bien que ma chère Magdalena soit déjà hors de ses mains.

– Moi aussi, je l'avoue. Mais j'aurais voulu... Elle est bien jeune encore, bien enfant par sa complète inexpérience...

– Et vous craignez que je ne sois pas un mari bien sérieux ?

Karol souriait, en regardant la physionomie embarrassée du prêtre.

– ... Ne craignez rien, je la rendrai heureuse et, je vous promets d’être pour elle le plus fidèle, le plus dévoué des époux. Je vous le promets sur la mémoire de ma mère, que j’ai si tendrement aimée.

– Il y a longtemps que vous l’avez perdue ?

– J’avais quatorze ans. Elle était espagnole, d’une rare beauté, d’une âme plus belle encore. Mon père est demeuré inconsolable. Mais je ne doute pas que Magdalena par son charme et sa bonté, n’adoucisce peu à peu sa douleur...

Pendant un moment, le prêtre et son visiteur demeurèrent silencieux, suivant tous deux le fil de leurs pensées. Puis l’abbé Darlannes demanda :

– Avez-vous fait quelque allusion à votre projet de mariage, devant Magdalena ?

– Non, pas encore. Nous en parlerons à Clairefontaine.

– Mais ne pensez-vous pas que M^{me} de Movis mettra tous les obstacles possibles ?...

– Je me charge de les renverser... Ah ! si nous

pouvions prouver la captation, cela irait tout seul !

– Oui, mais voilà, comment la prouver ?

– Ne pourrait-on trouver des témoignages dans le pays ?... Il y a peut-être des anciens serviteurs qui ont pu voir, entendre quelque chose ?

– Je m’en informerai, monsieur, et vous tiendrai au courant.

– C’est convenu. Tâchez aussi de revoir Magdalena ces jours-ci, de lui dire que je l’attends, qu’elle n’ait plus d’inquiétudes. Pauvre petite chérie, quelle existence elle a eue dans ce Cadeilles, près de cette vieille demoiselle qui – je l’ai compris – est de nature peu agréable !

– Une âme ulcérée par sa disgrâce physique. Cependant elle est la seule à Cadeilles qui ait montré quelque bonté pour l’orpheline. Puis elle lui a donné une instruction assez étendue – car M^{me} de Movis a fait encore des économies de ce côté, en chargeant la parente pauvre de remplacer la pension qu’il lui aurait fallu payer.

– Ah ! elle est complète ! dit Karol avec

mépris. Et il va falloir que je voie encore cette femme, que je lui fasse bonne mine pendant quelque temps !... Jusqu'à ce que j'aie le droit de protéger Magdalena !

Tout en parlant, le prêtre et son hôte sortaient de la tonnelle. Karol regarda avec intérêt le jardin si bien cultivé et en fit compliment à l'abbé Darlannes. Puis il lui remit une généreuse offrande pour son église et prit congé, reconduit jusqu'à la porte par le curé qui le regarda s'éloigner en songeant :

« Cette pauvre petite Magdalena, quel rêve pour elle, si ce jeune homme réalise son projet ! Passer d'une telle sujétion, d'une telle pauvreté à la plus grande opulence... Car on dit que ces Wienkiewicz sont fabuleusement riches... Mais la rendra-t-il heureuse ? Il a l'air loyal et bon... Mais n'a-t-il pas été gâté par le succès, la richesse, les adulations ? D'autre part, sans lui, que deviendrait cette enfant ? Seule une protection comme la sienne peut la préserver des intrigues de M^{me} de Movis... Et puisqu'il parle de mariage... »

Hochant la tête, le prêtre rentra dans sa demeure et retourna à son jardin, où il se remit à bêcher, sans entrain, car il pensait à ce que venait de lui révéler le jeune Polonais et qui corroborait ses soupçons, à lui, au sujet du rôle joué par M^{me} de Movis près du défunt châtelain. Il conclut, en laissant retomber sa bêche :

– Il faudra que j’aie voir la vieille Maria. Par elle, je saurai peut-être quelque chose.

15

Karol devait partir le lendemain. Cette dernière après-midi fut consacrée à une excursion préparée depuis quelques jours, de telle sorte que les promeneurs ne rentrèrent qu'à l'heure du dîner. Le soir, dans le salon, Karol demanda :

– N'aurai-je pas le plaisir de dire au revoir à M^{lle} de Norhac, avant mon départ ?

Il avait fort bien remarqué la contrariété de M^{me} de Movis et de Thibaut quand il donnait ce nom à Magdalena et se faisait un plaisir de récidiver.

– Elle est au lit à cette heure, répondit Vincente avec le plus doux de ses sourires. Sa santé exige qu'elle se couche tôt...

– Mais demain matin ? Je ne pars que vers 10 heures.

– Ah ! oui, demain matin... Oui, sans doute.

– Elle se lève très tard, dit Fernande.

Elle glissait vers le jeune artiste un regard dont la chaleur aurait fait fondre toute autre glace que celle qui entourait le cœur de Karol – pour elle, du moins.

– Eh bien, j’attendrai.

Fernande serra ses lèvres carminées, puis dit avec un petit rire forcé :

– Puisque vous la verrez dans quinze jours, cette petite... ce modèle unique, incomparable... Je me souviens combien déjà vous en étiez enthousiaste, il y a six ans, quand vous l’avez peinte au bord du gave. Elle n’était cependant pas jolie.

– Elle avait ses yeux et ses cheveux, les uns et les autres admirables... J’ai oublié de lui demander si elle avait conservé le croquis fait par moi.

Vincente eut un mouvement qui mit son visage un peu dans la pénombre.

– Je ne le lui ai pas donné à ce moment-là, monsieur. Elle était trop jeune, et cette esquisse

avait une valeur considérable... Je l'ai conservée pour la lui remettre plus tard...

Un éclair passa dans le regard de Karol. Il y avait une froide raillerie dans sa voix quand il riposta :

– Vous êtes admirablement prévoyante, madame ! Et cela va me donner maintenant le plaisir de remettre moi-même ce croquis à M^{lle} de Norhac, si vous voulez bien me le rendre.

– Mais certainement, monsieur, je le ferai porter tout à l'heure chez vous.

– Quelle heureuse créature ! s'écria M^{me} Breille avec un regard extasié vers Karol. Elle aura la gloire d'être peinte par vous...

– Une gloire que son ignorance n'appréciera pas comme elle doit l'être, dit Fernande en ricanant légèrement.

– C'est bien ce qui m'enchant, mademoiselle. La simplicité, la candeur de votre jeune cousine me changeront des âmes plus ou moins compliquées dont est composé mon entourage mondain.

– Une simplicité, une candeur qui ne seront sans doute pas longues à faire naufrage !

La réflexion était de Thibaut, qui la prononçait sur un ton de négligente ironie.

– Qu'en savez-vous ? dit froidement, Karol.

– Mais parce qu'aucune femme, fût-elle la perfection même, ne résisterait à la tentation d'orgueil, dans les circonstances où va se trouver ma cousine.

Il appuyait légèrement sur ces derniers mots.

– Aucune femme ? Quel scepticisme, Movis ! Cependant, votre expérience ne peut être grande encore, et dussiez-vous me trouver bien naïf, je préfère garder mes illusions.

– Oh ! naïf ! Personne ne songerait à vous appliquer ce terme ! protesta M^{me} de Movis. Mais vous êtes disposé à trop de bonté, d'indulgence, je le crains.

– Que voulez-vous, je suis, je resterai toujours incorrigible sous ce rapport.

Sur ces mots, dits avec une souriante désinvolture, Karol prit congé de ses hôtes.

Dans l'appartement qu'il occupait, son valet de chambre, Wojciedi, un Polonais aussi, préparait la chambre pour la nuit. Karol l'appela et lui demanda :

– Sais-tu où est la chambre de M. Louis de Movis ?

– Oui, monsieur. Elle se trouve dans un corridor, près d'ici.

– Va voir s'il y est et prie-le de venir me parler.

Quelques instants plus tard, Louis entrait, visiblement surpris et un peu inquiet de cette convocation.

– Mon cher Louis, je vais vous demander un service.

– Monsieur, j'en suis bien heureux !

– Tout à l'heure, j'ai exprimé devant M^{me} de Movis le désir de dire au revoir à votre cousine avant mon départ. Mais je crains qu'elle découvre quelque empêchement à le satisfaire. Surtout, je ne me soucie guère d'avoir cette entrevue si elle y assiste. Connaissez-vous un moyen pour que je

voie Magdalena en toute tranquillité, et en votre seule présence ? Car je tiens à ce que vous soyez là, ne voulant pas que, si quelqu'un nous apercevait, on puisse ensuite en faire état contre la réputation de M^{lle} de Norhac.

Après un instant de réflexion, Louis déclara :

– Hier matin, comme je faisais un tour dans le parc, vers 8 heures, j'ai rencontré Magdalena assise près du bassin de Flore. Nous avons échangé quelques mots et elle m'a dit que la cousine Séraphine voulait qu'elle vînt chaque matin prendre l'air, avant le moment où arrivait la chaleur. Nous aurions donc des chances de la trouver demain vers cet endroit, qui lui plaît parce qu'il est retiré, en dehors des allées principales.

– Eh bien, nous irons ensemble, demain, Louis. Où nous retrouverons-nous, pour ne pas éveiller les soupçons ?

– Au kiosque chinois, si vous le voulez, monsieur. Il n'est pas loin de l'endroit en question.

– Soit... Dites-moi, Louis, comment l’avez-vous trouvée ? Avait-elle moins mauvaise mine ?

– Plutôt moins, il me semble, monsieur.

– Je pense bien qu’on ne la fait plus travailler ?

– Non, pas en ce moment. Elle est trop faible encore, d’ailleurs, elle ne pourrait pas.

– En ce moment ni plus tard, je l’espère ! M^{me} de Movis ne voudra pas m’amener un modèle en mauvais état.

Le pâle visage eut une légère contraction, les yeux tristes se cachèrent un instant sous leurs paupières frémissantes.

Karol prit la main du jeune garçon et la pressa amicalement.

– Allez maintenant, mon ami... Et merci.

– C’est moi qui vous remercie de me donner une occasion de vous servir... Et Magdalena aussi ! répondit Louis avec élan.

Il sortit, et Karol, en le regardant s’éloigner, songea avec émotion : « Pauvre garçon, il

voudrait réparer un peu les injustices des autres envers sa cousine. Mais il aurait fort à faire, car, de plus en plus, je crois qu'elle est victime d'une série d'odieuses intrigues, ma délicieuse Magdalena. »

Cette nuit-là, Karol dort peu. L'aventure où il se trouvait jeté par l'amour que lui inspirait Magdalena plaisait à son âme demeurée ardente, chevaleresque, sous des dehors mondains. Toutefois, il était d'esprit assez réfléchi pour envisager les difficultés qui l'attendaient, en cette occurrence, et il regrettait de n'avoir pas près de lui son père pour l'aider, pour l'appuyer de son autorité, de son influence.

« Je vais, dès mon arrivée à Paris, lui câbler que je le prie de revenir pour affaire urgente, pensa-t-il. Cela ne lui fera qu'une semaine ou deux d'avance, et il me les sacrifiera volontiers. »

Avant 8 heures, Karol sortait sans bruit du château par une porte de service et gagnait un vieux kiosque d'apparence vaguement chinoise, autrefois bâti sur les indications d'un Norhac, amateur de l'Extrême-Orient, qui avait rempli un

salon de Cadeilles avec des curiosités diverses, dont quelques-unes étaient authentiques. Louis arriva cinq minutes plus tard et s'excusa.

– C'est moi qui suis en avance, mon ami. Peut-être est-il trop tôt pour trouver maintenant votre cousine ?

– Non, je ne le pense pas, monsieur.

Tous deux prirent une étroite allée, assez négligée, tracée entre des arbustes qui empiétaient sans façon sur elle. Remarquant que Louis paraissait oppressé, Karol demanda :

– Qu'avez-vous ? Il semble que vous ayez peine à respirer ?

– J'ai le cœur malade, monsieur.

– Vous soigne-t-on pour cela ?

– Oui, ma mère m'a conduit l'année dernière chez un spécialiste. Il m'a donné quelques remèdes, m'a recommandé de ne pas me fatiguer.

– Et vous lui obéissez ?

– Il le faut bien ; je ne puis mener la vie des autres enfants de mon âge !

Il y avait dans l'accent du jeune garçon une mélancolique résignation.

– Mais, vous irez mieux, Louis. En vous soignant bien...

– Oh ! je n'y tiens guère !

Le ton de douloureux détachement émut Karol, qui prit la main de son jeune compagnon et, plein de compassion, la mit sous son bras.

– Voyons, Louis, que me dites-vous là ? À votre âge, on n'a pas de ces idées.

– À mon âge, on peut souffrir beaucoup, monsieur.

– Mon cher enfant, il ne faut pas vous faire d'idées trop noires sur... certaines choses. Nous arrangerons cela au mieux, je l'espère, et sans trop de préjudice pour personne.

Louis leva sur lui un regard de fervente reconnaissance.

– Merci, monsieur, de votre indulgence... De votre compassion. Mais avant tout, pensez à Magdalena... à celle qui est si délaissée... si... pauvre d'affection et de tout...

Ils arrivaient à ce moment au bout de l'allée. Celle-ci débouchait sur un rond-point dont le centre était occupé par un bassin circulaire, fait d'une pierre fendue, verdie par les siècles. Au milieu, une Flore, mince jeune femme couronnée de fleurs, et dont la primitive blancheur avait fait place à une lèpre noirâtre, penchait depuis trois cents ans une corbeille débordante de roses vers l'eau toujours vive, car elle était renouvelée par une des sources qui jaillissaient dans le parc de Cadeilles.

Sur un banc était assise Magdalena. Le soleil, déjà un peu haut, glissait des pointes lumineuses entre les feuillages des grands hêtres qui formaient en ce lieu une voûte majestueuse. Il y avait dans ces frondaisons un gazouillis d'oiseaux qui empêcha la jeune fille d'entendre les arrivants, jusqu'à ce qu'ils fussent tout près d'elle.

Alors elle sursauta, avec une légère exclamation, et son visage pâle devint très rose.

— Je viens vous faire mes adieux, mademoiselle, dit Karol en s'inclinant. Car je

pars dans deux heures pour préparer votre séjour à Clairefontaine. Mais auparavant je voulais vous redire que vous pouviez compter sur tout mon dévouement, sur toute mon amitié.

– Quoi ! Vous vous êtes dérangé pour moi, monsieur ?

Ces paroles, cet accent d'étonnement, la visible confusion de Magdalena révélèrent combien dédaignée, comptée pour rien avait été jusqu'ici l'orpheline, et montraient aussi la candide simplicité de cette âme, qui ne voyait dans la sollicitude de Karol que la bonté d'un homme généreux, chevaleresque pour une enfant malheureuse.

Karol eut un sourire ému, en répondant avec une douce gaieté :

– Mais oui, pour vous seule, petite solitaire. D'abord, je voulais me rendre compte si vous aviez repris une mine un peu meilleure... Vous me permettez de m'asseoir un instant ? Car j'ai plusieurs choses à vous dire...

Il prit place sur le banc, tandis que Louis,

discrètement, se rapprochait du bassin dont l'eau vive paraissait piquetée d'or.

– Tout d'abord, j'ai ceci à vous donner...

Et Karol posa sur les genoux de la jeune fille un petit rouleau.

– Qu'est-ce ? dit-elle avec surprise.

– Quand je suis parti d'ici, il y a six ans, j'ai remis à M^{me} de Movis le croquis que j'avais fait de vous... Vous vous souvenez, le premier jour où nous nous sommes vus ?

– Oh ! oui, très bien !

– Je lui avais demandé de vous le remettre, comme remerciement. Hier, j'ai appris par hasard que cette honnête personne l'avait gardé par devers elle – sous prétexte que vous étiez trop jeune alors et auriez pu l'égarer. Je l'ai priée de me le rendre, afin que je vous le donne moi-même... Et le voilà

Magdalena déroula le papier. Elle vit, au bord du gave, une petite fille aux longs cheveux épars, et dont les pieds trempaient dans l'eau bouillonnante. Sur un angle de la feuille, elle lut

la signature : Karol Wienkiewicz.

Ses beaux yeux se levèrent sur le jeune homme, avec une expression de joie émue :

– Combien je vous remercie ! Ce me sera un si précieux souvenir !... J’ignorais en effet...

– Oh ! Ce n’est qu’une des cent petites indécicatesses dont doit être coutumière votre aimable parente ! Si encore elle n’en avait pas commis de plus graves à votre égard !... Enfin, laissons cela pour le moment, car nous avons peu de temps devant nous, et je préfère que M^{me} de Movis ignore notre entrevue.

– Mais... son fils ?

– Il ne dira rien. Vous avez en lui un ami, qui vous plaint de tout son cœur. C’est à lui que je me suis adressé pour vous voir ce matin. Il vous avait rencontrée ici et m’a dit que je vous y trouverais probablement.

– En effet, il m’a parlé, hier. Oui, lui, a une physionomie sympathique... Et il ne semble pas heureux.

– Il ne l’est pas, en effet. Et je crois qu’il

souffre surtout de ce qu'il connaît ou soupçonne chez sa mère. Il savait que vous aviez été enfermée dans le cachot de la tour... Et à ce propos, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

– Je me demande pourquoi, en effet... Je vous voyais déjà si en colère contre M^{me} de Movis...

– Ah ! de fait, j'ai failli bondir quand Louis m'a dit cela ! Ma pauvre enfant !

Sa main prenait celle de Magdalena et la serrait longuement. Son regard attendri enveloppait le jeune visage rosi par l'émotion, où les yeux avaient un si doux éclat de joie contenue.

– Ce n'est rien... C'est passé. J'espère qu'elle sera maintenant moins mauvaise.

– Ah ! Je voudrais bien voir le contraire ! Vous avez désormais un chevalier pour vous défendre, mademoiselle... Un chevalier tout dévoué.

Elle baissa un peu les paupières, éblouie par le chaud regard de Karol.

– ... Hier, j'ai été voir l'abbé Darlannes et nous

avons parlé de vous. Lui aussi a maintenant des soupçons sur le rôle joué par M^{me} de Movis près de M. de Norhac. Si quelque chose n'allait pas, ici, jusqu'à votre départ, confiez-le lui, et il m'en avertirait. En outre, il doit chercher si quelque personne de l'entourage du défunt ne pourrait nous apporter un témoignage sérieux contre ladite dame... Enfin, vous voyez, chère petite amie, que vous n'êtes plus seule, abandonnée.

– C'est à vous que je le dois ! Quelle gratitude je vous en ai !

– Eh ! bien, il faudra me la prouver quelque jour ! répliqua-t-il avec une gaieté fortement mêlée d'émotion. Je vous dirai comment, un peu plus tard... Voyons, n'avez-vous rien à me demander avant que je parte ?

– Je voudrais savoir si je dois parler à M^{lle} de Grandy de vos projets contre M^{me} de Movis ? Je lui ai seulement dit que vous vouliez me peindre dans un de vos tableaux.

– Est-elle sûre ?

– Oh ! oui ! J'ai compris que sous ses airs

revêches, et en dépit de ses paroles parfois désagréables, elle m'aimait, tandis qu'elle détestait M^{me} de Movis. Et j'ai l'habitude de lui rien cacher.

– Alors, racontez-lui tout. Peut-être pourra-t-elle vous être utile, plus tard, si elle sait ou soupçonne quelque chose de louche dans les agissements de M^{me} de Movis. Un témoignage qui, seul, vaut peu de chose, devient parfois probant, venant en renforcer un ou plusieurs autres.

– J'ignore ce qu'elle peut savoir. Elle ne m'en a jamais parlé. À cause de sa situation dépendante, peut-être aussi par suite de son caractère renfermé, malheureux, elle s'est toujours tenue sur la réserve et ne m'a jamais parlé de l'oncle Henri, ni de mon père.

– Elle n'a aucune fortune ?

– Rien. C'était M. de Norhac qui lui faisait une rente. M^{me} de Movis a continué – en la diminuant.

Karol eut un sourire méprisant.

– Ah bon !... Mais elle lui donnait quelque chose pour votre entretien ?

– Oui... Bien peu.

Le regard de Karol se posa rapidement sur la robe fanée, sur les vieux souliers qui chaussaient de fins petits pieds, sur le châle usé couvrant les épaules de la jeune fille. Ses paumes tièdes et douces serrèrent plus fort la main frémissante.

– Ce temps-là ne reviendra plus. Même si nous ne pouvons prouver la captation d’héritage, vous ne connaîtrez plus cette misère... Maintenant, au revoir... À Clairefontaine !

Il mit un baiser sur les doigts de Magdalena et se leva. La douceur veloutée de ses yeux enveloppa une dernière fois l’orpheline. Il répéta :

– Au revoir, Magdalena.

Et s’il s’éloigna, suivi de Louis qui avait adressé à sa cousine un amical salut.

Pendant un long moment, Magdalena resta immobile, les mains abandonnées sur ses genoux. Un singulier mélange de tristesse et de joie

pénétrait son âme. Tristesse de voir s'éloigner celui qui se disait et qui était vraiment son défenseur... Joie de l'avoir revu, d'avoir entendu sa voix, de sentir cette amitié discrète et agissante qui veillait sur elle. Et puis de la surprise aussi, une surprise ingénue de l'intérêt que cet élégant étranger, cet artiste célèbre portait à une enfant pauvre, ignorée, méprisée de sa famille.

Karol Wienkiewicz... Elle déployait la feuille qu'il lui avait remise et regardait longuement la signature qu'y avait tracée le jeune peintre. Puis elle considéra le modèle, la petite fille aux grands yeux pensifs, un peu farouches. Et elle sourit en pensant à cette première rencontre avec Karol, à l'effroi qu'elle avait éprouvé, à sa craintive soumission aux volontés de ce jeune étranger. Maintenant, elle n'avait plus peur... Mais comme autrefois, elle se laisserait volontiers conduire par ce Karol impérieux et charmeur qui pénétrait ainsi inopinément dans son existence d'orpheline malheureuse.

16

Les Movis et leurs hôtes étaient réunis dans le hall pour adresser les derniers adieux à Karol Wienkiewicz. Celui-ci, avec son amabilité coutumière, baisait la main des femmes, serrait celle des hommes, en répondant avec une grâce légère aux regrets que tous lui exprimaient une fois de plus.

– Nous nous reverrons cet hiver... À moins que je le passe dans le Midi. Cela dépendra de la réalisation de certains projets... À bientôt, madame ? C'est convenu ? Je vous attends à la date fixée ?

Ceci s'adressait à M^{me} de Movis, souriante et plus suave que jamais.

– Entièrement convenu. Nous serons à Clairefontaine le 15 juillet.

– Si ces messieurs n'ont pas l'intention de

revenir à Paris, désirez-vous que je vous envoie une de mes voitures ?

– Si, nous y retournons aussi, dit Thibaut. Mais comme il n’y aurait pas de place pour tous dans notre voiture, avec Magdalena en plus, mon père et Aimée doivent prendre le chemin de fer.

Le regard surpris et mécontent dirigé par M^{me} de Movis vers son fils révéla à Karol que Thibaut allait en ce moment à l’encontre de la volonté maternelle.

– En ce cas, il est bien plus simple que vous preniez ma voiture. Ainsi, vous partirez tous ensemble et vous serez plus au large. Je vous l’enverrai deux jours avant votre départ.

– Vous êtes infiniment aimable ! dit Vincente avec componction. Ce sera en effet beaucoup plus agréable...

– Oh ! oui ! c’est charmant à vous d’y avoir pensé ! s’écria Fernande avec un éloquent regard.

– Je suis enchanté que cela puisse vous rendre service. Ce sera un petit remerciement pour l’aimable hospitalité que j’ai reçue en ce logis...

Le ton était courtois, mais froid. C'était uniquement la banale politesse de l'homme du monde qui ne peut se dérober à l'obligation de remercier des hôtes empressés à lui plaire.

– Une hospitalité que nous serons toujours heureux de vous offrir ! dit chaleureusement Vincente.

– Oh ! j'espère revoir quelque jour ce vieux Cadeilles ! J'y ai passé de fort agréables moments... À bientôt donc, madame... Et amenez-moi votre jeune parente bien portante, comme elle l'est à l'ordinaire, paraît-il. Il me faut une jeune martyre qui ait meilleure mine que cela. Je vous en rends responsable, sachez-le.

Ces derniers mots furent prononcés sur un ton de plaisanterie qui, cependant, laissait percevoir l'avertissement de façon suffisante pour que le comprit une femme d'esprit aiguisé, telle que Vincente. Le calme visage eut une contraction légère, mais les yeux ne se baissèrent pas sous le regard volontaire, qui contenait une menace.

– S'il ne tient qu'à moi, soyez certain qu'elle aura une tout autre mine ! répondit-elle

gracieusement.

Quand la voiture se fut éloignée, emportant Karol, les hôtes de Cadeilles qui demeuraient encore quelques jours regagnèrent leur appartement ou bien suivirent Fernande qui les engageait à une partie de tennis.

Thibaut prit le bras de sa mère et l'emmena vers l'escalier.

– Il faut que je cause un peu avec vous, dit-il à mi-voix. J'ai besoin que vous me donniez quelques explications...

– Quelles explications ? Je me demande...

Sans répondre, il commença de monter, et elle dut le suivre, avec une évidente mauvaise humeur. Ils entrèrent dans la pièce qui servait de boudoir à Vincente. Thibaut lâcha le bras de sa mère et s'assit dans une confortable bergère.

– Oui, des explications, ma chère mère. Vous m'avez dit, l'autre jour, que vous promettiez à Karol Wienkiewicz de lui amener Magdalena, mais que vous aviez l'intention de ne pas tenir cette promesse.

– C’est exact !

Sans paraître se formaliser du sans-façon de son fils – d’ailleurs habituel – elle s’asseyait à son tour et appuyait son coude sur une petite table proche.

– Vous êtes toujours dans les mêmes dispositions ?

– Non.

Le monosyllabe glissa doucement entre les lèvres de Vincente.

– Ah ! pourquoi ?

– Parce que j’ai compris qu’il serait trop dangereux pour nous de chercher à berner cet homme perspicace, qui veut à tout prix Magdalena.

Une lueur brilla dans le regard de Thibaut. Mais la voix du jeune homme resta calme en répliquant :

– Dangereux ? À quel point de vue ? Parce que ce serait la rupture de nos relations avec lui ? Car autrement, mon père étant le tuteur de Magdalena, vous êtes libre d’agir à votre guise.

M^{me} de Movis appuya sa joue contre sa main fine où étincelaient deux bagues de prix. Aucune émotion ne se discernait sur sa physionomie, tandis qu'elle répliquait avec tranquillité :

– Tu es majeur, maintenant, Thibaut, tu es un garçon intelligent, qui ne s'embarrasse pas de trop de préjugés. Je vais donc t'apprendre ceci : j'ai tout fait pour empêcher que l'oncle Henri soit en rapport avec Roland, dès que je l'ai vu malade. Quand est arrivée une lettre de son neveu, je l'ai supprimée ; quand Roland lui-même est venu, je l'ai empêché d'aller jusqu'à son oncle, et c'est la scène rapide, provoquée par ma résistance, qui a précipité sa fin. J'ai monté la garde près de l'oncle, avec l'aide de Célinie, pour empêcher qu'on l'approche hors de notre présence. Il a toujours ignoré l'existence de la fille de Roland...

– Bref, vous vous êtes rendue coupable d'une captation d'héritage ?

– Exactement. Me le reproches-tu ?

– Certes non ! À votre place j'aurais fait de même.

Vincente sourit. Le cynisme de son fils égalait le sien. Ils étaient bien faits pour s'entendre.

– ... Mais je ne vois pas quel rapport cela peut avoir avec Wienkiewicz ?

– Malheureusement, un très grand rapport... Car j'ai compris qu'il me soupçonne, comprends-tu ? Il s'est toqué de Magdalena, il la prend sous sa protection et, en la questionnant, en s'informant peut-être près d'autres personnes, il a dû se rendre compte qu'elle avait été lésée. Alors, il va chercher – il cherche sans doute – à lui faire rendre justice.

Les yeux de Thibaut semblaient changer de nuance, devenir presque noirs de colère.

– Vous pensez qu'il trouverait des preuves ?

– J'espère que non... Mais on ne sait jamais. Célinie, quoique bien payée par moi, n'est pas sûre. Il peut lui offrir de telles sommes qu'elle n'y résisterait pas. D'autres serviteurs peuvent avoir quelques soupçons... Bref, j'ai pensé qu'il valait mieux ne contrarier en rien un adversaire comme celui-là, qui dispose de tant d'influence et

d'argent.

– C'est-à-dire que vous le laisserez agir avec Magdalena selon son bon plaisir ?

Une intonation un peu âpre dans l'accent de son fils parut frapper M^{me} de Movis. Elle le regarda, mais ne vit qu'une calme froideur sur sa physionomie.

– Que puis-je ? Et pourquoi risquer de nous mettre de terribles embarras sur le dos à cause de cette petite ?

– Et Fernande ? demanda ironiquement Thibaut.

M^{me} de Movis leva les épaules :

– Fernande ? Hélas ! Pour le moment du moins, il n'y a rien à faire. Il ne se soucie pas plus d'elle que de cela...

Et son doigt fit voler, d'une pichenette, une plume égarée sur sa robe.

– Cette odieuse petite Magdalena est venue se mettre en travers. Oh ! si je puis un jour lui faire payer cela !... Mais pour l'instant, il s'agit d'apaiser les soupçons et le mécontentement de

Karol Wienkiewicz. Aussi allons-nous la traiter comme une princesse... Ou presque.

Thibaut avait pris dans sa poche un étui d'argent et en sortait une cigarette qu'il alluma posément tandis que sa mère reprenait avec un mauvais sourire :

– Elle ne pourra plus se plaindre de nous, maintenant... À propos, pourquoi as-tu dit à M. Wienkiewicz que c'était Aimée qui devait accompagner ton père en chemin de fer, alors que nous étions convenus que ce serait Magdalena ?

– Parce que j'ai pensé que cela ferait mieux à ses yeux, de ne pas sembler la mettre hors de notre compagnie.

– Ah ! en effet !... Tu avais donc senti déjà la nécessité de ne pas heurter les idées de notre hôte au sujet de ce nouveau caprice ?

– Oui... Puisque nous tenons tant à rester en relation avec lui.

Entre ses lèvres, que soulevait un petit rire sardonique, Thibaut glissa la cigarette. Puis il se leva.

– Il va falloir que j’aille demain à Pau avec Magdalena pour lui acheter un trousseau, dit M^{me} de Movis. Cela va me faire de belles dépenses !... J’aurais dû me méfier davantage, l’enfermer pendant le séjour de M. Wienkiewicz.

– Oh ! oui, vous l’auriez bien dû ! dit entre ses dents Thibaut.

Comme il se dirigeait vers la porte, sa mère demanda :

– Alors, vraiment, Thibaut, tu m’approuves pour cet héritage ? Car je l’ai fait surtout pour toi, pour tes sœurs qui, sans cela, seriez pauvres.

– Je vous approuve pleinement, je le répète... Et si vous y tenez, je vous en remercie.

Enlevant la cigarette de sa bouche, il prit la main de sa mère et la baisa. Leurs regards se rencontrèrent et ils eurent tous deux le même sourire d’ironie féline qui semblait dire : « Ah ! que nous nous comprenons bien ! »

Les jours qui suivirent amenèrent quelque imprévu dans l’existence de Magdalena. Le

voyage à Pau fut un évènement pour elle, qui n'avait jamais quitté Cadeilles. Mais l'antipathique présence de Vincente l'empêcha d'en jouir. Cependant, M^{me} de Movis ne lui adressait plus de remarques désagréables et la traitait avec une apparente bienveillance. Quant à Fernande, elle feignait de l'ignorer et lui tournait le dos quand elle la rencontrait.

Magdalena prenait facilement son parti de cette attitude, sa cousine ne lui inspirant aucune sympathie. Et elle aurait bien voulu que Thibaut agît comme sa sœur. Mais il n'en était rien. Deux jours après le départ de Karol, elle le vit venir vers elle, dans le parc où elle faisait une promenade. Ses lèvres avaient le sourire félin qu'elle détestait. Avant qu'elle eût pu s'en défendre, il lui avait saisi la main et la serrait longuement.

– Vous avez déjà meilleure mine, chère Magdalena.

Elle dégagea sa main et fit un pas en arrière, tout en répondant :

– Il fallait peu de chose pour obtenir ce

résultat : moins de travail, simplement, et pas de nuit passée dans la tour du Roi.

– Ah ! cela vous est resté sur le cœur ? Je le comprends d'ailleurs. Ma mère vous a traitée avec un peu trop de sévérité, en croyant agir pour votre bien. Je le lui ai reproché, et elle en a convenu. Désormais, ma petite cousine, on agira envers vous avec plus de douceur. Le bon air de la vallée de Chevreuse achèvera de vous remettre – et aussi la satisfaction de poser pour Karol Wienkiewicz. Car c'est une joie pour vous, n'est-ce pas ?

– Pourquoi n'en serait-ce pas une ? Je comprends que c'est un honneur pour une inconnue, telle que moi, d'être choisie par un artiste comme lui.

– Évidemment... Mais continuez votre promenade, ma petite Magdalena. Je vais vous accompagner.

– Non, je rentre... Il est temps.

Elle se détournait, pressée d'échapper à ces yeux dont le regard brillant et doux

s'attachait à elle.

– Bien. Moi aussi.

Et il se mit à marcher près d'elle, en lui parlant de Paris, qu'elle allait connaître, en lui décrivant les voies bordées de magasins de luxe. Magdalena hâtait le pas, pressée d'échapper à son antipathique présence. Près du château, ils rencontrèrent Célinie, qui leur jeta un coup d'œil narquois. Au pied de la tour Blanche, Thibaut s'arrêta :

– Au revoir, petite cousine. Soignez-vous bien, pour devenir encore plus charmante.

– Au revoir, monsieur.

Elle appuyait sur ce dernier mot. Puis elle franchit le seuil de la tour.

Thibaut, les sourcils froncés, la regarda disparaître. Il ricana doucement et murmura :

– Tu as le cœur tout plein de ton Karol, belle enfant. Mais prends garde, si je m'avise de t'aimer, il faudra que je t'aie, en dépit de tous les Karol du monde.

Quand Magdalena eut raconté à M^{lle} Séraphine

quel compagnon s'était imposé à elle, la vieille demoiselle parut contrariée, réfléchit un instant, puis dit enfin :

– Méfiez-vous de ce Thibaut, mon enfant. Il est faux et mauvais... Comme sa mère. Tâchez d'éviter les rencontres de ce genre, ce serait préférable.

C'était chose facile à dire, mais non à réaliser. En revenant de la messe matinale, le surlendemain, qui était un dimanche, Magdalena vit encore Thibaut surgir près d'elle. Mais presque aussitôt, ils furent rejoints par Louis, qui sortait aussi de l'église. Thibaut jeta sur son frère un coup d'œil irrité, puis se mit à marcher plus vite, sous prétexte que le ciel se couvrait ; Louis, vite essoufflé, avait peine à suivre. Magdalena, s'en apercevant, ralentit le pas...

– Votre frère ne peut aller de ce train-là, fit-elle observer.

– Eh ! bien, qu'il aille plus doucement. Personne ne le force. Venez, la pluie va tomber dans un moment.

Mais Magdalena, sans paraître l'entendre, resta près de Louis, réglant son pas sur le sien. Thibaut, contenant une colère visible dans son regard, les accompagna sans un mot. Près du château seulement, il prit la main que Magdalena ne lui tendait pas et la pressa si fort qu'elle ne put retenir un cri de douleur.

– Thibaut, que lui fais-tu là ? s'écria Louis.

Thibaut eut un léger ricanement.

– Elle m'excusera si je lui prouve un peu durement mon affection.

– Ce n'est pas la première fois, si vous vous en souvenez, riposta Magdalena avec un regard dédaigneux.

– Ah ! Oui !... Le petit soufflet que je me suis permis de donner à l'enfant impertinente qui me contredisait. Vous ne l'avez pas oublié, chère cousine ?

Son air de douceuse raillerie fit exploser l'indignation chez Magdalena.

– Il y a bien des choses que je n'ai pas oubliées, monsieur... Et seule, la grâce divine me

donnera la force de les pardonner.

– Oh ! Si vous les pardonnez, cela suffira...
Cela suffira très bien !

Et, avec un rire sarcastique, il tourna les talons.

– Louis, si ce n'était mal de la part d'une chrétienne, je dirais que je hais votre frère !
Murmura Magdalena, dont la colère faisait trembler les lèvres.

– Oui, je le comprends... Il est détestable ! Et il faut vous méfier de lui, Magdalena.

– Vous me dites la même chose que la cousine Séraphine, mon petit ami.

– Elle a raison, il est si mauvais !

Et, craignant sans doute d'en dire trop sur son frère, Louis s'éloigna, après avoir serré la main de sa cousine.

Magdalena se dirigea vers la tour Blanche. Comme elle entra sous la voûte, Célinie parut à l'entrée du couloir qui formait communication avec le principal corps de logis.

– Eh bien ! On s’en donne du bon temps, maintenant ! Et ce qu’il est gentil, hein, M. Thibaut ? Ah ! futée que vous êtes ! Les deux coqs vont se prendre de bec, un de ces jours. Mais mademoiselle choisira le plus huppé, naturellement !

Un rire insolent punctua cette dernière phrase. Et comme Magdalena, sans paraître l’entendre, commençait à monter les degrés de la tour, la voix méchamment gouailleuse de la grosse femme lança encore :

– Vous en êtes, une sainte nitouche ! Et une fameuse !

Clairefontaine datait du XVIII^e siècle. Un baron de Louvières, dont la femme était de santé délicate, avait fait bâtir pour elle, dans la vallée de l'Yvette, un petit château entouré de jardins. Sa fille unique, pendant l'émigration, avait épousé un Polonais, et c'était à l'un de leurs descendants que Karol, deux ans auparavant, avait acheté ce charmant domaine.

Il était là pour recevoir ses hôtes, quand ils descendirent d'automobile. M. de Movis et Thibaut étaient restés à Paris, Aimée avait rejoint des amies à Fécamp. Magdalena se trouvait donc en compagnie de Vincente, de sa fille aînée et de Louis, que Karol avait invité en insistant sur sa mauvaise mine.

Tout aussitôt, la jeune fille se sentit enveloppée par le regard de ces yeux noirs dont le souvenir la hantait depuis quelques semaines.

Elle y répondit par un sourire timide et un peu de rose aviva pendant un instant la pâleur de ses joues.

– Vous n’êtes pas trop fatiguée du voyage, mademoiselle ? demanda Karol en lui prenant la main.

– Si, un peu... Je ne suis pas habituée.

– Nous n’avons cependant pas fait de bien longues étapes, fit observer Vincente, en souriant aimablement à Karol. Comme Thibaut ne conduisait pas, j’ai pu faire modérer la vitesse, ce que j’obtiens difficilement avec lui.

– Il va falloir bien vous reposer maintenant, dit Karol en s’adressant à la jeune fille. Mais entrons, je vous prie, mesdames. Ma tante vous attend.

Dans le vestibule dallé de marbre noir et blanc où s’élevait l’escalier de pierre aux larges paliers, une dame de petite taille parut au seuil d’une des portes décorées de sculptures délicates. Elle était très brune, devait avoir dépassé la cinquantaine, mais fardée, vive, alerte et vêtue avec une grande

élégance, elle faisait encore illusion à quelque distance.

– Chère doña Clara, je suis si heureuse de vous retrouver ici ! dit Vincente.

– Et moi charmée de vous accueillir, ainsi que votre belle Fernande... Et cette charmante petite !

Sa main, ayant serré celle de Vincente et de sa fille, se tendait vers Magdalena. Ses yeux noirs, tout pétillants de vivacité, s'attachaient sur la jeune fille intimidée.

– ... Oui, charmante, en vérité ! Tu n'avais pas exagéré, Karol. Mignonne, permettez que je vous embrasse !

Et elle entoura de ses bras Magdalena confuse, rougissante, mais qui déjà sentait que cette étrangère lui était favorable.

Fernande, les lèvres serrées, dissimulait avec peine sa rage de voir ainsi accueillie celle qu'elle détestait. Vincente considérait cette scène d'un air bénin. Et elle approuva d'un signe de tête quand Karol dit à doña Clara :

– Il est préférable que vous conduisiez dès

maintenant M^{lle} de Norhac à son appartement, ma tante, car elle s’y reposera mieux. Faites-lui porter une collation. Pendant ce temps, je ferai servir le thé à ces dames et à mon ami Louis.

– Très bien, mon enfant. À tout à l’heure, mesdames. Venez, chère petite.

Elle prit le bras de Magdalena et l’emmena vers l’escalier. Au premier étage, elle ouvrit une porte en disant :

– Vous voici chez vous.

Magdalena s’arrêta, le seuil à peine franchi. La chambre qu’elle avait sous les yeux était décorée avec la plus délicate élégance. Meubles du XVIII^e siècle, tentures, bibelots, tout s’harmonisait avec un goût très sûr.

– Chez moi ?... Mais c’est vraiment trop beau !... murmura-t-elle, stupéfaite, éblouie.

– Non pas, chère petite ! Rien n’est trop beau pour une délicieuse enfant comme vous. Venez voir à côté.

À côté, c’était un petit boudoir garni de panneaux où un peintre contemporain de Boucher

avait peint les quatre saisons. Dans un vase de Sèvres s'épanouissaient des roses admirables, devant lesquelles tomba en contemplation Magdalena.

– Vous aimez ces fleurs ? demanda doña Clara qui la considérait avec un intérêt grandissant.

– Oh ! beaucoup !

– C'est mon neveu qui les a choisies et disposées lui-même. Il a fait faire aussi pas mal de transformations dans ces deux pièces qu'il ne trouvait pas à son gré telles qu'elles étaient... Les tapissiers ont dû accomplir un tour de force pour que tout soit prêt aujourd'hui. Mais quand Karol veut quelque chose, il faut que cela se fasse. Car il est terriblement volontaire, vous avez dû vous en apercevoir.

Elle riait en regardant malicieusement Magdalena.

– Oui... Mais je me suis surtout aperçue qu'il était très bon ! répondit la jeune fille avec émotion.

– Oh ! quant à cela, vous ne vous trompez

pas ! C'est le plus noble cœur, et le meilleur des fils et des neveux... Ah ! tenez, si je me mets à faire son panégyrique, je serai intarissable ! Et il faut que vous vous reposiez, que vous vous restauriez. Je vais vous envoyer la femme de chambre, chère mignonne. À bientôt, pour le dîner.

Doña Clara sortit, et Magdalena se trouva seule, tout étourdie encore d'un tel bouleversement dans son existence, et de se voir, elle, la pauvre, la délaissée, au milieu de ce luxe, dans ce décor préparé pour elle – doña Clara venait de le dire – par Karol Wienkiewicz.

Un flot de reconnaissance montait en son âme toute vibrante d'une joie mystérieuse. Elle oubliait les ennuis du voyage, complètement gâté pour elle par la présence de Thibaut. Celui-ci s'était arrangé pour se trouver dans l'une des voitures avec son père et Magdalena, tandis que M^{me} de Movis occupait l'autre avec ses filles et Louis. Pendant toute la durée du trajet, il avait témoigné à sa cousine une amabilité mêlée d'une sorte d'arrogance qu'elle avait subie avec une

secrète irritation, n'y répondant qu'avec la plus grande froideur. Heureusement qu'il demeurait à Paris ! Elle en était ainsi délivrée, à part les quelques visites qu'il se proposait de faire à Clairefontaine.

Elle s'approcha d'une fenêtre, souleva le rideau. Les jardins s'étendaient, admirablement dessinés, jusqu'à un petit bois éclairé par le soleil un peu bas déjà.

Magdalena, avec émerveillement, contemplait les corbeilles fleuries. Puis elle se détourna et s'approcha de la table ronde sur laquelle reposait le vase rempli de roses. Elle se pencha, aspira leur parfum... Les roses de Karol Wienkiewicz... Et se penchant plus encore, Magdalena en effleura une de ses lèvres.

Elle commença dès le lendemain à poser dans l'atelier que Karol avait fait aménager l'année précédente, utilisant pour cela une ancienne orangerie.

Les murs étaient couverts de fresques peintes

par lui ; un vélum de soie jaune tamisait à volonté la lumière venant du vitrage qui remplaçait le plafond. Quelques statues de marbre, quelques vases précieux garnis de fleurs sans parfum décoraient sobrement cette pièce, où Karol n'avait pas eu encore l'occasion de travailler.

M^{me} de Movis se trouvait là pendant les séances de pose. Karol ne pouvait s'y opposer. Mais il dit à sa tante :

– Offrez-lui de la remplacer, au moins de temps à autre, sous prétexte de lui épargner un ennui. Car s'il faut l'avoir là constamment, elle va m'horripiler. Puis je suis certain qu'elle glacera M^{lle} de Norhac, l'empêchera d'être naturelle.

Mais Vincente répondit à la proposition de M^{me} de Ojeda, d'un ton de protestation presque véhémement :

– Quoi ! Vous supposez que je m'ennuierai en regardant travailler, en écoutant causer notre grand artiste ? Oh ! chère doña Clara, c'est au contraire un plaisir pour moi !

Il fallait bien en passer par là, jusqu'à ce que Karol trouvât une occasion d'éloigner la gêneuse. Il venait chaque jour de Paris, dès le matin et, après la séance de pose, restait à déjeuner avec sa tante et ses hôtes. Puis il emmenait ceux-ci faire une promenade ou quelque excursion plus lointaine. Parfois, en ces circonstances, il pouvait échanger quelques mots sans témoin avec Magdalena. Mais Fernande avait la spécialité de venir rompre ce tête-à-tête, sans paraître s'apercevoir de l'irritation du jeune homme à peine contenue par ses habitudes de courtoisie.

Enfin, huit jours après son arrivée à Clairefontaine, M^{me} de Movis se rendit à Paris avec sa fille. Elle partit dès le matin, et ce fut doña Clara qui vint s'asseoir dans l'atelier où Magdalena prenait la pose.

Elle était vêtue d'une tunique blanche, qui dégageait ses bras un peu frêles encore, mais d'une forme parfaite. Sa chevelure retombait à demi sur ses épaules. En ces huit jours de repos et de secret bonheur, son teint, déjà, s'était un peu rosi, l'ovale délicat du visage avait perdu de sa

maigreur. Mais surtout le doux éclat des yeux apprenait à Karol que, maintenant, Magdalena n'était plus l'enfant malheureuse qu'il avait rencontrée quelques semaines auparavant, dans le sentier de Cadeilles.

– Penchez un peu la tête, mademoiselle... Vos cheveux ne se déroulent pas assez naturellement...

Il s'approchait, soulevait le flot soyeux, s'attardait à ce contact. Son regard, éclairé d'ardente tendresse, contemplait la jeune fille qui ne s'en apercevait pas, car elle tenait ses paupières pensivement baissées.

– À quoi songe ma petite martyre ?

Elle leva les yeux et sourit.

– Figurez-vous que je me demande toujours si je ne rêve pas !

– Mais non, vous êtes bien à Clairefontaine, chez moi, le plus dévoué de vos amis. Vous êtes en train de me préparer mon plus grand succès – car je veux que ce tableau soit un chef-d'œuvre !

– Oh ! je le souhaite aussi ! dit Magdalena

avec ferveur.

Karol revint à sa toile et se remit à travailler. Mais il faisait de fréquentes pauses, pour laisser reposer son modèle, et alors causait avec Magdalena et doña Clara. Délivré de la présence de Vincente, il montrait plus de verve, plus d'éclat que les jours précédents, et Magdalena osait lui répondre, révélant la finesse de son esprit, l'étendue du savoir dû à M^{lle} Séraphine. Doña Clara écoutait surtout les jeunes gens, car les entretiens qui dépassaient un certain niveau n'étaient pas le fait de son intelligence un peu frivole. Mais elle semblait très satisfaite de voir son neveu et la jeune fille se comprendre si bien.

– Cette enfant est un trésor ! s'écria-t-elle quand Karol, la séance terminée, posa ses pinceaux. Il aurait été dommage de la laisser dans son affreuse vieille tour !

– Aussi l'en ai-je enlevée, ma tante... Et je ne l'y laisserai pas retourner.

Une ombre passa dans le regard de Magdalena.

– Comment ferez-vous ? Ils ont le droit de me forcer...

– Oh ! je les en empêcherai bien ! Ne vous tourmentez pas à ce sujet, allez vite vous rhabiller, puis nous irons faire un tour jusqu'à l'étang.

Magdalena disparut dans la partie de l'orangerie qui avait été aménagée en petit salon. Elle quitta la souple tunique blanche pour revêtir une des toilettes achetées par M^{me} de Movis. Celle-ci n'avait pas consulté les préférences de sa jeune parente et, quoiqu'elle s'habillât elle-même avec goût, avait choisi pour Magdalena des couleurs voyantes, des formes peu seyantes. Une autre, ainsi, eût paru fagotée. À vrai dire, la beauté de Magdalena n'était pas rehaussée de cette manière, mais Vincente, à son secret dépit, avait dû constater qu'elle demeurerait telle qu'on pût encore l'admirer – beaucoup trop à son gré.

Quand Magdalena entra dans l'atelier, doña Clara, qui causait avec son neveu, se tourna vers la jeune fille.

– Allez faire un petit tour avec Karol, ma

mignonne. Je vous laisse, car je trouve qu'il fait déjà trop chaud, à cette heure.

– Non, pas tant que cela, dit gaiement Karol. Et nous resterons à l'ombre, bien sagement.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent dans les allées qui serpentaient entre les pelouses décorées de corbeilles fleuries et d'arbres groupés avec art. Le soleil ne donnait pas encore en cette partie des jardins. Tout fraîchement arrosés, les gazons, d'un vert admirable, exhalaient une odeur de terre humide.

– Que j'aime votre Clairefontaine, monsieur ! dit Magdalena.

– Je l'aime aussi... Depuis huit jours surtout...

Et comme elle levait sur lui un regard un peu surpris, il eut envie d'ajouter : « Parce que vous y êtes. » Mais il ne voulait pas encore lui faire l'aveu de son amour, et il se contenta de répondre :

– Je n'y avais guère demeuré jusqu'alors. J'ai acheté cette propriété à un ami de mon père, obligé de s'en défaire, beaucoup plus pour lui

rendre service que pour mon agrément. Mais en fait, c'est une agréable résidence, et je suis heureux qu'elle vous plaise.

– Oh ! oui, elle me plaît !

Le regard de Karol l'enveloppait d'une tendresse ravie. La vive nuance orangée de sa robe faisait paraître plus blanc le cou charmant, le teint si délicatement satiné. Entre leurs longs cils blonds, les yeux d'un bleu profond, qui se levaient sur le jeune homme, reflétaient un bonheur ingénu.

– Je vous y garderai le plus longtemps possible, en ce cas. Du reste, j'ai écrit à mon père qu'il vous trouverait ici. Or, il ne pourra quitter le Brésil que dans une huitaine de jours.

Henryk Wienkiewicz, en réponse au câblogramme de son fils, lui avait appris qu'il s'était foulé la cheville dans une chute de cheval et de ce fait se trouvait obligé à une immobilité de quelques jours. Mais il lui promettait de partir aussitôt que possible. Une longue lettre de Karol l'avait, depuis lors, mis au courant des faits pour lesquels son prompt retour était désiré.

– Je serai heureuse de le connaître. Doña Clara m’a dit qu’il était si bon, sous une apparence un peu froide.

– Le meilleur des pères... Vous verrez cela, mademoiselle Magdalena. Il vous aimera tout de suite, je n’en doute pas, et à nous deux, nous aurons tôt fait de vous enlever à ces Movis. Ah ! si vous saviez quelle envie j’ai de lui tordre le cou, à cette femme ! Et il faut que je lui fasse bon visage, à cause de vous ! Est-elle au moins convenable à votre égard ?...

– Oui, elle ne me dit rien de désagréable. Mais je ne puis chasser, en sa présence, cette impression pénible que j’ai toujours éprouvée depuis le jour où je l’ai vue paraître devant mon pauvre père et lui interdire l’entrée de l’appartement de son oncle.

– Elle n’a rien fait par la suite, pour que change cette impression-là !... J’espère avoir une lettre du curé de Dreuzès ces jours-ci. Il devait voir cette vieille servante dont il pensait tirer quelques renseignements utiles.

Magdalena hocha la tête.

– Je ne sais si Maria lui en donnera. Elle ne m’a jamais témoigné de bienveillance, et ma cousine de Grandy m’a appris, un jour, qu’elle n’aimait pas mon père et avait un faible pour M^{me} de Movis. Toutefois, il y a eu, je crois, quelques divergences entre elles après la mort de M. de Norhac, et c’est à ce moment qu’elle est partie pour aller habiter dans un village voisin, où elle vit à l’aide de ses économies, et d’une pension que lui fait M^{me} de Movis.

– Ah ! elle lui fait une pension ? Voilà qui est ennuyeux ! Elle ne parlera pas, en ce cas... Enfin, M. le curé trouvera peut-être d’autres témoignages. M^{lle} de Grandy se décidera certainement à parler, si elle voit que son silence peut vous nuire. J’irai la voir et je lui ferai comprendre qu’elle n’aura rien à craindre, que son existence sera assurée quand même.

– Oh ! que vous êtes bon !... Et de quels ennuis, de quels dérangements je suis la cause !

– Mais c’est une joie pour moi !... La plus grande des joies !

Il n’avait pu modérer la chaleur de son accent.

Magdalena parut troublée et Karol vit frémir sa bouche délicate.

Il reprit sur un ton plus calme :

– Malheureusement, je crains que M^{lle} de Grandy, aussi bien que les autres, n’ait que des soupçons, des certitudes morales peut-être, mais pas de preuves.

Magdalena s’arrêta et posa une main sur son bras, en le regardant avec un air de décision.

– J’ai quelque chose à vous apprendre, monsieur... Mon oncle m’avait dit d’attendre ma majorité et de me confier alors à quelqu’un de sûr. Mais je crois qu’il vaut mieux que je vous parle de cela maintenant... Vous vous souvenez de l’enveloppe que vous avez trouvée, il y a six ans, dans le casque de saint Michel ?

– Mais oui, très bien. Vous aviez une telle peur que je la donne à M^{me} de Movis ! Qu’était-ce donc ?

– Un testament de mon grand-oncle.

Karol eut un haut-le-corps.

– M. de Norhac avait fait un testament ?... En

vosre faveur ?

– Je n'en sais rien, mais je le suppose.

– Mais il ne connaissait pas votre existence ?

– Par hasard – quelques heures avant sa mort – je suis entrée dans sa chambre à un moment où personne ne se trouvait près de lui. Quand il a su qui j'étais, et que M^{me} de Movis avait empêché mon père d'arriver jusqu'à lui, il l'a traitée de coquine, puis m'a demandé de lui donner de quoi écrire. Ensuite, comme il se défiait des intrigues de sa nièce contre l'enfant que j'étais alors, il m'a dit de cacher le papier et de ne le produire que plus tard, quand je serais libérée de la tutelle et que je trouverais quelqu'un à qui me confier en toute sûreté.

– Mais, c'est inespéré cela !... Surtout si, dans ce testament, il mentionne le motif pour lequel il déshérite M^{me} de Movis. Il faut que nous entrions en possession de cette pièce capitale. Cherchons un prétexte pour que je pénètre dans le château, et que je puisse entrer dans la chapelle.

– Elle est fermée à clef, parce que les pierres

de la voûte se détachent. Mais il y a une autre issue... Seulement, je ne me souviens plus par où nous sommes passés, mon père et moi. Je ne connais pas du tout les alentours de Cadeilles. Je sais que nous avons suivi le gave, que nous sommes arrivés à une cascade. Il a fallu passer dessous, et nous nous sommes trouvés dans une grotte. Là, il y a une ouverture à la base d'une roche, par où il faut se glisser. On arrive ainsi dans la crypte de la chapelle et il n'y a plus qu'à monter.

Karol avait écouté attentivement. Il réfléchit pendant un moment et dit enfin :

– Je vois où est cet endroit, il me semble. En me promenant sur l'escarpement, de l'autre côté du gave, j'ai remarqué cette cascade. En tout cas, je chercherai et je trouverai.

Ils arrivaient à ce moment près de l'étang. Cette petite pièce d'eau se trouvait à l'extrémité des jardins, entourée d'arbres centenaires. De très beaux nymphéas y étalaient la splendeur de leurs corolles. Karol et Magdalena s'assirent sur des sièges disposés à l'ombre des marronniers. Ils

s'entretinrent encore du testament, et Karol déclara que, dès qu'il l'aurait en main, et si même le défunt n'y accusait pas Vincente, il irait trouver M. de Movis pour l'obliger à se démettre de sa tutelle.

– ... Comme vous n'avez pas dix-huit ans, vous ne pouvez demander votre émancipation. Mais nous nous arrangerons autrement, vous verrez... Nous nous arrangerons très bien.

Il eut un sourire de tendre malice à ces derniers mots.

– Ah ! ne plus être sous la domination de ces gens-là ! dit Magdalena, en joignant les mains. Quel rêve !

– Un rêve que nous réaliserons, et le plus tôt possible. Maintenant, oublions un peu ces détestables Movis et parlons de vous. Dites-moi vos impressions sur Clairefontaine, sur les endroits que nous avons visités jusqu'ici.

Ces impressions étaient singulièrement fraîches et délicates. Le jeune homme les écoutait avec un évident plaisir, tout en enveloppant d'un

regard d'amoureuse complaisance la charmante figure un peu plus animée qu'à l'ordinaire, et dont le teint d'une fine blancheur s'avivait d'un rose qui n'avait rien de factice. Puis, à son tour, il parla de son enfance, de sa mère, si belle, et de si noble nature.

– ... Sa sœur ne lui ressemble guère. Elle est très bonne, ma tante Clara, mais elle n'atteint pas à la valeur morale et intellectuelle de ma mère. Physiquement, elles avaient un certain air de famille, et c'est tout.

– Vous avez un portrait de votre mère ? demanda Magdalena.

– Nous en avons plusieurs, et deux bustes faits par mon père. Vous les verrez quand vous viendrez à Paris. Un de ces jours, nous combinerons ce petit voyage. Je tâcherai de semer les Movis et de nous faire accompagner par ma tante.

S'avisant alors que les heures passaient et que le moment du déjeuner était proche, les deux jeunes gens reprirent, sans hâte, le chemin du logis. Au passage, Karol cueillit deux superbes

œillets d'un blanc légèrement teinté de rose et les mit à la ceinture de Magdalena. Puis il en passa un dans le revers de la veste de soie blanche qu'il portait le matin. Ils apparurent ainsi dans le petit salon où se tenait à l'ordinaire doña Clara et trouvèrent celle-ci en conversation avec Thibaut de Movis tandis que Louis feuilletait un livre d'une main distraite.

– Quoi ! vous, Movis ! dit Karol sur un ton de surprise qui ne se mêlait d'aucun contentement. M^{me} de Movis comptait vous trouver à Paris.

– J'ignorais qu'elle y allât aujourd'hui.

– Elle a dit cependant, hier, qu'elle avait téléphoné à son mari.

Cette réflexion était faite par Magdalena qui venait de répondre par une froide inclinaison de tête au salut du jeune Movis.

– C'est possible, mais mon père ne m'en a pas averti. Au reste, il importe peu. Je reviendrai un de ces jours, voilà tout. C'est une agréable promenade avec l'épatante petite voiture que j'ai.

Tout en parlant, il glissait un regard sournois

vers les fleurs qui ornaient la ceinture de Magdalena. Puis il le releva et Magdalena y vit une lueur qui lui causa un obscur malaise.

– Eh bien, restez à déjeuner, dit Karol sans trop de bonne grâce. Je vais changer de tenue maintenant. À tout à l’heure.

Il quitta le salon, tandis que Magdalena s’asseyait près de doña Clara. Elle aurait bien voulu, elle aussi, avoir un prétexte pour fuir quelques instants le détestable voisinage de son cousin. Mais elle n’en trouvait pas, gardant pour déjeuner la robe mise dès le matin, car les toilettes achetées par M^{me} de Movis se réduisaient à l’indispensable.

– Vous avez fait une bonne promenade ? demanda Thibaut doucereusement.

– Excellente ! répondit sèchement Magdalena.

– Le tableau avance-t-il ?

Ce fut doña Clara qui répondit :

– Certes ! Et déjà il s’annonce comme un chef-d’œuvre. Mais comment n’en ferait-on pas un avec un pareil modèle !

Et l'enthousiaste dame se pencha pour embrasser Magdalena.

– Oh ! évidemment ! dit Thibaut du bout des lèvres.

Il regardait sa cousine, dont la physionomie, depuis l'instant où elle l'avait aperçu, demeurait froide et fermée. Sa bouche eut un pli mauvais et dans l'ombre des paupières à demi baissées, les yeux gris eurent encore cette même lueur qui avait tout à l'heure désagréablement impressionné Magdalena.

18

Dans la matinée du lendemain, Magdalena reçut une lettre de M^{lle} de Grandy.

À son départ, la vieille demoiselle avait témoigné de quelque émotion. Elle semblait aussi tourmentée, par une inquiétude secrète, et plus encore depuis l'entretien qu'elle avait eu avec Vincente. Magdalena avait reçu d'elle des conseils de prudence – de grande prudence, répéta-t-elle avec insistance.

– ... Et ne croyez pas à tous les compliments qu'on vous adressera... Ne vous laissez pas prendre par le charme extérieur, qui passe, ni par les yeux enjôleurs, qui trompent. Puisque vous croyez en Dieu, demandez-lui son aide, car jamais encore vous n'en avez eu plus besoin que maintenant. Et puis, écrivez-moi, dites-moi tout, bien sincèrement, comme vous l'avez fait jusqu'ici, n'est-ce pas ?

Magdalena l'avait promis sans peine, et deux jours après son arrivée, elle envoyait à M^{lle} Séraphine le récit de son voyage, de son arrivée à Clairefontaine. C'était la réponse à cette lettre qu'elle recevait aujourd'hui. M^{lle} Séraphine y disait peu de chose, craignant sans doute quelle tombât entre les mains de Vincente. À la fin, elle avouait : « Le temps me semble long sans vous, chère enfant. »

« Pauvre cousine ! pensa Magdalena avec émotion. Ah ! si je puis recouvrer l'héritage de l'oncle Henri, quelle vie douce je lui ferai ! »

Sur cette charitable pensée, elle acheva de s'habiller pour se rendre à l'atelier. Mais au moment où elle sortait de sa chambre, elle se heurta à doña Clara.

– Je tombe bien ! Karol vient d'arriver, chère petite, et m'a chargée de vous remettre cette lettre qu'il a trouvée hier soir dans son courrier. Vous la donnerez à Katazina qui la lui reportera, car il ne faut pas que les Movis la voient.

Là-dessus, elle s'éclipsa et Magdalena tira de l'enveloppe à l'adresse de Karol, une feuille

couverte d'une écriture inconnue, qu'elle eut quelque peine à déchiffrer. C'était l'abbé Darlannes qui écrivait :

Monsieur,

J'ai été voir la vieille Maria, dès le lendemain de mon entrevue avec vous. Ce jour-là, je n'ai rien pu obtenir d'elle, et j'ai compris qu'elle ne voulait point parler, à cause de M^{me} de Movis, soit par crainte, soit par un reste d'attachement – les deux peut-être. Mais il y a trois jours, elle m'a fait appeler, sentant la mort proche. Et comme je la pressais de libérer sa conscience, si elle avait eu connaissance de quelque fait grave pouvant faire tort à autrui, elle parla enfin et me raconta diverses choses qui pourraient vous aider à prouver la captation, si d'autres témoignages, surtout, viennent à l'appui de celui-là. J'ai fait appeler un de ses voisins, fort honorable, très estimé dans le pays, et Maria a répété devant lui ce qu'elle venait de me dire.

Je vais m'occuper d'avoir l'adresse d'autres anciens serviteurs de M. de Norhac. Aucun d'eux

ne demeure dans le pays. Mais parmi mes paroissiens, certains pourront sans doute me donner ces renseignements.

En allant voir des malades, hier, je suis entré chez un des fermiers de Cadeilles, et sans avoir l'air de rien, j'ai aiguillé la conversation sur le défunt M. de Norhac. Cet homme le regrette et paraît n'aimer guère M^{me} de Movis. Je lui ai dit : « C'est peut-être dommage pour vous que ce ne soit pas la fille de M. Roland qui ait hérité ? » Il a eu un petit clignement d'œil en répliquant : « Bien sûr ! Mais elle a manigancé son affaire, M^{me} de Movis... Et de main de maître, s'il faut en croire ce qu'en ont dit certains, à l'époque. »

Comme je l'interrogeais sur ce propos, il s'est prudemment mis à l'abri : « Moi, vous savez, j'ignore si c'est vrai... Des gens du château ont prétendu des choses, à ce moment-là... Mais ça peut être des menteries, parce que M^{me} Vincente n'était pas très aimée, rapport à ce qu'elle est regardante. »

Voilà, monsieur, ce que j'ai récolté pour le moment. Je vous tiendrai au courant du résultat

de mes autres démarches.

Dans l'enveloppe, Magdalena trouva aussi un petit billet de Karol. Elle lut ces quelques mots :

Tout va bien, comme vous le voyez. J'irai un de ces jours chercher le dépôt confié à saint Michel. Brûlez ce billet.

Magdalena obéit à la recommandation. Puis, toute joyeuse, elle quitta sa chambre et descendit l'escalier de pierre, dont elle aimait l'harmonieuse élégance. Dans le vestibule, elle croisa Fernande, qui passa tête dressée, mine arrogante, mais se retourna ensuite pour lui jeter le plus noir des regards.

Qu'importait maintenant à Magdalena l'insolence, la méchanceté de cette famille ! Bientôt, elle serait libre, Karol le lui avait promis... Et elle se confiait aveuglément à lui.

Dans l'atelier M^{me} de Movis était déjà là, causant avec Karol. Tandis que le jeune homme

serrait la main de Magdalena, tous deux échangèrent un coup d'œil qui disait leur joie, leur espoir. Puis Magdalena prit la pose. Mais le travail n'avancait guère, ce matin-là. Karol semblait distrait, préoccupé. Il finit par poser son pinceau, en disant :

– Je ne fais rien de bon aujourd'hui ! Venez, je vous emmène tous déjeuner à Versailles. Allons prévenir ma tante et nous préparer.

Doña Clara, toujours enchantée d'un déplacement quelconque, approuva fort le projet de son neveu. Mais Fernande déclara qu'une migraine l'empêchait de se joindre aux promeneurs. Elle alla s'enfermer dans sa chambre, et, de là, regarda partir la voiture que conduisait Karol. Les lèvres crispées, le regard plein de haine, elle se détourna et dit entre ses dents :

– Oh ! me venger de toi qui me le prends, misérable petite fille ! Que ne donnerais-je pas pour cela !

Vers 2 heures, le ciel, quelque peu menaçant depuis le matin, se couvrit complètement, et la

pluie commença à tomber. À 4 heures, sous une averse violente, apparut Thibaut qu'un domestique introduisit dans le salon où Fernande bâillait en lisant un roman.

– Encore toi ? s'écria-t-elle.

– Comment, encore ? Hier, vous n'étiez pas là quand je suis venu. Alors j'ai tenté l'aventure aujourd'hui.

– Tu ne trouveras pas maman... Elle est à Versailles avec M^{me} de Ojeda, M. Wienkiewicz, Louis, et l'inévitable Magdalena. Mais pourquoi es-tu venu hier ? Tu savais fort bien que nous serions à Paris puisque nous avons téléphoné à papa pour l'en prévenir.

– Oh ! ma chère ! Il est bien permis d'être distrait, oublieux ! C'est mon cas, précisément.

Et Thibaut, sur ces mots jetés avec désinvolture, attira vers lui un fauteuil dans lequel il s'installa confortablement. Puis il dévisagea sa sœur et il dit railleusement :

– Ce climat paraît influencer désagréablement sur ta mine, ma belle.

– J’ai la migraine, riposta-t-elle d’un ton sec.

– Heu ! la migraine... Réponse facile. On ne peut contrôler... Tandis que si je t’affirme que tu te dessèches d’amour et de jalousie, ça, c’est vrai.

Fernande leva les épaules.

– À quoi bon parler de cela ?

– Mais si, parlons-en, au contraire. C’est très intéressant.

– Pour toi, peut-être... Pas pour moi.

– Allons, ne fais pas cette tête-là. Que veux-tu, Wienkiewicz n’est pas tombé amoureux de toi, et à cela nous ne pouvons rien. Mais si, du moins, quelqu’un débarrassait ta route de Magdalena, que tu as en abomination...

Fernande eut un brusque mouvement.

– Quelqu’un ?... qui ?

– Eh bien, moi, par exemple.

– Toi ?... de quelle manière ?

– Oh ! pas en attendant à sa vie !... à sa précieuse vie...

Il ricana légèrement.

– Précieuse pour moi, qui ai la faiblesse d’être amoureux de ma délicieuse cousine.

– Toi ? répéta encore Fernande, avec cette fois un accent de stupéfaction intense.

– Eh bien ! ne croirait-on pas que je suis incapable d’éprouver un sentiment de ce genre ?

– Non, mais je m’imaginai qu’elle ne t’inspirait, comme à moi, que de l’antipathie.

– Tu te trompais, ma chère amie. Magdalena a l’heur de me plaire... Et je ne veux pas la laisser à Wienkiewicz.

– Ah ! bien, par exemple !... Tu m’en sors de bonnes ! C’est facile à dire : Je ne veux pas ! Mais moi je voudrais bien savoir comment tu t’y prendras ! Et puis, quoi ?... Tu ne comptes pas en faire ta femme ?

– Je me demande quel empêchement tu y verrais ? dit paisiblement Thibaut.

– Quel empêchement ?... Mais d’abord, tu n’auras jamais le consentement de maman pour une telle sottise.

– Je l’aurai parce que cela arrangerait certaines affaires.

– Quelles affaires ?

– Eh bien, il y a des gens malintentionnés qui ont pensé autrefois que notre mère avait circonvenu l’oncle Henri pour sa fortune et, de ce fait, causé du tort à Magdalena. En épousant celle-ci, ledit tort se trouverait réparé, aux yeux de ces gens-là.

– Ah ! on dit ça ?... Mais ce n’est pas vrai ?

– Non... Mais quand ça le serait, après tout ?

– Oh ! je ne blâmerais pas maman ! déclara sans façon Fernande. Chacun pour soi ! Vois-tu que cette petite nous ait enlevé la fortune de l’oncle ?

– Non, je ne vois pas cela du tout... Mais pour en revenir à notre sujet, j’ai donc résolu que la toute belle Magdalena serait ma femme.

Fernande rit nerveusement.

– Mon cher, tu te fais des illusions ! Penses-tu qu’elle lâchera Wienkiewicz pour toi ? Tu n’es pas mal... Mais enfin, à côté de lui ! Et sa fortune

et le prestige de sa célébrité, de celle de son père ? Non, tu sais, elle serait un peu folle si elle t'acceptait !...Et je t'assure qu'à sa place, je n'hésiterais pas entre vous deux.

– Merci du compliment.

Thibaut souriait ironiquement.

– ... Mais je ne lui laisserai pas le choix.

– Comment cela ?

– Je vais te l'apprendre. C'est pour cela que je suis ici, car j'ai besoin de toi pour accomplir mon projet.

Les yeux de Fernande brillèrent.

– De moi ? Je t'aiderai de tout mon cœur, en ce cas.

– C'est bien ce que j'ai pensé. Écoute...

Il rapprocha son siège de celui de Fernande et baissa la voix, parlant imperceptiblement.

Quand les promeneurs entrèrent, plus tôt qu'ils ne le pensaient à cause de la pluie, ils trouvèrent le frère et la sœur causant tranquillement en prenant le thé que venait de leur servir le maître

d'hôtel. Thibaut, avec aisance, raconta que n'ayant pu voir sa mère, la veille, il s'était décidé à revenir aujourd'hui. Vincente ne dit mot du téléphone et parut trouver tout naturel que le jeune homme n'eût pas été averti de son passage à Paris.

Karol, que la vue du jeune Movis semblait avoir rembruni, s'en alla, après quelques allées et venues, s'asseoir devant le piano dans un salon voisin et joua un nocturne de Chopin. Quand il rentra dans l'autre pièce, Thibaut, incliné, présentait le sucrier à Magdalena. Dans une glace placée derrière la jeune fille, Karol surprit le regard qu'il attachait sur sa cousine. Une soudaine colère monta au cerveau du jeune artiste et il dut faire un violent effort sur lui-même pour ne pas se jeter sur Thibaut, le repousser loin de Magdalena.

Les traits tendus, les yeux très sombres, il s'avança et s'assit près de la jeune fille. Elle leva les yeux vers lui et lui sourit doucement.

Pur et charmant sourire que Thibaut saisit au passage, et qui alluma dans ses prunelles une

flamme démoniaque.

– Je regrette que notre après-midi ait été ainsi manquée, dit Karol, dont la physionomie se modifia instantanément.

– Moi aussi. J’aurais voulu revoir Trianon, que nous n’avions pas eu le temps de bien visiter l’autre jour.

– Nous y retournerons. Rien ne nous presse, car nous avons encore en perspective pour vous un certain nombre de séances de pose.

– Nous ne nous en plaindrons pas, dit Vincente avec suavité. Clairefontaine est vraiment un éden.

– Tout à fait ! appuya Fernande.

– Il manque peut-être le dancing pour vous, mademoiselle ? dit ironiquement Karol. Je suis certain que vous faites un grand sacrifice en y demeurant.

– Vous vous trompez, monsieur. Les mondanités ne sont pour moi qu’un passe-temps dont je me priverais sans peine, répondit M^{lle} de Movis avec aplomb.

« Comme ces gens-là savent mentir ! » pensa Karol, dont le mépris se mêlait de colère, car il songeait à tous les dédains, les injustices dont Magdalena, si loyale, de conscience si délicate, avait souffert par ces êtres hypocrites.

Thibaut prit congé peu après. Karol serra à peine la main qu'il lui tendait. Sa mère lui dit :

– À bientôt. J'irai sans doute à Paris dans deux ou trois jours, et j'espère que nous ne nous manquerons pas cette fois.

– Ce n'est pas sûr du tout. Fauquoy m'a demandé d'aller le voir à Paris-Plage, mais il doit me fixer le jour par téléphone. Alors, il se peut que ce soit précisément celui-là que vous choisissiez, sans le savoir.

– Eh bien, tu nous téléphoneras.

– Oui, si j'ai le temps... Vous savez, je n'aime guère les complications. Et après tout, vous n'avez pas besoin de moi ?

– Non, pas que je sache. Alors, fais comme tu voudras, nous ne nous occuperons pas de toi.

– Très bien, cela vaut mieux.

Et sur ces mots, il sortit du salon, suivi de sa sœur.

– Eh bien, où vas-tu, Fernande ? demanda M^{me} de Movis.

– J’accompagne Thibaut à sa voiture.

– Mais tu vas te faire mouiller.

– Non, il ne pleut plus.

C’était vrai, en effet. Près de la voiture, en affectant de montrer à Fernande le nouveau bouchon de son radiateur, Thibaut lui adressa encore quelques recommandations. Elle acquiesçait de la tête. Puis elle demanda :

– Tu auras l’argent nécessaire pour payer Célinie ?

– Oui, Fauquoy me l’a prêté.

– Alors, entendu ? Dans deux jours ?

– Entendu...

Et ils se serrèrent la main. En se détournant pour rentrer, Fernande aperçut Louis qui passait le seuil de la porte. Elle le rejoignit en demandant d’un air soupçonneux :

- Que faisais-tu là ?
- Je venais voir si vraiment il ne pleuvait plus.
- Qu’est-ce que ça peut te faire ?
- Ça me fait que je vais pouvoir aller faire ma petite promenade de l’après-midi, comme l’a recommandé le docteur, puisque, à Versailles, la pluie m’en a empêché.
- Ah ! bien ! dit Fernande avec indifférence.

Et elle ne vit pas le regard perplexe, un peu anxieux, dont la suivait son jeune frère, tandis qu’elle rentrait dans le salon où Karol, délivré de Thibaut, se mettait à causer avec son esprit habituel.

19

Karol reçut le lendemain, par T.S.F., des nouvelles de son père qui s'était embarqué sur son yacht dix jours auparavant pour regagner la France. Le jeune homme trouva le moyen de glisser à l'oreille de Magdalena, en sortant de l'atelier :

– Nous ne tarderons plus beaucoup à le voir arriver, maintenant, car le *Sphynx* est très rapide.

Magdalena se sentit tout heureuse à cette nouvelle. Plusieurs fois, en lui parlant du retour de son père hors de la présence des Movis, Karol avait paru lier à ce retour la fin de la dépendance en laquelle la tenait Vincente. Il semblait lui promettre pour ce moment-là quelque mystérieux bonheur. Et elle attendait avec une secrète impatience l'arrivée de cet Henryk Wienkiewicz, dont Karol lui avait montré le portrait, qui était celui d'un homme vigoureux, bien charpenté, aux

traits un peu rudes, mais au regard plein de bonté.

Karol fit faire encore des excursions à ses hôtes, ce jour-là et le lendemain. M^{me} de Ojeda avait offert à Magdalena une délicieuse toilette blanche, qui la rendait plus jolie encore. Fernande, lorsqu'elle regardait sa cousine, avait dans les yeux un éclair de haine, que surprit à un moment Karol.

« J'ai hâte, de plus en plus, d'enlever ma bien-aimée à ces gens-là ! pensa-t-il, le cœur serré d'inquiétude. Fernande la hait, par jalousie féroce, Thibaut s'est pris de passion pour elle... Et leur mère doit souhaiter de toute son âme la voir disparaître de sa route. Il faut que j'aie dès maintenant chercher le testament de M. de Norhac. »

Par un mot que remit à Magdalena M^{me} de Ojeda, il informa la jeune fille de son projet.

... Je partirai demain et m'arrêterai à Pau, où je coucherai. Le lendemain, de bonne heure, je gagnerai Dreuzès. Laissant ma voiture assez loin

du village, je ferai le reste du trajet à pied, afin de ne pas attirer l'attention à cause de cette Célinie restée au château. J'irai aussitôt en reconnaissance du côté de la cascade, en me faisant accompagner de Wojciedi, qui est tout à fait sûr et fidèle. Je gagnerai la chapelle par votre mystérieux passage, chère Magdalena, et j'irai délivrer saint Michel de son dépôt. À bientôt donc.

Magdalena lut et relut ce billet plusieurs fois avant de le brûler. La joie chantait en son cœur. Puis tout à coup, une angoisse la saisit. N'était-il pas possible que le papier eût été découvert par quelqu'un ? Ou bien une des énormes pierres de la voûte, en se détachant, n'avait-elle pu jeter à terre la statue, et en ce cas, le précieux papier, gisant à terre, n'aurait-il pas été détruit par les rats ?

« Non, non ! pensa la jeune fille avec ferveur. Je vous l'ai confié, saint Michel, et je sais que vous me l'avez gardé ! »

Au déjeuner, Karol annonça qu'il ne serait pas

là le lendemain, une affaire le retenant à Paris. C'était la première fois qu'il manquait de venir à Clairefontaine. Fernande saisit cette occasion d'essayer une vengeance contre la rivale triomphante et, entre haut et bas, elle glissa à sa mère, de façon que Magdalena seule pût l'entendre :

– Une affaire ?... À cette époque où il n'y a personne à Paris ? Allons donc ! Mais je sais que la belle miss Hortner est en ce moment à Fontainebleau... Et il en est toujours amoureux, certainement.

Magdalena savait fort bien que Karol n'irait pas voir miss Hortner et que c'était pour elle qu'il faisait un voyage de six cents kilomètres. Mais les paroles perfides lui donnèrent néanmoins un petit coup au cœur et ce fut avec une mine un peu altérée qu'elle accueillit l'au revoir de Karol, accentué d'une manière particulière, appuyé d'un regard dont elle seule pouvait comprendre la signification.

Le jeune homme l'attribua à l'anxiété bien compréhensible qu'elle devait éprouver, dans

l'attente de ce que contenait le testament. Lui-même la sentait grandir en son cerveau maintenant que la démarche décisive allait se faire. Ah ! ils joueraient sur du velours, si M. de Norhac avait eu la bonne idée d'accuser sa nièce !

Il partit sans appréhension, mais, en véritable amoureux, souffrant à l'idée de ne pas voir pendant quelques jours celle que déjà, dans le secret de son âme, il appelait sa fiancée.

M^{me} de Movis, après son départ, décida qu'elle se rendrait le lendemain à Paris et chargea Fernande de téléphoner à son père pour l'en avertir. Magdalena, toute mélancolique, alla s'asseoir près de l'étang, où elle fut bientôt rejointe par Louis. Le jeune homme n'avait pas pris meilleure mine, depuis son séjour à Clairefontaine. Il semblait miné par quelque mal, physique ou moral. Mais jamais il ne se plaignait. Magdalena s'était prise d'affection pour lui, en le voyant toujours si doux, si triste, et assez souvent ils causaient ensemble, quand ils se trouvaient hors de la présence de Vincente et de Fernande.

Aujourd'hui, il lui semblait particulièrement soucieux. À ses questions discrètes, il répondit évasivement et elle n'insista pas.

Comme ils rentraient ensemble, ils virent sur la terrasse Fernande, qui n'avait pas accompagné sa mère, sous prétexte qu'elle s'était un peu foulé le pied le matin. Étendue sur une chaise longue, elle tenait à la main une broderie qui n'avancait guère. À la vue de son frère et de Magdalena, elle eut un froncement de sourcils, puis elle appela :

– Louis !

Il vint à elle, tandis que Magdalena rentrait dans le château.

– Te voilà maintenant en bien grande amitié avec cette petite ? dit sarcastiquement Fernande.

– Pourquoi ne le serais-je pas ? répondit Louis, en la regardant résolument.

– Parce qu'il n'y a aucun motif pour cela. Elle nous déteste, elle ne cherche qu'à nous faire du tort...

– Je crois que tu renverses les rôles ! dit Louis avec amertume. Si l'on a fait du tort à quelqu'un,

c'est bien à elle !

– Comment cela ?

Malgré le ton menaçant de sa sœur, Louis répondit courageusement :

– Oui, je suis bien certain qu'il n'aurait pas été dans l'intention de l'oncle Henri, s'il avait connu son existence, quelle fût élevée de cette manière, privée de tout, traitée si durement.

– Continue, continue, mon petit ! C'est très bien ! Accuse tes parents d'injustice... De malhonnêteté même, qui sait ?... Ah ! Monsieur se pose en redresseur de torts ? Il se laisse ensorceler par cette petite intrigante ? Eh ! ce n'est qu'un jeu pour elle, après avoir tourné la tête à un Wienkiewicz !... Mais tu vas voir ce qu'en pensera maman, et la belle punition que tu recevras, vilain petit cafard !

À demi soulevée sur sa chaise longue, Fernande attachait sur son frère un regard luisant de fureur presque haineuse. Sans répondre, il s'éloigna, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, car il savait ce qu'étaient les froides colères de sa mère,

et n'ignorait point qu'elle ne lui pardonnerait ni sa pitié pour Magdalena, ni surtout le blâme dont, sans aucun doute, Fernande lui rapporterait fidèlement l'écho.

La matinée était avancée, le lendemain, quand Katazina, la jeune femme de chambre attachée au service des hôtes de Clairefontaine, demanda à parler à doña Clara.

Celle-ci, dans son cabinet de toilette, considérait avec satisfaction l'image habilement fardée que reflétait la glace de la coiffeuse. Elle écouta d'abord d'une oreille distraite Katazina qui demandait :

– Madame sait-elle où est M^{lle} de Norhac ?

– M^{lle} de Norhac ? Non. Pourquoi ?

– J'ai été frappé ce matin à sa porte vers 8 heures, comme d'habitude, et n'ayant pas de réponse, j'ai pensé qu'elle dormait. Il en a été de même un peu plus tard. Alors, je me suis permis d'entrer, et j'ai vu qu'elle n'était plus là.

Cette fois, M^{me} de Ojeda leva sur la femme de

chambre un regard surpris.

– Pas là ?... Elle serait sortie sans déjeuner ?...

– Probablement, madame. Cependant, le portier, que je viens de rencontrer apportant le courrier, ne l'a pas vue passer.

– Elle est peut-être au jardin ?

– J'ai demandé à M. Louis, qui en revient ; il ne l'a pas vue ce matin.

– Elle peut être dans une partie où il n'est point passé. Allez-y voir, Katazina. Elle a pu se trouver souffrante dehors, n'avoir pas la force de revenir... Quoique vraiment, hier soir, elle parût en très bonne santé.

Katazina s'en alla et revint au bout de quelque temps en disant qu'elle ne trouvait nulle part M^{lle} de Norhac. Doña Clara, qui commençait de s'inquiéter, alla s'informer près de M^{me} de Movis. Ni celle-ci ni Fernande n'avaient vu ce matin Magdalena.

Doña Clara se rendit dans la chambre de la jeune fille et en passa l'examen. Le lit avait été défait, mais comme le fit remarquer Katazina, la

robe d'intérieur que mettait le matin Magdalena avait disparu. Et la visite du cabinet de toilette permit de constater que manquaient aussi, dans les armoires, un tailleur et un chapeau.

M^{me} de Movis et sa fille étaient venues rejoindre M^{me} de Ojeda. Vincente affectait une vive inquiétude. Fernande dit avec un léger ricanement :

– Eh bien, elle s'est sauvée !... Pour retrouver qui ? Voilà qui serait intéressant à savoir.

Doña Clara la regarda avec une stupéfaction mêlée de blâme.

– Oh ! mademoiselle ! est-il possible que vous ayez pareille idée de cet ange ?

– Ah ! les anges !... Ils sont pires que les autres, quand ils s'y mettent ! Chère doña Clara, je regrette de vous enlever vos illusions... Mais enfin, c'est la seule explication, convenez-en !

– Je n'en conviens pas du tout ! Et c'est fou à vous de dire pareille chose ! Une enfant si charmante, si pieuse ! Elle ne connaît d'ailleurs personne, en dehors de nous...

– En effet... Oui, vous avez raison, ma supposition ne tient pas debout. Elle n’a pu faire ici aucune connaissance, puisqu’il ne vient pas d’étrangers... Elle ne connaît que M. Wienkiewicz.

Bien que Fernande eût pris un air innocent pour prononcer cette dernière phrase, M^{me} de Ojeda en comprit l’intention et se rebiffa.

– Auriez-vous l’idée que mon neveu serait pour quelque chose là-dedans ? Ah ! je me porte garante du contraire, par exemple !

– Mais vous vous méprenez, doña Clara ! Je ne songe pas du tout à cela ! Cette aventure s’expliquera sans doute tout simplement, tout à l’heure...

M^{me} de Ojeda lui jeta un regard hostile. Insinuer quoi que ce soit de défavorable à son neveu était pour elle un véritable sacrilège.

Elle huma l’air, en revenant dans la chambre, et fit observer :

– Il y a une singulière odeur, ici.

– Oui, je l’avais remarqué aussi, dit Katazina.

M^{me} de Movis déclara :

– Cela sent un peu le chloroforme, je trouve.

– Le chloroforme ?... Oui, en effet ! dit M^{me} de Ojeda.

Fernande se détourna et se dirigea vers la fenêtre qu'elle ouvrit.

– Nous allons donner un peu d'air... Tiens, qu'est-ce que cela ?

– Quoi donc ? demandèrent les deux dames en s'avançant en même temps.

– Eh bien, il y a une échelle, là, par terre.

– C'est vrai !... Que signifie ?

– Sans doute que quelqu'un est venu la chercher... Ou l'enlever.

– Oh !

Vincente, qui regardait à terre, hocha la tête.

– Cela me semble probant... Mais il faudrait faire une enquête au sujet de cette échelle, doña Clara.

M^{me} de Ojeda descendit et donna l'ordre de lui

envoyer le jardinier. Vincente la suivait avec sa fille. Elle dit à l'oreille de Fernande :

– Que conclus-tu de cela ?

– Eh bien, comme je l'ai insinué, à doña Clara, que c'est Karol Wienkiewicz qui l'a enlevée, avec son plein consentement, d'ailleurs.

– Je ne vois que cette explication, en effet ! dit Vincente, visiblement soucieuse. Mais le chloroforme ?

– Simple feinte, pour faire croire qu'elle a été emportée malgré elle.

Le jardinier déclara que n'ayant pas eu besoin de son échelle ce matin, il ne s'était pas aperçu qu'on l'avait enlevée du lieu où elle se trouvait d'habitude. Les domestiques furent ensuite interrogés. L'un deux dit qu'il l'avait bien vue sous les fenêtres, de bonne heure le matin, mais qu'il avait supposé que le jardinier l'avait déposée là pour quelques soins à donner aux rosiers qui garnissaient cette façade.

Quand elle se retrouva seule avec les dames de Movis, doña Clara joignit les mains en un geste

de consternation.

– Quelle affaire ! Cette pauvre chère petite, qu'est-elle devenue ? Et que va dire Karol ?... Seigneur ! Que va-t-il dire ? Il faut que je lui téléphone tout de suite.

Et elle allait se précipiter vers le téléphone, quand tout à coup elle se souvint que Karol ne devait pas être à Paris. Il lui avait dit : « Je vais faire une démarche importante pour Magdalena et il faut que j'aille à Cadeilles. » Sans doute était-il parti ce matin... En tout cas, mieux valait s'informer.

Un domestique, au téléphone, lui apprit qu'en effet Monsieur avait pris la route ce matin, accompagné de son valet de chambre Wojciedi.

« Que faire ? Où le prévenir ? » songea M^{me} de Ojeda toute désespérée.

– M. Wienkiewicz n'est pas à Paris ? dit près d'elle la voix ironique de Fernande.

– Non... Il est parti en voiture... Je ne sais où...

– Ah !

Ce ah ! contenait beaucoup de choses. Mais

M^{me} de Ojeda n'y accorda pas d'attention, car elle savait, elle, dans quel but voyageait son neveu. Par contre, Vincente en parut frappée et eut vers sa fille un clin d'œil narquois.

– Vous permettez que je téléphone maintenant à mon mari, pour lui apprendre cette pénible affaire ? demanda-t-elle.

– Faites, faites ! répondit doña Clara.

Elle paraissait tout en désarroi. Ce n'était pas une femme de tête, et entre son beau-frère et son neveu, tous deux natures énergiques, elle n'avait jamais eu de décisions sérieuses à prendre seule.

Tandis qu'elle s'éloignait, Vincente dit à l'oreille de sa fille :

– Tu penses vraiment que c'est Wienkiewicz qui l'a enlevée ?

– Et qui donc autrement ? Vous voyez bien que tout semble confirmer cette supposition.

– C'est vrai ! Mais il n'avait pas besoin d'agir de cette manière. En plein jour, elle pouvait le rejoindre.

– Eh ! il avait sans doute des raisons que nous

ne connaissons pas !... Ou bien il craignait peut-être quelque résistance de sa part, et il l’aura endormie.

– Il lui fallait un complice, en ce cas ?

– Il pouvait en avoir un... Son valet de chambre, par exemple, qui lui est tout dévoué !

Vincente hocha la tête.

– Je trouve quelque chose d’étrange dans cette affaire... Il me semble que ce n’est pas du tout le genre de Karol Wienkiewicz...

Fernande jeta vers sa mère un regard en dessous, puis, saisissant le récepteur, elle demanda la communication avec M. de Movis.

Pendant ce temps, M^{me} de Ojeda avait regagné son petit salon. Elle y était à peine que, par la porte restée entrouverte, entra Louis de Movis.

Le jeune garçon, alerté par les allées et venues, avait été mis au courant par Katazina. Il venait de faire une rapide inspection dans les jardins, et ses doigts serraient fiévreusement, dans sa poche, un mouchoir de soie mauve trouvé au bas d’un mur et dont il avait reconnu la

provenance. Sa mine pâle, altérée, frappa M^{me} de Ojeda, qui s'écria :

– Qu'avez-vous mon enfant ?

– Madame... Je voudrais vous parler... À vous seule... Il ne faut pas qu'on s'en doute... Me permettez-vous de fermer la porte à clef ?

– Mais oui, mais oui !... Qu'y a-t-il ?

– Je crois savoir qui a enlevé Magdalena !

– Vous ? Comment ? Qui est-ce ?

Les lèvres de Louis tremblèrent.

– Je ne peux pas accuser sans être sûr... Mais il faudrait que M. Wienkiewicz soit prévenu, pour tâcher de savoir...

– Il m'est impossible de le prévenir, car j'ignore où il s'arrêtera !

– Il voyage... En voiture ?... Si vous savez dans quelle direction, peut-être pourrait-on essayer de le rejoindre ?

– Je ne sais pas... Non...

Doña Clara se trouvait dans un embarras extrême. Que faire, en pareille occurrence ?

Pouvait-elle apprendre au fils de M^{me} de Movis que Karol s'en allait à Cadeilles ?

Elle se souvenait bien que son neveu lui avait dit : « Ce pauvre Louis est tout dévoué à Magdalena, qu'il plaint, qu'il admire en secret et il souffre profondément de l'indignité de sa mère, connue ou devinée par lui. »

Mais, malgré tout, devait-elle se confier en lui à ce point ?

Louis vit son hésitation et dit avec tristesse :

– Vous vous défiez de moi, madame ? Je le comprends ! Et pourtant, il faut me croire !... Il faut m'aider à sauver Magdalena ! Or, je ne puis le faire seul. M. Wienkiewicz, lui, saura quel moyen employer... Mais il faut que j'arrive à le rejoindre ! Ah ! madame, ayez confiance, je vous en prie !

L'accent, le regard du jeune garçon convainquirent M^{me} de Ojeda. Elle dit tout bas :

– Eh bien, il est parti ce matin pour Cadeilles.

– Pour Cadeilles ?

Louis n'avait pu contenir un sursaut de

stupéfaction.

– Pour Cadeilles ? répéta-t-il, la voix tremblante. Vous en êtes sûre ?

– Absolument sûre. Il ne m’a pas dit pourquoi d’ailleurs, sinon que c’était pour un motif qui importait fort à la cause de votre cousine.

Louis se leva avec vivacité.

– Il faut que je parte le plus tôt possible ! Il faut que je le rejoigne là-bas... Que je le prévienne !

– Le prévenir de quoi ?

Louis eut une courte hésitation, et dit enfin :

– Je crois que c’est Thibaut qui a enlevé Magdalena... Et qu’il l’emporte à Cadeilles.

– Thibaut ? répéta doña Clara, visiblement ébahie.

– Oui... Avec la complicité de Fernande et de Célinie, la femme de charge.

– De Fernande ?... De Fernande ? Mais c’est inouï ! Ce que vous me racontez là, mon enfant... C’est absolument inouï ! Thibaut... Fernande...

Comment ? Pourquoi ?

– Fernande la déteste... Et Thibaut l'aime, je crois. Avant-hier, j'ai entendu quelques paroles échangées entre mon frère et ma sœur, où il était question de Célinie et d'une somme à lui payer. Cela m'a semblé étrange... Et tout à l'heure, j'ai trouvé ceci au bas du mur dans le jardin...

Il sortit de sa poche le mouchoir mauve.

– ... C'est à Thibaut... Fernande, dont la chambre est contigüe au cabinet de toilette de Magdalena, aura pénétré par là dans la chambre de celle-ci, l'aura endormie... Puis Thibaut, s'introduisant dans le jardin en escaladant le mur, l'aura emportée en se servant de l'échelle indiquée par Fernande. Sans doute, Célinie attendait-elle de l'autre côté du mur et l'a-t-elle aidé à descendre Magdalena, puis à la porter dans la voiture qui devait attendre près de là. Et ils seront ensuite partis pour Cadeilles... Du moins, je l'espère, car sans cela, où pourrions-nous la chercher ?

M^{me} de Ojeda semblait complètement abasourdie.

– Quelle aventure, Seigneur !... Quelle aventure ! Cette Fernande !... Mais pourquoi pensez-vous que votre frère emmène la pauvre petite à Cadeilles ?

– Parce que c’est là qu’il peut le mieux la dissimuler, en lui donnant comme gardienne Célinie, qui fera tout ce qu’on voudra pour de l’argent. Il faut donc, vite, nous occuper de la délivrer... Mais pourvu que je voie M. Wienkiewicz avant qu’il aille à Cadeilles ! S’il se rencontrait avec Thibaut... Je vais partir pour Paris, louer une voiture... Mais je n’ai pas d’argent...

– Je vais vous en donner ! Montez à mon appartement et attendez-moi. Mais comment expliquer votre départ ?

– Vous pourriez dire que vous m’envoyez voir si votre neveu est à tel endroit... Mettons Orléans, où soi-disant vous auriez entendu dire qu’il devait aller ?

– Oui, c’est cela.

M^{me} de Ojeda saisit les mains du jeune homme

et les serra longuement.

– Quel brave cœur vous êtes ! Mon neveu me l'avait bien dit... Ah ! comment avez-vous un frère, une sœur tels que ceux-là ? Cette odieuse Fernande ! Mais je ne vais plus pouvoir supporter sa présence, maintenant !

– Il le faut, pourtant, madame, jusqu'à ce que tout soit éclairci... Car enfin, je me trompe peut-être. Puis, au cas où j'aurai vu juste, il ne faudrait pas donner l'éveil à Fernande, qui pourrait télégraphier à Thibaut de se méfier.

– Eh bien, je me surveillerai... Je ferai l'aimable... ou à peu près. Montez, mon bon enfant ; je vous rejoins dans un instant.

Louis quitta le salon par une porte donnant sur une pièce voisine, laissant doña Clara toute bouleversée, devant cette révélation inattendue, et tout angoissée en pensant à Karol dont elle connaissait l'amour pour cette charmante Magdalena.

« Il est capable de tuer Thibaut ! » songea-t-elle. Ou bien, alors, l'autre...

Et cette idée du danger que courait son neveu bien-aimé fit courir en elle un long frisson d'effroi.

20

Quand Magdalena ouvrit les yeux, elle resta longtemps encore sans pensée, avec une pénible impression de douleur dans la tête, de pesanteur dans les membres.

Lorsqu'elle put enfin se rendre compte de ce qui l'entourait, elle crut d'abord continuer un désagréable rêve.

Oui, vraiment, elle rêvait qu'elle se trouvait dans la chapelle de Cadeilles. Ces étroites fenêtres par lesquelles entrait si peu de jour, ces voûtes grises, ces vieux murs, cet autel brisé... Tout cela n'existait que dans son imagination.

Elle se souleva, regarda plus attentivement autour d'elle... Sa pensée devenait plus nette, et elle comprenait enfin qu'elle était bien éveillée.

Mais alors ?

C'était bien la chapelle, vraiment bien la

chapelle ! En tournant la tête, elle voyait la statue de saint Michel et, près d'elle, le banc vermoulu que personne n'avait jamais dérangé.

– Qu'est-ce que cela signifie ? dit-elle tout haut.

Elle s'aperçut alors qu'elle était couchée sur un petit lit de fer garni de matelas, de draps et de couvertures. Près d'elle se trouvait une table et un fauteuil sur lequel étaient posés le costume tailleur et le chapeau qu'elle avait coutume de mettre pour ses sorties hors de Clairefontaine.

Elle se leva un peu péniblement, car elle sentait aux jambes une fatigue, une lourdeur inaccoutumée. Un étourdissement la fit vaciller et elle se retint au dossier du fauteuil.

« Qu'ai-je donc ? » pensa-t-elle avec angoisse.

Elle s'assit sur le lit et peu à peu le malaise se dissipa. Alors elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Il n'y avait pas de doute, elle était dans la chapelle de Cadeilles !

« Mais qui donc ?... Qui donc m'a menée ici ? »

Naturellement, un seul nom se présentait à son esprit... M^{me} de Movis l'avait fait enlever de Clairefontaine pour la transporter ici, où elle comptait sans doute la retenir prisonnière. Dans quel but ? Se doutait-elle que Karol agissait en faveur de sa victime ? Peut-être, car le jeune homme n'avait pas dissimulé son intérêt, sa sympathie pour l'orpheline... Mais il était étrange que cette femme habile, intelligente, usât d'un pareil procédé, sachant surtout qu'il lui faudrait s'en expliquer avec Karol Wienkiewicz.

Enfin, peu importait ! Magdalena n'éprouvait aucune inquiétude, car elle savait que si elle le voulait, elle sortirait à l'instant même de sa prison. Mais elle préférait attendre que Karol y pénétrât, venant chercher le testament de M. de Norhac... Et la trouvât là, elle, par la même occasion.

Elle ne put s'empêcher de sourire, en pensant à la stupéfaction du jeune homme.

Puis elle se leva et s'avisa qu'elle était vêtue de sa robe d'intérieur.

Comment avait-on pu la faire sortir de

Clairefontaine sans qu'elle s'en fût aperçue ? En l'endormant, sans doute ?... Oui, cela expliquait cette lourdeur de tête, cette fatigue générale.

Elle se contraignit à marcher un moment dans la chapelle, non sans jeter des regards d'appréhension vers la voûte et vers les pierres qui, s'en étant détachées, gisaient sur le sol. Peut-être M^{me} de Movis espérait-elle qu'une autre tomberait à propos pour la délivrer d'une gênante personne ?

« J'irai tout à l'heure m'installer dans la crypte, pensa Magdalena. Mais comme il est probable que quelqu'un viendra bientôt, j'aime mieux descendre seulement après. »

Elle quitta sa robe d'intérieur et revêtit le tailleur. Puis elle s'assit, en jetant un coup d'œil amical à saint Michel. Avant de gagner la crypte, elle le délivrerait du dépôt qu'il avait si bien gardé.

Mais l'avait-il gardé, au fait ?

Brusquement saisie d'inquiétude, Magdalena se leva, alla au banc, l'escalada, puis étendit la

main vers le casque.

Oui, l'enveloppe était là !

Avec un soupir de soulagement, elle s'en empara et la glissa dans son corsage. Puis elle regagna le fauteuil et se laissa aller à ses réflexions.

Qui donc M^{me} de Movis avait-elle pu charger de l'emporter ainsi ? Célinie, peut-être ?... Mais Célinie n'avait pu agir seule... Et comment Vincente comptait-elle expliquer à M^{me} de Ojeda et à son neveu la disparition de la pupille de son mari ? En dépit de son habileté, cela aurait été bien difficile, avec Karol surtout, qui n'était pas homme à se laisser berner.

Magdalena sentait son cœur battre plus vite, chaque fois que revenait à sa pensée le nom du jeune artiste. Ah ! demain, de bonne heure probablement, il serait ici et l'emmènerait... Et il ne la laisserait plus, cette fois, bien certainement, entre les mains de M^{me} de Movis.

Pourvu que le testament de l'oncle Henri leur donnât les moyens d'avoir barre sur cette

femme ! Elle avait hâte d'en prendre connaissance, mais ne l'osait encore, craignant que quelqu'un apparût inopinément.

Et voilà qu'en effet la porte s'ouvrait brusquement. Magdalena vit sans surprise la grosse face de Célinie, dans laquelle les petits yeux pétillaient de joie mauvaise.

– Eh bien, ma belle enfant, comment nous trouvons-nous ? Un peu défraîchie, hein ! Après ce petit voyage ?

Elle s'avancait, ricanante, traînant ses savates sur le sol couvert de poussière. À son bras elle portait un panier recouvert d'une serviette.

Magdalena lui jeta un regard de mépris, sans répondre.

– On fait sa princesse ? Dame, maintenant qu'on a fréquenté le grand monde, et un type chic comme ce M. Karol, on voudrait faire ses grands airs, pas vrai ? Mais ça ne prend pas, avec Célinie... Et ça ne prendra pas non plus avec M. Thibaut, croyez-moi !

– M. Thibaut ? Dit vivement Magdalena.

– Ben, quoi, qu’est-ce que vous avez à faire l’étonnée ? Est-ce que vous ne vous doutez pas que c’est lui qui vous a amenée ici ?

– Non, je croyais que c’était M^{me} de Movis !

– Oh ! non !... Et même elle fera une drôle de tête quand elle saura ça, madame ! C’est pour sûr pas dans ses idées. Mais ça m’étonne, elle qui est si maligne, qu’elle ne se soit pas aperçue que son fils était tombé amoureux de vous.

– Qu’est-ce que vous dites, Célinie ?

Magdalena se redressait en attachant sur la femme de charge un regard stupéfait.

Célinie se mit à glousser bruyamment.

– Est-ce que vous voulez me faire croire que vous ne vous en êtes pas aperçue ? Non, mais pour qui vous prenez-vous ? Seulement, voilà, vous préféreriez le beau Karol et ses dizaines de millions. Alors M. Thibaut, qui est jaloux comme trente-six tigres, n’a trouvé rien de mieux que de vous enlever, au nez et à la barbe – manière de parler – de M^{me} Vincente et de la tante du Polonais. M^{lle} Fernande l’a aidée, parce qu’elle

aussi, dame, la jalousie ça la travaille dur ! Et comme il m'a versé une bonne somme, j'ai bien voulu lui donner mon concours, comme on dit. J'étais avec vous dans la voiture qu'il conduisait, et je devais veiller à ce que vous restiez endormie. Tout s'est très bien passé. Vous voilà maintenant éveillée, prête à recevoir la visite de M. Thibaut, qui va venir faire un brin de causette avec vous.

– Je ne veux pas voir ce misérable ! dit violemment Magdalena.

Elle s'était levée, les yeux brillants d'indignation.

– Oh ! là, là, des grands mots ! Moi, je m'en moque ! Arrangez-vous avec lui. Voilà de quoi boire et manger, en tout cas...

Elle montrait le panier qu'elle avait posé à terre.

– ... Et puis, bonsoir ! Si ça vous fait plaisir d'avoir des nouvelles de la vieille Grandy, je vous dirai qu'elle ne va pas plus mal, mais qu'elle s'enferme dans sa tour comme un hibou

malade.

Là-dessus, Célinie tourna les talons et sortit, en refermant bruyamment la porte au verrou.

« Il faut que je m'en aille tout de suite ! pensa Magdalena. Je ne veux pas voir cet odieux Thibaut !... Pendant qu'il fait un peu jour encore, je gagnerai le presbytère et je demanderai l'hospitalité à M. le curé. De là, nous aviserons à prévenir Karol Wienkiewicz. »

Elle se dirigea vers l'escalier de la crypte. Mais elle n'y était point parvenue encore quand la porte s'ouvrit de nouveau. Thibaut entra, tenant une lampe allumée à la main.

– Je vous apporte de la lumière, Magdalena, dit sa voix tranquille.

Elle fit volte-face. Toute l'énergie latente en elle surgit en cette minute et la dressa, hautaine, indignée, en face de Thibaut.

– Sortez !

Sa main tendue désignait la porte.

Paisiblement, Thibaut posa la lampe sur la table. Puis il fit quelques pas vers sa cousine.

– Quel accueil, chère Magdalena ! Je viens cependant avec les plus nobles intentions du monde...

– Que m’importent vos intentions ! Vous êtes un misérable !

– Parce que je vous ai enlevée un peu brusquement à cet éden de Clairefontaine ? J’avoue que le procédé est assez... vif, en effet, mais il ne faut en accuser que votre beauté, qui m’a rendu positivement fou.

– Taisez-vous ! Je ne vous écouterai pas davantage !

– Mais si, vous m’écouteriez... Tout comme vous écoutiez les belles paroles de ce cher Wienkiewicz !

La voix douceuse prit un accent de haine, à ces derniers mots.

Dédaignant de riposter, Magdalena lui tourna le dos et se dirigea vers le fauteuil contre le dossier duquel s’appuyèrent ses mains frémissantes.

Thibaut ricana.

– Vous faites l’insolente, mon aimable cousine ? Peu importe ! C’est moi qui aurai le dernier mot. Je veux que vous deveniez ma femme, entendez-vous ? Car je vous aime, et je suis prêt à renverser tous les obstacles pour que vous m’apparteniez. Ma mère criera d’abord, mais elle cédera vite, devant ma résolution. Donc, belle cousine, ou bien vous allez dire gentiment : Oui, je serai votre femme, Thibaut...

– Jamais !

Sans que sa voix changeât d’un ton, Thibaut acheva :

– Ou bien vous resterez prisonnière, ici, le temps qu’il faudra pour que vous changiez de résolution. Personne ne sait où vous êtes, personne n’aura idée de venir vous chercher en cet endroit. Célinie vous apportera le nécessaire. Quand vous aurez assez de ce séjour enchanteur, vous le lui direz. Alors, je viendrai recevoir votre promesse et je vous rendrai votre liberté. Nous irons ensuite trouver mes parents, qui ne pourront faire autrement que de nous donner leur consentement, car je vous aurai tout à fait

compromise aux yeux du monde par mon petit stratagème, ma chère cousine, et je sais qu'il vous serait fort désagréable de vivre avec l'apparence même du déshonneur. Ainsi donc, à bon entendeur, salut ! Et tous mes regrets d'être obligé de vous loger aussi inconfortablement. Mais il ne dépend que de vous d'occuper, aujourd'hui même, le meilleur appartement du château. Songez-y, avant que je me retire.

– Vous pouvez vous épargner ces paroles inutiles, dit dédaigneusement Magdalena.

– Bien, bien. À demain donc. Une nuit passée dans cet agréable lieu vous fera sans doute réfléchir... Ah ! un conseil ! restez dans la partie où se trouve le lit, car de ce côté, aucune pierre ne s'est encore détachée.

Sur ces mots, Thibaut quitta la chapelle.

Magdalena eut un soupir de soulagement. Elle s'assit, pour se remettre de l'émotion que lui avait causée cet entretien. Son antipathie, ou plutôt cette sorte de répulsion que lui inspirait déjà auparavant le fils de Vincente, prenait une nouvelle force depuis cette révélation qu'il venait

de lui faire. Il disait l'aimer, cet odieux Thibaut... Et il était jaloux de Karol Wienkiewicz...

Un trouble profond pénétrait l'âme de Magdalena. Karol... Est-ce qu'il l'aimerait, lui aussi ?

Elle se rappelait ses regards si tendres, si ardents... Et ce dévouement, cette sollicitude...

Une joie enivrante s'insinuait en elle. Serait-ce possible ? Oh ! non, elle était folle... Folle de s'imaginer cela ! Lui, une des personnalités les plus en vue de l'époque actuelle... Et elle, la pauvre Magdalena !

Non, c'était simplement par bonté, par délicate charité qu'il se montrait si empressé, si charmant à son égard. Mais Fernande, si vaniteuse, était naturellement furieuse qu'il ne se souciât pas d'elle. Et Thibaut, lui, devait avoir une âme pétrie d'envie, qui ne pouvait supporter la supériorité physique, morale, intellectuelle du jeune artiste, ni la reconnaissance, l'admiration qu'il supposait – à juste raison – exister pour lui dans le cœur de Magdalena.

Elle joignit les mains en murmurant :

– Mon Dieu, je vous remercie de permettre que je puisse échapper à ce misérable !

Puis elle se leva, décidée à descendre maintenant dans la crypte.

Mais auparavant, elle voulait prendre connaissance du testament.

Elle retira le papier de l'enveloppe et se pencha vers la lampe. Avec difficulté, car l'écriture était mal assurée, elle lut :

Je lègue tous mes biens à ma petite-nièce, Magdalena de Norhac, fille de mon neveu Roland, annulant tout autre testament fait en faveur de Vincente de Movis, qui a manœuvré pour capter ma fortune et a empêché Roland de Norhac d'arriver jusqu'à moi.

Suivaient la date et la signature du défunt, qu'il s'était appliqué à faire le plus lisiblement possible, dans un dernier effort d'énergie.

« Ah ! C'est bien ce que désirait M. Wienkiewicz ! pensa Magdalena joyeusement. Pauvre oncle Henri, il eut toute sa lucidité, jusqu'au dernier moment. »

Elle remit le papier dans l'enveloppe, cacha de nouveau celle-ci dans son corsage. Puis, prenant la lampe, elle descendit dans la crypte.

La fraîcheur la saisit et elle reconnut qu'il serait dangereux pour elle d'y demeurer. Après un regard vers l'ouverture du passage, elle remonta et s'étendit sur le lit.

Sa montre – un cadeau que lui avait fait deux jours auparavant doña Clara – marquait 7 heures du soir. Un peu de jour pénétrait encore par les fenêtres étroites, où les vitres manquaient. Fort heureusement, la température était chaude. Ce serait une nuit désagréable à passer, certes, mais Magdalena jugeait que c'était peu de chose, en regard de la perspective qui l'attendait ensuite avec ce bienheureux testament de l'oncle Henri. Et puis, surtout, demain matin, elle verrait Karol.

Il avait dit qu'il coucherait à Pau et partirait de très bonne heure pour Cadeilles. Peut-être

mettrait-il un peu de temps pour trouver le chemin conduisant à la cascade... Mais après, ce serait vite fait. Et elle le verrait... Et il l'emmènerait, loin de ce Thibaut, digne fils de Vincente.

Elle avait faim. Mais elle n'osa toucher aux provisions apportées par Célinie. Savait-elle si on n'y avait pas mis quelque drogue pour l'endormir encore ? Il fallait se défier de tout, avec ces Movis.

Et les heures passèrent, bien lentes, jusqu'au moment où, cédant à la fatigue, Magdalena s'endormit.

21

Quand elle s'éveilla, une faible clarté annonçait l'aube. Elle se leva, marcha un peu dans la chapelle. La faim, la soif se faisaient péniblement sentir, car elle n'avait rien pris depuis l'avant-veille. Elle se décida à manger un morceau de pain, mais ne toucha pas à la bouteille de bière mise dans le panier par Célinie. Puis elle s'étendit de nouveau. Mais vers 6 heures, elle descendit dans la crypte, pensant que Karol ne tarderait plus maintenant.

« Si quelque chose l'avait retardé ? pensa-t-elle, saisie d'inquiétude. J'attendrai jusqu'à 7 heures et puis je sortirai d'ici, comme je pourrai, car maintenant, je risquerais de voir arriver Thibaut ou Célinie. »

Elle allait et venait entre les tombeaux, où avaient été inhumés les seigneurs de Cadeilles jusqu'à la Révolution. Derrière l'un d'eux,

sarcophage de pierre qui devait remonter au XII^e ou XIII^e siècle, débouchait l'ouverture du passage. Comme la crypte était fort sombre et cette ouverture placée bas, il fallait connaître son existence pour la découvrir, à moins d'un hasard, comme le cas avait dû se produire pour Roland de Norhac.

Bien qu'étant déjà passée par là autrefois, Magdalena n'envisageait pas sans quelque appréhension de recommencer seule. Elle consultait fiévreusement sa montre, trouvant les minutes interminables. Enfin, un bruit léger lui parvint. Prêtant plus attentivement l'oreille, elle perçut comme un frôlement.

– C'est lui ! pensa-t-elle, le cœur battant.

Elle se courba, approchant son visage de l'ouverture.

– Monsieur Wienkiewicz ! l'appela-t-elle.

Une voix étouffée répliqua :

– Qui me parle ?

– Moi, Magdalena... Je suis dans la crypte. Tout va bien d'ailleurs.

– Magdalena !

Un instant plus tard, Karol paraissait hors du passage, dont Magdalena l’aidait à sortir. D’un bond, il fut debout.

– Vous !... Ici ! Comment ? Qu’est-il arrivé ?

– Je vous le raconterai tout à l’heure. Mais il faut partir sans tarder, parce que Thibaut ou Célinie pourrait venir...

– Thibaut ?

– Oui, c’est lui qui m’a enlevée, transportée ici, avec la complicité de Fernande et l’aide de Célinie.

– Enlevée ? Ah ! par exemple !

– Heureusement, il a eu la bonne idée de m’enfermer dans cette chapelle, d’où je savais pouvoir m’évader quand je le voudrais. Mais j’ai préféré vous attendre. Partons maintenant... Ah ! J’ai le testament de l’oncle Henri ! Vous le trouverez tel que vous le souhaitiez, je crois.

– Quelle chance ! Tout va merveilleusement s’arranger, chère Magdalena... Allons, maintenant.

Quelques minutes plus tard, ils étaient dans la grotte devant laquelle tombait la cascade. Avec l'aide de Karol, Magdalena atteignit sans trop de difficulté l'étroite berge du gave. Mais quand elle eut fait quelques pas, une défaillance la prit et elle serait tombée si Karol, qui lui donnait le bras, ne l'avait énergiquement retenue.

Il la souleva, l'emporta. À quelques mètres de là, dans une anfractuosité de la falaise, se trouvait une sorte de talus gazonné. Karol y déposa la jeune fille et s'agenouilla près d'elle pour la soutenir. Quand elle reprit connaissance, elle se vit entre ses bras, elle rencontra son regard anxieux.

– Êtes-vous mieux, ma chérie ?... Ma petite Magdalena !

Ces mots, et la chaleur de l'accent, firent plus pour la remettre que tous les cordiaux. Un peu de rougeur vint à son visage, tandis qu'elle murmurait :

– Oui... Il me semble. C'est la faiblesse, l'émotion... Et puis, je n'ai presque pas mangé...

– Il vous a laissée sans nourriture, ce scélérat ? s'écria Karol.

– Non... Mais je n'ai pas osé. J'avais peur qu'on me donne quelque drogue... Déjà, ils ont dû m'endormir à Clairefontaine pour m'emmener.

Elle se soulevait un peu, essayait de s'écarter, en rougissant plus fort. Mais les bras de Karol ne se desserrèrent pas.

– Non, Magdalena, vous ne bougerez pas, dit-il avec une tendre douceur. Je veux, dès cet instant, que vous me considériez comme votre fiancé... Car j'espère bien que vous ne refuserez pas de devenir ma femme ?

– Moi, votre femme ? s'écria-t-elle.

Quelle joie merveilleuse paraissait dans ces beaux yeux bleus !... Quel bonheur ingénu vibrait dans cette voix qui répétait :

– Votre femme ?... Moi, moi ? Oh ! est-ce possible ?

– Très possible... Et même certain, pourvu que vous le vouliez.

– Oh ! si je le veux !

Karol baisa doucement les paupières frémissantes.

– Ma petite aimée ! Je vous ferai oublier tous ces mauvais jours... Allons, maintenant. Nous nous arrêterons à Pau, pour que vous vous restauriez, puis nous filerons sur Paris, où ma tante, avisée par télégramme, nous attendra ce soir.

– Et les Movis ?

– Elle les mettra à la porte, tout simplement. Venez, Magdalena. Il ne faut pas nous attarder davantage, car vos pieds sont mouillés. Je vais vous porter jusqu'à la voiture, qui nous attend non loin du sentier.

– Certes non ! Je puis très bien marcher maintenant.

Mais sans l'écouter, Karol l'enleva dans ses bras. En quittant le sentier, il la mit à terre et glissa son bras sous le sien. Ils apparurent ainsi à Vojciedi, qui les attendait.

– J'ai trouvé M^{lle} de Norhac prisonnière,

enfermée dans une vieille chapelle par son cousin qui l'a enlevée de Clairefontaine, expliqua Karol au valet de chambre visiblement ébahi.

Il installa la jeune fille dans l'automobile, puis il dit en souriant :

– Je vais aller un peu vite, car j'ai hâte de vous voir prendre quelque chose. Vous ne me ferez pas de reproche, cette fois ?

– Non, si vous n'exagérez pas, répondit-elle en souriant aussi.

– Je tâcherai.

Sur cette réponse, Karol ferma la portière et monta sur le siège. Wojciedi prit place près de lui. Et la puissante voiture s'éloigna, emportant Magdalena en plein rêve de bonheur.

À Pau, tandis que la jeune fille déjeunait dans le petit salon demandé par Karol, celui-ci, après avoir pris connaissance du testament, rédigea une dépêche pour doña Clara.

« Ramenons Magdalena, enlevée par Thibaut. Tout va bien. Soyez à Paris ce soir. Renvoyez les Movis. »

Cela fait, il demanda à Magdalena de lui raconter ce qui s'était passé. Quand elle lui redit les paroles de Thibaut, il témoigna d'une telle indignation que la jeune fille, un instant, eut peur qu'il retournât à Cadeilles pour le châtier.

– Certes, je le ferais, si ce n'était qu'à cause de vous, je ne veux pas de scandale !

– Il sera déjà bien puni par la perte de la fortune de l'oncle, fit observer Magdalena.

– Pas en comparaison de ce qu'il mérite, le misérable coquin !... Enfin, ne pensons plus à cela pour le moment et parlons un peu de vous. Je vais, dès demain, commencer toutes les démarches nécessaires pour notre mariage, de telle sorte que, dès le retour de mon père, il puisse être célébré. D'ici là, vous demeurerez avec ma tante, à Clairefontaine – que je ferai sérieusement garder – et où je viendrai chaque jour vous voir. Cela vous conviendra-t-il ainsi ?

– C'est vous qui êtes le meilleur juge, répondit-elle avec un regard de joie confiante.

Puis, en souriant, elle ajouta :

– Nous recommençons un peu l’histoire de la belle Bérengère. La connaissez-vous ?

– Oui, Louis me l’a racontée. Figurez-vous qu’il avait reproduit sous vos traits la malheureuse prisonnière enfermée dans la tour du Roi. Ce dessin étant tombé sous mes yeux m’a donné l’idée que peut-être M^{me} de Movis avait eu l’idée de vous infliger un châtement semblable. Et Louis a fini par me l’avouer en effet – avec quel chagrin, pauvre garçon !

– Comme il va souffrir en apprenant l’indigne conduite de son frère ! dit Magdalena avec compassion.

– Hélas ! Et il doit être angoissé de votre disparition. Ma tante aussi d’ailleurs. Qu’ont-ils pensé, imaginé ? M^{me} de Movis n’est-elle vraiment pas complice là-dedans ?... Et cette odieuse Fernande !

Magdalena mit la main sur son bras, en le regardant avec une timide tendresse.

– N’en parlons pas, comme vous le disiez tout à l’heure. Oublions-les...

– Momentanément, oui. Mais il faudra que tout se règle... Si vous vous sentez assez reposée maintenant, ma chérie, nous allons repartir pour arriver le plus tôt possible à Paris.

– Oui, partons ! J'ai hâte d'être le plus loin possible de ce Cadeilles où je n'ai connu que souffrance et tristesse... Je ne regrette qu'une chose : c'est de n'avoir pu voir ma pauvre cousine Séraphine.

Karol, qui considérait amoureusement le délicieux visage ému et attristé, promit aussitôt :

– Nous lui ferons une existence meilleure, dès que nous serons mariés.

Et il en fut remercié par le plus charmant sourire du monde.

Louis, arrivant à Pau vers le milieu de la nuit, avait dû s'y arrêter. Il comptait repartir dès l'aube. Mais au moment du départ, il se produisit une panne, et ce fut avec un retard d'une heure que le jeune garçon quitta la ville, sans se douter que celui qu'il poursuivait avait passé la nuit dans

un hôtel situé à quelques centaines de mètres de celui où il était descendu.

Ignorant que Karol comptait s'arrêter à Pau, avant de gagner Cadeilles, Louis se demandait avec angoisse où il le trouverait, et ce qu'il avait été faire au château. Voulait-il parler à M^{lle} Séraphine ? Mais si Thibaut se trouvait là, qu'était-il advenu ? Il aurait pensé, lui, que Karol était informé du rapt de Magdalena et qu'il venait la délivrer. Qu'était-il sorti de cet imbroglio ?

Sous l'obsession de ce tourment, le trajet parut à Louis interminable. Enfin, la voiture stoppa devant la grille de Cadeilles. Le concierge parut sur sa porte et dit avec surprise :

– Tiens, vous aussi, monsieur Louis ?

– M. Thibaut est là, n'est-ce pas ? demanda Louis.

– Mais oui, arrivé d'hier. Vous ne le saviez pas, monsieur ?

– Si, si. Mais je pensais qu'il n'était peut-être pas arrivé encore... Et... il était seul ?

Le concierge parut étonné de cette question...

– Eh ! oui, monsieur.

– Ah ! bien !

Et Louis pensait en même temps : « Qu’a-t-il fait de Magdalena ? Ne serait-elle pas ici ?... Mais en ce cas, pourquoi serait-il venu ? »

Puis il songea aussitôt : « Il se sera arrangé pour la transporter secrètement, avec l’aide de Célinie, par une des autres entrées. »

Avec un tremblement dans la voix, il demanda encore :

– Il n’est venu personne d’autre ?

– Non, personne.

Louis se dirigea vers la porte du château, suivi du regard par le concierge qui se disait : « Quel drôle d’air il a, M. Louis ! Et pourquoi arrivent-ils comme cela, l’un après l’autre, M. Thibaut et lui ? Qu’est-ce qu’ils viennent faire ici ? Pourquoi Célinie est-elle allée ces jours-ci à Paris ? »

Dans le hall, Louis s’arrêta indécis, le cœur serré. Allait-il se mettre dès maintenant à la recherche de son frère ?... Ou bien tâcher de

découvrir le lieu où l'on avait enfermé Magdalena, si réellement elle avait été amenée ici ?

Il opta pour cette dernière solution et gagna d'abord la tour du Roi. La porte s'ouvrit sans difficulté, et le jeune homme put constater que le cachot était désert.

Où aller voir maintenant ? Il songea aussitôt à la chapelle, parce qu'il se rappelait qu'autrefois sa mère y avait enfermé une nuit Magdalena.

La porte était fermée au verrou. Louis tira celui-ci, ouvrit le battant et entra.

La chapelle était déserte. Mais dans la partie la mieux conservée, il y avait un lit, un fauteuil, une table, un panier... Et, sur le lit, une robe d'intérieur qui appartenait à Magdalena.

« Elle a été enfermée ici... Mais elle n'y est plus, pensa Louis. Où l'ont-ils mise maintenant ? »

Il alla jusqu'à la porte de la crypte, appela. Rien ne lui répondit.

Alors, il revint sur ses pas, résolu cette fois à

voir Thibaut.

En sortant de la galerie, il se heurta à Célinie qui arrivait, portant un pot de lait. Elle jeta un cri de surprise.

– Monsieur Louis ! D’où sortez-vous ?

– Mon frère est ici, Célinie ?

– Non, pour sûr ! répondit la grosse femme, prompte à reprendre ses esprits. Qu’est-ce que vous voulez qu’il fasse ici, M. Thibaut ? Et d’où que vous venez comme ça ?

– De la chapelle, où était enfermée Magdalena. Mais où l’avez-vous conduite, maintenant ?

– Comment, où nous l’avons conduite ? Qu’est-ce que vous dites ?

– Je dis que mon frère et vous l’avez enfermée dans la chapelle, mais comme elle n’y est plus, je vous demande...

– Elle n’y est plus ? Ah ! par exemple !

Et précipitamment, Célinie s’en alla vers la chapelle.

« Elle a l'air de ne pas savoir... pensa Louis, très surpris, et saisi d'un vague espoir. Magdalena aurait-elle pu s'enfuir... Ou l'aurait-on délivrée ? Mais qui ?... Et comment ? »

Quelques minutes plus tard, Célinie reparaisait, très rouge, visiblement furieuse.

– C'est pourtant vrai ! Comment a-t-elle pu, la mâtine ?... Il va en faire une tête, M. Thibaut ! Avoir risqué tout ça, et dépensé son bon argent pour voir la belle filer à l'anglaise ! Ah ! pour un sale tour, c'est un sale tour qu'elle lui joue là !

Et sans plus s'occuper de Louis, Célinie s'éloigna, sans doute pour avertir son jeune maître.

Louis, très perplexe, se demandait ce qu'il devait faire. Il ne tenait aucunement à rencontrer son frère, mais il aurait voulu être complètement assuré que Magdalena se trouvait hors de ses mains. Qui savait si Thibaut, sans prévenir Célinie, n'avait pas emmené sa cousine ailleurs ?

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, il vit apparaître son frère, qui courait, le teint verdi par la colère,

les traits contractés. Au passage, il saisit le bras de Louis et entraîna celui-ci en disant :

– Toi, il va falloir que tu m’expliques...

Dans la chapelle, il lâcha son frère et jeta un coup d’œil autour de lui. Puis il alla regarder derrière l’autel brisé. Célinie arrivant sur ces entrefaites, il lui dit :

– Gardez M. Louis ; je vais chercher de quoi m’éclairer en bas.

Il revint cinq minutes plus tard, muni d’une lampe électrique de poche, et descendit à la crypte. Il fit le tour des tombeaux, mais la lueur de la lampe étant promenée un peu trop haut, l’ouverture du passage lui échappa. Il remonta, la mine orageuse, les yeux pleins de menaces. Dans le fauteuil apporté là pour Magdalena, Célinie s’étalait, toujours prête à prendre ses aises. Elle demanda, avec une intonation narquoise :

– Eh bien, le bel oiseau n’est pas là-dessous ?

Sans daigner lui répondre, Thibaut marcha vers son frère qui était resté debout à la même place.

– C’est toi qui l’as fait partir ?

– Moi ? non. La porte était fermée, et il n’y avait personne ici quand j’y suis entré tout à l’heure.

– Alors, pourquoi venais-tu à Cadeilles ?

– Savoir ce que tu avais fait de Magdalena. Doña Clara m’a chargé de la rechercher... Et comme je vous soupçonnais, toi et Fernande...

– Pourquoi ?

– Parce que je vous avais entendu l’autre jour parler de Célinie, du prix que tu lui payerais... Puis, j’ai trouvé ton mouchoir au pied du mur de Clairefontaine.

– Et tu persistes à soutenir que ce n’est pas toi qui l’as fait évader ?

– Je ne dis là que la vérité.

– Tu mens ! Car qui donc l’aurait fait ?

– Je l’ignore... Et je pensais que c’était toi qui l’avais transportée ailleurs.

– Oui, oui, joue la comédie, méchant singe ! Tu vas me dire où elle se trouve. Sans quoi,

prends garde !

Thibaut avait saisi le bras de son frère et le secouait rudement.

– Si je le savais, je ne te l’apprendrais pas, répondit courageusement Louis. Mais je te dis entièrement la vérité, en te répétant que je l’ignore.

– Ah ! tu l’ignores !... Eh bien, en tout cas, tu n’es qu’un misérable petit espion au service de doña Clara et de Wienkiewicz. Et voilà comment je te traite, moi !

Il lui donna un soufflet et le repoussa si violemment, qu’il s’écroula sur le sol. Sa tête porta contre une pierre, et il perdit connaissance.

– Ben, vous allez fort, monsieur Thibaut, dit Célinie.

Elle se levait et se rapprochait. Thibaut leva les épaules.

– Je lui en ferai voir d’autres. Il a besoin d’être dressé, ce garçon-là.

– Il ne faudrait tout de même pas le tuer. Ça vous ferait des ennuis, et vous en aurez assez

avec la Magdalena, maintenant qu'elle s'est sauvée.

Célinie se pencha sur le jeune garçon. Le sang coulait de sa tête, commençait de se répandre sur les dalles couvertes de poussière.

– Il est mal en point, vous savez ! dit la femme de charge.

Thibaut, les sourcils froncés, attachait sur son frère un regard dur. Il se pencha à son tour, mit sa main sur le cœur du blessé...

– Il vit... Portons-le à M^{lle} de Grandy, qui le soignera.

– Tiens, bonne idée !

Tous deux soulevèrent le jeune garçon, l'emportèrent jusqu'à la tour. M^{lle} Séraphine, qui finissait de s'habiller, eut un haut-le-corps quand, ayant frappé, ils entrèrent dans sa chambre avec leur fardeau.

– Louis vient de se blesser en tombant, expliqua Thibaut. Comme je repars tout à l'heure, il m'est impossible de le soigner... Et Célinie a d'autres occupations. Vous voudrez donc bien

vous en charger, ma cousine ?

– Ah ! vous étiez au château ?

– Depuis hier, de passage. Je vais le mettre sur le lit de Magdalena ?

– Oui... Mais il faudra que Célinie m'aide, car mes forces baissent beaucoup. Est-il blessé gravement ?

– Je ne sais... Je ne pense pas...

Tout en parlant, Thibaut se dirigeait, avec Célinie, vers le petit cabinet qui avait été la chambre de Magdalena. Tous deux déposèrent Louis sur le lit étroit. M^{lle} de Grandy, entrée derrière eux, se pencha vers le blessé pour regarder la plaie.

– Je vais la lui bander... Mais il serait prudent de faire venir un médecin.

– Soit, Célinie va envoyer le concierge à Dreuzès.

– Et vous me laisserez quelque argent, car je dispose à peine du strict nécessaire pour moi, ajouta la vieille demoiselle.

Thibaut sortit un portefeuille et prit plusieurs billets de cent francs qu'il lui remit.

– Vous êtes venus seuls tous deux ? demanda M^{lle} de Grandy.

– Oui.

– Magdalena va bien ?

– Très bien... Au revoir, ma cousine.

Comme ils s'éloignaient, M^{lle} de Grandy demanda avec un accent sarcastique :

– Faudra-t-il vous donner des nouvelles de votre frère ?

– Célinie m'en enverra.

Sur cette brève réponse, il sortit de la chambre.

La femme de charge cligna de l'œil du côté de M^{lle} de Grandy.

– Ce n'est pas la tendresse pour son frère qui l'étouffe, celui-là ! Un peu plus, il le tuait net !

– Comment, il le tuait ? fit M^{lle} de Grandy avec effarement.

– Ben oui, il était si en colère qu’il l’a envoyé promener par terre.

– Pourquoi, en colère ?

Célinie eut un rire narquois.

– Ça, je ne vous le dis pas, moi ! Vous le saurez sans doute par le petit, qui n’a pas de raison pour tenir sa langue. Mais moi, voyez-vous, je suis honnête ! Quand on me paye, j’ai la bouche fermée !

Sur cette affirmation, Célinie sortit majestueusement. Du seuil de la chambre, elle s’écria :

– Je vais vous faire envoyer le médecin... Et puis la femme du concierge viendra vous aider. Moi, je suis fatiguée.

M^{lle} Séraphine, penchée de nouveau vers Louis, considéra un moment le jeune visage blêmi, aux yeux clos. Elle soupira en murmurant :

« Toi aussi, pauvre, tu es leur victime ! Ah ! Combien je voudrais voir ma petite Magdalena hors de leurs mains !... Mais qu’advierait-il ensuite d’elle, la malheureuse enfant, si seule, si

belle, si jeune ?... Et cet étranger qui l'admire, qui en est sûrement amoureux ? Ah ! oui, comment tout cela finira-t-il ? »

Magdalena avait été accueillie avec une enthousiaste tendresse par M^{me} de Ojeda. Celle-ci, en apprenant les fiançailles de son neveu, témoigna une joie très vive, sans aucune surprise, d'ailleurs, car il ne lui avait pas caché, dès le moment où il lui avait parlé de la jeune orpheline, son amour pour elle et son désir de l'épouser.

Elle raconta qu'au reçu de la dépêche de Karol elle avait fait téléphoner par sa femme de chambre aux dames de Movis, à Paris ce jour-là, qu'un évènement imprévu l'obligeait à quitter Clairefontaine, elle ne savait pour combien de temps. Ainsi avait été résolue, le plus facilement du monde, la question de cette mise à la porte, comme disait Karol. Les malles de ces dames, préparées par la femme de chambre, leur seraient envoyées dès demain.

– Sans explications ? demanda M^{me} de Ojeda.

Elle s'entretenait après le dîner avec son neveu, tandis que Magdalena, très fatiguée après tant d'émotions, était montée dans l'appartement préparé pour elle.

– Sans explications, répondit Karol. Si M^{me} de Movis en veut, elle viendra les demander. Quant à moi, dès demain, je porte le testament à notre ami Martin-Duchaud, qui me guidera dans les démarches à faire.

M^e Martin-Duchaud était un avocat en vue, très intime avec les Wienkiewicz père et fils.

– ... Je m'occuperai aussitôt également d'obtenir du conseil de famille le consentement pour le mariage de Magdalena. Malheureusement, nous sommes en période des vacances et, de ce fait, tout va se trouver retardé.

– Poursuivras-tu en justice les Movis, au nom de Magdalena ? demanda M^{me} de Ojeda.

– Certes ! Je le regrette à cause du pauvre Louis, mais cette femme a trop cyniquement spolié une malheureuse orpheline pour qu'on lui épargne le châtiment.

– Je suis de ton avis... Et ce Thibaut ?

– Ah ! lui !... Qu'il ne se trouve pas sur mon chemin, car je le traiterais comme il le mérite ! Et si je ne craignais d'attirer trop sur Magdalena l'attention des gens qui voient du scandale partout, je l'aurais aussi traîné en justice, celui-là, pour enlèvement de mineure !

Dans l'après-midi du lendemain, Karol conduisit sa tante et sa fiancée à Clairefontaine. Bien qu'il fit établir un service de garde sévère dans le château, il exigea en outre que Magdalena couchât dans une pièce contigüe à la chambre de doña Clara. Puis il partit en promettant de revenir dîner le lendemain.

M^e Martin-Duchaud lui avait donné le matin toutes les indications nécessaires et promis tout son concours. Mais, comme le pensait Karol, les vacances apporteraient un retard à la procédure nécessaire.

– Tout au moins, tâchez de faire marcher dès maintenant le conseil de famille, lui dit Karol.

C'est le plus pressé, car je veux être en mesure de mettre au plus tôt M^{lle} de Norhac sous mon entière protection.

– D'autant mieux qu'elle se trouve en ce moment dans une situation illégale, à l'égard de son tuteur. Mais, naturellement, étant donné l'indignité de M^{me} de Movis, et la complicité supposée dudit tuteur, elle n'a rien à craindre à ce sujet.

Vers la fin de l'après-midi, le lendemain, Karol revenant de chez le joaillier auquel il avait commandé des bijoux pour la corbeille qu'il voulait offrir à sa fiancée, fut informé que M^{me} de Movis demandait à le voir.

– J'ai dit que Monsieur était sorti, que je ne savais trop quand il rentrerait. Mais elle a répondu qu'elle attendrait tant qu'il faudrait.

– Elle a un fier toupet ! pensa Karol.

Dans le salon où il entra, M^{me} de Movis était assise, très élégante et la physionomie calme comme toujours. Il s'avança, s'inclina à peine et demanda très sèchement :

– Que désirez-vous ?

Un regard de reproche ingénu se leva vers lui.

– Savoir, monsieur, pourquoi madame votre tante nous a fait renvoyer nos malles, sans un mot, sans une explication... Nous traitant comme les pires indésirables...

– Ne me forcez pas, madame, à prononcer des paroles blessantes, qui sont pénibles pour un homme bien élevé à l'égard d'une femme – celle-ci fût-elle aussi coupable que vous.

Dressée devant le jeune homme, M^{me} de Movis avait la mine stupéfaite, indignée, de l'innocente injustement accusée.

– ... Coupable de quoi, s'il vous plaît, monsieur ?

– D'avoir capté la fortune de M. de Norhac, tout simplement.

Vincente ne broncha pas. Elle dit avec ironie :

– C'est Magdalena qui vous a soufflé cela ?

– Pas du tout. C'est M. de Norhac lui-même qui vous accuse.

– M. de Norhac ?... Qui m'accuse ?

Cette fois, M^{me} de Movis montrait une certaine émotion.

– Par son testament, précisa Karol.

– Comment, son testament ?... Quel testament ?

– Celui qu'il a fait avant de mourir et qu'il a remis à Magdalena pour qu'elle le cache jusqu'à ce qu'elle soit capable de défendre son bien contre vous.

– Il a fait... un autre testament ?

Pendant un instant, Vincente perdit pied. Son visage habituellement pâle verdissait... Mais elle se reprit aussitôt. Avec un rire forcé, elle riposta :

– Et vous avez cru cela ?... Cette invention d'une astucieuse petite fille dont les beaux yeux vous font perdre la tête ?

– Je crois ce que dit ce testament, qui est maintenant entre les mains de qui de droit. M. de Norhac vous y accuse formellement d'avoir manœuvré pour vous faire léguer sa fortune et d'avoir empêché son neveu d'arriver jusqu'à lui.

La justice se prononcera là-dessus. Mais je ne doute pas qu'elle reconnaisse l'authenticité de cet acte. Et il se trouvera des gens pour apporter leur témoignage, au sujet de la façon dont vous avez chambré M. de Norhac, avec l'aide de la femme de charge. En outre, la manière dont vous avez agi à l'égard de votre jeune cousine ne sera pas non plus un point favorable pour votre défense.

Les lèvres de Vincente blêmirent un peu. Sa voix se fit très douce pour répondre :

– En vérité, monsieur, je ne comprends pas !... C'est un incroyable roman que vous me racontez là ! Comment, où, cette petite a-t-elle pu voir mon oncle ? Comment aurait-il pu écrire ce testament ?

– Elle est entrée par mégarde dans sa chambre, quelques heures avant sa mort... Et en quelques mots, tout s'est expliqué. Le mourant, déjà soupçonneux, a vu tout à fait clair... Et il a voulu réparer l'injustice.

– Personne de sensé ne croira cela ! dit Vincente avec une apparente sérénité.

– C’est ce que nous verrons... Et il nous serait possible de mener devant les tribunaux votre fils Thibaut, qui a enlevé Magdalena pour la séquestrer dans la chapelle de Cadeilles.

Cette fois, M^{me} de Movis perdit son sang-froid :

– Thibaut ?... Que dites-vous ? Thibaut ?

– Oui, madame... Et faites-vous confirmer le fait par votre fille Fernande qui a été sa complice, ainsi que votre femme de charge.

– Mais c’est fou !... Mais c’est fou !

Momentanément effondrée, M^{me} de Movis ne pouvait que répéter ces mots.

Karol continua froidement :

– Par un heureux hasard, j’ai pu la sauver. Elle est désormais sous ma protection, comme ma fiancée, bientôt ma femme... C’est vous dire que si, au cours du procès, vous tentez de lui nuire moralement, je saurai la défendre et vous en faire repentir.

Il ajouta, sur un ton de politesse glacée :

– Je crois que maintenant nous n'avons plus rien à nous dire ?

Sans répondre, M^{me} de Movis fit quelques pas vers la porte. Puis, se détournant, elle montra à Karol un visage redevenu calme et impénétrable.

– Ne croyez pas, monsieur, que vous aurez facilement raison de moi ! Le bon droit est de mon côté, non de celui de la petite intrigante qui vous a pris dans ses filets. Le beau mariage que voilà, pour un Wienkiewicz ! J'espère que M. votre père y verra plus clair, lui, et remettra à sa place cette jeune personne. J'attends donc de pied ferme ce procès dont vous me menacez... Et je ne doute pas que ce soi-disant testament soit reconnu pour ce qu'il est : une odieuse mystification.

« Elle crâne ! pensa Karol, tandis qu'elle sortait. Mais elle est bien touchée... Maintenant, partons vite pour aller retrouver ma chère Magdalena. »

Et une heure plus tard, près de l'étang aux nymphéas, où elle l'attendait, il racontait à sa fiancée, dont la tête s'appuyait contre son épaule,

son entrevue avec celle qu'il appelait déjà l'ex-châtelaine de Cadeilles.

– Mais peut-être ne reconnaîtra-t-on pas ce testament ? dit Magdalena.

– Si, si, ne craignez rien ! Avec les témoignages que nous réunirons, venant à l'appui de la plainte portée contre elle, nous aurons facilement gain de cause. Et vous entrerez en maîtresse à Cadeilles, chère Magdalena.

Elle eut un petit frisson.

– Il me semble que j'aurai toujours une impression pénible, dans cette demeure !

– Aussi n'y habiterons-nous pas. Ma belle fleur, trop longtemps étiolée dans cette geôle, a besoin d'une autre atmosphère pour s'épanouir. Dès décembre, nous partirons pour le cap d'Antibes où mon père a une villa, et nous y passerons l'hiver.

– Oh ! Karol, j'ai toujours peur de rêver ! murmura-t-elle en levant sur lui ses beaux yeux qui semblaient refléter la pure lumière du couchant.

– Non, ma bien-aimée, ce n'est pas un rêve, grâce au Ciel ! répondit-il en baisant longuement les paupières frémissantes. La mauvaise fée ne peut plus rien sur vous et maintenant j'aurai le pouvoir de vous rendre heureuse – en ce qui dépend de ma volonté, du moins.

Monsieur,

J'ai reçu hier votre lettre m'informant de la dramatique aventure dont M^{lle} de Norhac a failli être la victime et de vos fiançailles avec elle. Ainsi que vous le demandiez, je me suis rendu à Cadeilles pour faire part de ces nouvelles à M^{lle} de Grandy, puisque vous craigniez, en lui écrivant, que votre lettre ne soit pas remise à destination par la femme de charge. Comme vous me l'indiquiez, j'ai gagné directement la tour, au lieu d'entrer par le corps de logis principal, et frappé à la porte de M^{lle} de Grandy. Celle-ci m'a d'abord reçu avec méfiance, mais dès que je lui ai parlé de sa jeune parente, son intérêt s'est éveillé. Elle a paru satisfaite d'apprendre son prochain mariage. Quant à la tentative de rapt dont s'est rendu coupable M. Thibaut, elle n'en a point semblé très surprise, le croyant, dit-elle,

capable de tout.

Au sujet du testament de M. de Norhac, elle m'a avoué que c'était un grand soulagement pour elle, car elle se reprochait toujours de n'avoir pas eu autrefois le courage de tout braver pour aller trouver son cousin Henri et lui parler de l'orpheline.

Ensuite, elle m'apprit que M. Louis était depuis quelques jours à Cadeilles, et qu'elle le soignait pour une blessure à la tête qu'il s'était faite en tombant. Quelques mots de Célinie lui avaient fait comprendre que M. Thibaut, dans un accès de colère, avait poussé rudement son frère. Mais la femme de charge s'était refusée à dire le motif de cette colère et le blessé non plus n'avait pas voulu parler à ce sujet. Nous convînmes, M^{lle} de Grandy et moi, que l'aîné, voyant arriver son frère et s'apercevant de la disparition de sa cousine, avait dû accuser M. Louis d'avoir favorisé la fuite de celle-ci.

« Il va repartir demain pour Paris, ajouta M^{lle} de Grandy. Mais de quelle façon l'accueillera-t-on chez lui, le pauvre garçon ? Je crains pour

lui. »

Comme j'allais sortir, il arriva, venant du parc où sa vieille cousine l'avait envoyé prendre l'air. Sa mine défaite, ses yeux fiévreux dénotaient qu'il n'était pas remis encore. Voyant sa vive surprise de me trouver là, je lui dis que je venais de votre part, apprendre à M^{lle} de Grandy que vous étiez fiancé à sa jeune cousine. Une joie véritable parut alors dans son regard, pendant quelques instants. Il s'écria :

– Ah ! elle est donc sauvée !

Mais presque aussitôt sa physionomie reprit l'expression de tristesse habituelle. Je lui dis alors :

– Resterez-vous quelque temps encore à Cadeilles ?

– Non... Je pensais partir ces jours-ci.

– Vous feriez mieux d'y demeurer encore... Vous vous remettrez mieux ici qu'à l'air de Paris.

– Oui, c'est vrai... Peut-être attendrai-je un peu...

Comme M^{lle} de Grandy me reconduisait jusqu'à la porte, je lui dis à voix basse :

– Tâchez de le garder encore, mademoiselle, car, outre l'accueil qui lui est probablement réservé, mieux vaut qu'il apprenne le plus tard possible l'accusation qui pèse sur sa mère.

Elle acquiesça d'un signe et nous nous séparâmes, après que je l'eus assurée que je lui apporterais d'autres nouvelles, dès que vous m'en enverriez, ce qui, ajoutai-je, ne pouvait tarder.

En arrivant dans la cour, j'aperçus, au seuil du château, la femme de charge. Elle me cria :

– Tiens, monsieur le curé, qu'est-ce que vous êtes allé faire chez M^{lle} de Grandy ? Ce n'est pas la dévotion qui la préoccupe, car voilà tantôt cinquante ans qu'elle n'a jamais mis les pieds à l'église !

– Cela ne l'empêche pas de changer d'idée maintenant, répondis-je paisiblement.

Et là-dessus je m'en allai, peu désireux de subir d'autres questions de cette femme, si

odieuse à l'égard de M^{lle} de Norhac et généralement détestée dans le pays pour ses manières désobligeantes.

Voilà donc, monsieur, ma mission remplie. Quant à ce pauvre M. Louis, j'espère qu'il pourra encore jouir à Cadeilles de quelque tranquillité, sa mère devant avoir autre chose à faire que de s'occuper de lui.

Je reste à votre disposition, soit pour aller de nouveau voir M^{lle} de Grandy, soit pour faire toutes les démarches qui vous paraîtront nécessaires auprès des personnes qui pourront apporter au procès un témoignage utile.

Cette lettre de l'abbé Darlannes fut communiquée par Karol à Magdalena, une après-midi où elle était venue à Paris avec M^{me} de Ojeda pour l'essayage de toilettes que celle-ci lui faisait faire.

En terminant la lecture, la jeune fille avait les larmes aux yeux.

– Ce pauvre Louis ! Quel chagrin pour lui

quand il saura !... Oh ! Karol, j'aurais mieux aimé ne pas porter plainte contre cette femme !

– Ce n'était pas possible. Elle n'a joui que trop longtemps du fruit de son vol et son odieuse conduite à votre égard aggravait sa culpabilité. Puis nous devons accomplir la volonté de votre oncle, ma chère Magdalena.

– Mais ils vont être pauvres, maintenant... Et alors, Louis qui n'a pas de santé ?

– Les autres peuvent travailler. Quant à Louis, nous verrons à nous occuper d'assurer son avenir.

– Pourvu que sa mère et son frère ne le rendent pas trop malheureux, pour le punir d'avoir eu pitié de moi et d'avoir cherché à me sauver !

– J'espère qu'il restera le plus longtemps possible à Cadeilles. Je vais écrire dans ce sens à M^{lle} de Grandy, par l'intermédiaire du curé, et en même temps je lui enverrai une somme pour les frais que lui occasionnera cette prolongation de séjour, car il est à penser que M^{me} de Movis « oubliera » de le faire, ce qui la gênerait

beaucoup.

– Oh ! que vous êtes bon, Karol ! dit Magdalena avec élan. Mais vraiment, quel être que ce Thibaut, pour brutaliser ainsi son frère si faible ! Quel digne fils de sa mère, celui-là !

Pour achever de remettre la santé de Magdalena, M^{me} de Ojeda l'emmena sur une plage normande relativement tranquille où Karol vint aussi faire de fréquents séjours.

Ce fut là que Magdalena fit la connaissance de son futur beau-père, qui vint la voir dès son arrivée. Elle le trouva aussitôt très sympathique, et, lui, déclara à son fils :

– Tu ne pouvais pas mieux choisir, mon cher enfant... Elle est délicieuse, et je crois qu'elle sera la joie de notre foyer, la digne continuateur de ta pauvre mère, que nous avons, hélas ! perdue trop tôt.

Ainsi entourée d'affection, très amoureuse et très aimée, Magdalena voyait s'écouler ses jours de fiançailles. Avec le bonheur et la sécurité, elle s'épanouissait comme une fleur trop longtemps

dans l'ombre qui voit enfin la lumière. Devant la sensation que produisait sa beauté, partout où elle paraissait, elle se sentait gênée, confuse, à l'amusement de Karol.

– Il faudra vous y faire, petite chérie, disait-il en riant. Dans le monde où je vous conduirai, vous aurez un succès foudroyant, j'en suis sûr.

– Oh ! vous ne m'y conduirez pas trop souvent, n'est-ce pas ?

– Le moins souvent possible, car j'aimerais mieux garder tout à fait pour moi ma belle et très chère Magdalena.

Des Movis, on n'entendait point parler, le procès ne devait se plaider qu'en novembre. Sans le dire à sa fiancée, Karol gardait la crainte que Thibaut tentât encore quelque coup de force, et faisait surveiller par un habile policier ses faits et gestes. Quant à Louis, il se trouvait toujours à Cadeilles. Il y était tombé malade, et M^{lle} de Grandy avait écrit à sa mère pour lui demander de le garder. M^{me} de Movis avait acquiescé, ayant d'autres soucis en tête que la santé de ce fils toujours négligé. Ainsi M^{lle} Séraphine avait-elle

pu, jusqu'ici, éviter que le jeune garçon connût les faits qui allaient conduire sa mère devant la justice.

En octobre, fut célébré le mariage de Karol et de Magdalena. Il eut lieu dans l'église de Clairefontaine et quelques intimes seuls y assistèrent. Mais de nombreux curieux étaient venus, des photographes prirent des clichés qui parurent ensuite dans divers journaux et revues. Ce mariage était un évènement dans les milieux artistiques et mondains. On se racontait l'histoire de cette petite Magdalena, traitée en Cendrillon dans la demeure dont elle était légalement l'héritière, et qui devenait la femme d'un artiste célèbre, très recherché, possesseur d'une superbe fortune. On s'indignait contre M^{me} de Movis – et plus encore que les autres, tous ceux qu'elle avait cru être ses amis.

Après la cérémonie nuptiale, les jeunes époux partirent pour Fontainebleau, où ils devaient passer un mois. Dans la voiture qui les emportait, Magdalena, fatiguée mais radieuse, souriait à son mari penché vers elle. Il lui demandait :

– Pourquoi, ma bien-aimée, vous ai-je vue pleurer pendant la messe ?

– Je pensais à mes parents... Je pensais que je n'avais pas de famille pour m'assister à cette cérémonie.

De nouveau la tristesse couvrait le rayonnement des yeux bleus.

– Mais vous m'avez, moi !... Et je prétends vous tenir lieu de tout !

Avec une fouguese tendresse, Karol la serrait dans ses bras. Elle sourit alors, et la lumière reparut dans son regard tandis qu'elle murmurait :

– Oh ! oui, avec vous je peux oublier toutes mes tristesses, tous mes mauvais jours, mon Karol très cher !

Karol et Magdalena se trouvaient encore à Fontainebleau quand fut jugé le procès de Movis. Vincente avait choisi un excellent avocat et elle-même, au cours des interrogatoires, sut présenter sa défense avec habileté. Mais les faits étaient patents. Le testament avait été reconnu inattaquable, et des témoignages venaient étayer l'accusation de captation. De M. de Movis et de Célinie, inculpés de complicité, le premier bénéficia seul de l'acquittement, étant reconnu qu'il n'était que zéro dans le ménage, et les témoins s'accordant pour déclarer qu'il avait pu ne pas s'apercevoir des intrigues de sa femme, de par sa courte vue intellectuelle – ou, comme le dit l'un d'eux, en langage vulgaire, parce qu'il ne voyait pas plus loin que le bout de son nez.

Peu de jours après le verdict, Karol et sa femme rentrèrent à Paris. Henryk Wienkiewicz,

sur les indications de son fils, avait fait préparer pour Magdalena le plus charmant appartement du monde dans l'hôtel qui lui appartenait et où ils devaient habiter tous ensemble. Il y donna une réception pour présenter sa belle-fille à ses relations et ce fut un triomphe pour Magdalena. Karol avait dessiné sa toilette, une robe de soie blanche garnie de précieuses dentelles anciennes, sans un bijou. Mais elle avait la parure de son admirable chevelure, le charme sans pareil de sa beauté, de sa grâce délicate. De toutes parts, on convint que ce mariage, qui avait étonné d'abord, se comprenait facilement et que Karol Wienkiewicz pouvait être fier de sa femme.

Il ne s'en privait guère et il fallait vraiment que Magdalena ne fût pas très disposée à l'orgueil pour n'être pas grisée par son amoureuse admiration – sans parler de celle que témoignaient son beau-père et M^{me} de Ojeda.

Mais elle restait simple, tout occupée d'autrui, fille très affectueuse pour Henryk Wienkiewicz, nièce pleine d'attention pour la bonne doña Clara. Elle n'oubliait pas non plus M^{lle} de Grandy, à qui

elle écrivait de longues lettres lui racontant son existence, lui disant combien Karol la rendait heureuse. M^{lle} Séraphine répondait par de courts billets, car sa vue était fatiguée maintenant. Elle parlait de Louis, toujours à Cadeilles, et qui restait languissant. Par une lettre de sa sœur Aimée, que n'avait pu intercepter la vieille demoiselle, il avait appris le procès et la condamnation de sa mère. Depuis lors, il semblait vivre comme en une sorte de rêve douloureux. Quand il en avait la force, il allait jusqu'à Dreuzès, faisait une longue station à l'église, une visite au curé. Alors, à son retour, il paraissait moins abattu et il y avait comme une lumière dans ses yeux tristes.

– J'obtiendrai de son père qu'il nous le confie, disait Karol, et nous le soignerons, nous relèverons son moral.

En attendant, il envoyait à M^{lle} Séraphine les sommes nécessaires pour qu'elle et son jeune hôte vécussent largement. Il comptait au printemps se rendre avec Magdalena à Cadeilles, où il avait différentes décisions à prendre ; ils en

ramèneraient alors la vieille demoiselle et Louis pour les installer dans un confortable logis aux environs de Paris.

Mais dans les premiers jours de janvier, ils reçurent un mot du jeune garçon, les informant que M^{lle} de Grandy était très malade.

« Elle ne veut même pas que je vous prévienne, ajoutait-il. Mais je sais qu'elle serait bien heureuse de revoir Magdalena, la seule personne, après son père, qui ait eu de l'affection pour elle, m'a-t-elle dit un jour. »

– Nous partirons demain, dit aussitôt Karol. D'après ce que nous a écrit l'abbé Darlannes, elle a le cœur malade et la mort peut survenir d'un instant à l'autre.

Dans la soirée du lendemain, Magdalena et son mari arrivaient en gare de Pau, où une voiture envoyée par la route les attendait. À Cadeilles, la grille s'ouvrit toute grande devant eux. Des domestiques, envoyés de Paris à l'avance, avaient préparé un appartement. Mais Magdalena refusa de dîner avant d'avoir vu la vieille demoiselle, et bien vite, elle se rendit près d'elle.

M^{lle} de Grandy occupait maintenant un appartement confortable dans le corps principal. Quand Magdalena entra dans sa chambre, il y avait près d'elle une femme du village envoyée par le curé pour la soigner. Cette personne s'éloigna après avoir salué la jeune femme, tandis que la malade tendait ses mains jaunies en disant :

– Ah ! mon enfant ! Je suis heureuse de vous revoir... Mais fâchée qu'on vous ait fait venir...

– En quoi vous avez bien tort ! riposta Magdalena, affectant un ton de gaieté, bien qu'elle fût péniblement impressionnée du changement survenu chez la vieille parente. Nous devons venir au printemps ; ce n'est qu'une avance de trois ou quatre mois. Et j'avais, moi aussi, le très grand désir de vous revoir. .

– Ce sera la dernière fois...

– Que non pas ! Vous allez voir comme nous vous soignerons, Karol et moi.

La vieille demoiselle secoua la tête.

– C'est la fin, ma petite fille... Mais parlons de

vous plutôt. Êtes-vous heureuse ?

– Oh ! si heureuse !

M^{lle} Séraphine considéra longuement le visage délicatement rosi, les yeux pleins de lumière et de vie. Sa main serra celle de la jeune femme.

– Tant mieux... J'ai tant craint pour vous ! Cette odieuse Vincente, peu lui aurait importé que vous fussiez perdue, déshonorée... Ah ! elle a enfin reçu son châtiment !... Bien peu de chose pour tant de perfidie, de noirceur d'âme. Et son cher Thibaut, son digne fils... Que devient-il, celui-là ?

– Je n'en sais rien, ma cousine... Comment va Louis ?

– Bien faible, le pauvre petit... Mais courageux, luttant contre la tristesse, comme le lui recommande le curé. C'est un brave homme, cet abbé Darlannes. Il est venu pour le grand départ, Magdalena.

D'un élan, Magdalena se pencha et embrassa la malade.

– Chère, chère cousine ! J'ai tant prié pour

vous.

– Je m’en doutais bien, ma petite... Et c’est votre exemple, votre patience, votre charité pour la malheureuse disgraciée que je suis qui ont peu à peu apaisé mon âme aigrie, révoltée.

Elle s’interrompit, oppressée. Magdalena posa une main douce sur son front moite.

– Ne parlez plus ; vous vous fatiguez. Je vais aller dîner, puis je reviendrai près de vous... Permettez-vous à mon mari de venir vous serrer la main ?

– Oui, je serais heureuse de le voir... De lui dire ce que vous avez été pour moi, si désagréable pourtant, parfois, ma pauvre enfant !

Et comme Magdalena faisait un geste de protestation, elle répéta :

– Oui, si désagréable... C’est que ma vie a été bien douloureuse, voyez-vous ! À dix ans, un épouvantable accident me rendait infirme et me défigurait. Ma mère, frivole, indifférente, ne put dès lors supporter ma vue. Tant que mon père vécut, je fus entourée par lui de soins et

d'affection. Mais il mourut ruiné, ma mère le suivit de près et je fus recueillie par mon oncle de Norhac, le père d'Henri. Toujours voilée, car je ne pouvais supporter l'impression que produisait ma vue, je vivais déjà solitaire. Mon oncle et mon cousin étaient bons pour moi cependant.

Mais un jour, un chien, en sautant sur moi déplaça mon voile, et je vis sur la physionomie d'Henri une telle impression d'horreur, que, toujours, je devais m'en souvenir. Car figurez-vous, Magdalena, que je m'étais amourachée de cet aimable et beau garçon... Oui, moi, cet épouvantail ! Après cela, je me terrai farouchement dans mon appartement, refusant de voir quiconque. Puis mon oncle mourut et je demandai à Henri de m'installer dans cette tour où je pouvais mieux vivre à l'écart. Il y consentit et finit, je crois, par m'oublier. Quand Vincente s'implanta ici, elle se garda bien de me rappeler à lui...

Plusieurs fois, Magdalena avait essayé de l'interrompre, dans la crainte qu'elle s'épuisât. Mais elle continuait d'une voix basse,

entrecoupée :

– Alors vous êtes venue... Et j'ai été moins malheureuse...

Elle se tut et ferma les yeux. Magdalena lui pressa la main en disant : « À tout à l'heure, chère cousine » et quitta la chambre. Dans la pièce voisine, elle trouva la garde et lui demanda :

– Qu'en dit le docteur ?

– Qu'elle n'en a plus guère que pour vingt-quatre heures, au plus, madame. Ce matin, elle a eu une syncope assez longue et le docteur dit que lorsque cela se reproduira, ce sera la fin.

– Retournez près d'elle et prévenez-moi tout de suite si son état s'aggravait. Je reviendrai d'ailleurs après le dîner... Savez-vous où est M. Louis ?

– Dans sa chambre, je crois, madame.

Magdalena regagna son appartement et, après avoir rendu compte à son mari de son entrevue avec M^{lle} de Grandy, quitta sa tenue de voyage pour revêtir une robe d'intérieur. Pendant ce

temps, Karol allait trouver Louis dans sa chambre, se doutant bien que le pauvre garçon ne viendrait pas le premier. Il le ramena à Magdalena, en disant :

– Voilà notre jeune cousin que je t’amène, Magda. Figure-toi qu’il n’osait pas venir nous souhaiter la bienvenue !

D’un geste spontané, Magdalena saisit les mains de Louis et, l’attirant vers elle, mit un baiser sur son front.

– Mon cher petit Louis, vous avez plus que jamais notre affection.

– Que ceci soit entendu une fois pour toutes, ajouta Karol avec une tape amicale sur l’épaule du jeune garçon. Nous n’avons de frère ni l’un ni l’autre, Magdalena et moi, c’est donc vous qui nous en tiendrez lieu.

Des yeux pleins de larmes, de grands yeux bleus où paraissait une ardente gratitude, se levèrent sur Karol et sa femme.

– Comme vous êtes bons, tous deux !... Vous pourriez me repousser, me détester.

– Nous serions de jolis personnages, en ce cas ! dit gaiement Karol. Allons, mon petit Louis, venez dîner avec nous... Et puis, vous savez, il faudra prendre une autre mine, vous fortifier un peu. Quand la pauvre cousine ne sera plus là, nous vous emmènerons au cap d'Antibes, où nous nous rendrons aussitôt que nous aurons terminé ce que nous avons à régler ici.

Le dîner était servi dans la grande salle de Cadeilles, tendue de cuir de Cordoue, décorée d'anciennes crédences garnies de vieilles faïences et de lourde argenterie. Le regard de Louis allait de Karol à Magdalena, vêtue de velours blanc orné de cygne, cette Magdalena qu'il avait connue dénuée de tout, méprisée, humiliée. Combien il la trouvait belle ! Plus belle que jamais ! Et comme elle semblait heureuse !

Mais dans son bonheur, elle n'oubliait pas de s'occuper d'autrui. Elle s'inquiétait de voir son jeune cousin manger si peu et le grondait doucement.

– Le changement d'air lui donnera de l'appétit, dit Karol. Et nous le soignerons si bien

qu'il sera dans peu de temps méconnaissable.

Le dîner terminé, Louis souhaita le bonsoir à ses cousins et ceux-ci montèrent chez M^{lle} Séraphine. Elle les attendait et quand ils frappèrent, se fit jeter par la garde un voile sur son visage.

– Je vous amène mon mari, chère cousine, dit Magdalena.

– C'est bon à vous de venir voir une pauvre vieille parente...

– À qui je dois tout, puisqu'elle a instruit, protégé, aimé, ma très chère Magdalena.

En parlant ainsi, Karol se penchait et baisait la main de la vieille demoiselle.

– Protégée ?... Aimée ?...

Une amertume douloureuse passait dans la voix un peu haletante.

– ... Hélas ! l'un de mes grands remords, c'est de ne l'avoir pas fait !

Magdalena protesta :

– Que dites-vous là, ma bonne cousine ?

– La vérité... J’aurais dû, dès votre arrivée ici, aller prévenir mon cousin Henri, lui apprendre que Roland était venu, que Vincente l’avait empêché d’arriver à lui... Et qu’il laissait une fille, qu’on se préparait à frustrer de son légitime héritage. Au lieu de cela, j’ai laissé faire... Par lâcheté, indifférence, peut-être surtout par une sorte de rancœur contre ceux qui, sans se montrer mauvais avec moi, m’avaient laissée à l’écart, et qui éprouvaient à mon égard une répulsion dont j’avais surpris l’expression dans leur regard. Bref, j’ai été sur ce point très coupable, Magdalena, et en outre, vous avez eu plus d’une fois à subir mon mauvais caractère, mes propos injustes, mes...

Magdalena posa vivement une main sur ses lèvres.

– Taisez-vous, ma cousine ! Pensez plutôt à ce que, sans vous, je serais devenue. C’est de cela que nous vous remercions aujourd’hui, Karol et moi.

– Non, je n’accepte pas ces remerciements-là, mon enfant, car j’ai reçu de vous bien davantage.

C'est grâce à vous que mon cœur desséché s'est peu à peu ouvert à l'affection, que mon âme a été préparée au retour à la foi de mon enfance. Ah ! vous pouvez l'aimer votre femme, Karol ! Il n'y a pas d'âme plus noble, plus délicate...

Elle s'interrompt, toute haletante.

– Ne parlez plus ! dit Magdalena avec une douce autorité. Nous allons nous asseoir près de vous et rester là pendant que la garde dînera.

– Oui... merci ! balbutia M^{lle} de Grandy.

Mais au bout d'un instant, la malade se remit à parler :

– Savez-vous que cette chère petite Magdalena m'a embrassée, Karol ? Pour comprendre ce que cela veut dire, il faut connaître mon visage...

D'un geste lent elle écarta son voile. Mais Karol avait assez d'empire sur lui-même pour, étant prévenu, ne pas laisser paraître son impression, que guettait la vieille demoiselle. Il se leva et, se penchant vers elle, dit en souriant :

– Eh bien, je vais faire comme elle, si vous me le permettez, ma cousine.

Et ses lèvres se posèrent sur le front de la mourante.

La stupéfaction, puis une sorte de joie parurent dans le regard de M^{lle} de Grandy. La voix oppressée murmura :

– Oh ! vous aussi !... vous aussi ! Tous deux, si beaux... Vous avez eu pitié de la pauvre Séraphine... Vous lui avez fait cette aumône, la plus grande pour elle. Soyez bénis, mes enfants... Soyez bénis par le Dieu que je vais voir bientôt.

25

Magdalena achevait de s'habiller le lendemain matin, quand on la prévint que M^{lle} de Grandy venait d'avoir une syncope.

C'était la fin, comme l'avait annoncé le médecin. Celui-ci, aussitôt averti, ne put que le constater.

Tandis que vers la fin de la matinée, Magdalena demeurait en prière près du lit où reposait la vieille demoiselle, dont le visage paisible semblait moins affreux dans la mort que dans la vie, Karol s'occupa des formalités nécessaires. Puis il vint chercher sa femme et, après avoir prié lui-même un moment près de la défunte, l'emmena vers la salle à manger, où devait les attendre Louis.

Comme ils allaient en franchir le seuil, un homme bondit hors d'un couloir qui débouchait près de là et une détonation retentit... Puis une

seconde. Louis, qui venait de s'élancer hors de la salle à manger et s'était jeté devant sa cousine, s'affaissa sur le plancher.

Le meurtrier essaya de fuir. Mais un domestique surgit derrière lui, le saisissant à bras le corps et le maître d'hôtel accourant de la salle à manger, aida son collègue à maîtriser l'individu qui, bien qu'étant de petite taille, semblait singulièrement vigoureux.

– Thibaut ! misérable assassin ! s'écria Karol.

Il chancelait un peu, très pâle.

– Karol, il t'a blessé ? demanda la voix tremblante de Magdalena.

– Oui... À l'épaule. Ce ne sera rien. Ne t'affole pas, Magda. Sonne pour qu'on relève ce pauvre Louis et qu'on envoie vite une voiture chercher le médecin... Vous autres, emmenez cet homme, attachez-lui solidement bras et jambes. Tout à l'heure, je ferai prévenir la police. Mais le plus pressé est de soigner ses victimes.

Thibaut, le teint verdâtre, les yeux chargés d'une rage diabolique, se démenait entre les

mains des deux hommes. Ceux-ci l'entraînèrent, tandis qu'il hurlait :

– Ah ! je ne vous ai pas eus cette fois ! Mais il faudra bien que j'y arrive, un jour ou l'autre !

Magdalena, maîtrisant son angoisse, exécuta les instructions de son mari. Puis elle revint près de lui, l'emmena dans sa chambre et, avec l'aide de Wojciedi, lui enleva ses vêtements pour mettre à nu la blessure.

– Je ne pense pas que ce soit grave, dit le valet de chambre, lui aussi pâli par l'émotion, car il était fort attaché à son maître. En attendant le docteur, je vais faire un petit pansement à Monsieur... Mais que Madame s'asseye, car elle va se trouver mal.

Oui, maintenant, les nerfs prenaient leur revanche. Magdalena s'affaissa sur une chaise près de Karol. Celui-ci prit sa main et la pressa tendrement.

– Ma petite chérie, ce ne sera rien. C'est le malheureux Louis qui a payé pour nous... Appelle Katazina pour qu'elle donne un cordial à

Madame, Vojciedi, puis, quand tu m'auras fait ce pansement, informe-toi si l'on a bien réduit l'assassin à l'impuissance.

Quand Vojciedi revint, annonçant que Thibaut de Movis était bien et dûment ligoté, Karol eut un soupir de soulagement.

– On ne saurait trop prendre de précautions, avec un pareil énergumène. Maintenant, téléphone à Dreuzès, pour prévenir la gendarmerie. J'ai hâte que Cadeilles soit débarrassé de lui... Le docteur n'est pas encore là ?

– Pas encore, monsieur, nous l'attendons.

– Qui s'occupe de M. Louis ?

– La garde de M^{lle} de Grandy, monsieur.

– Très bien, je vais aller le voir.

– Moi aussi, dit Magdalena.

– Non, pas encore. Il faut te remettre de cette émotion.

– Je suis suffisamment remise... Et pense donc que, sans lui, je serais peut-être morte en ce

moment !

Pour toute réponse, Karol l'attira vers lui et l'embrassa passionnément. Puis tous deux gagnèrent la chambre de Louis.

Du premier coup d'œil, Karol vit que la fin du blessé n'était plus qu'une question d'instant. L'altération, la lividité du visage, les yeux déjà un peu vitreux ne lui laissaient pas de doute.

La garde dit tout bas :

– Il m'a demandé d'envoyer chercher M. le curé ; mais je crois que celui-ci n'arrivera pas à temps.

Le mourant dut entendre ce chuchotement, car il tourna un peu la tête vers les arrivants. Karol et Magdalena se penchèrent vers lui et la jeune femme dit, d'une voix que l'émotion enrouait :

– Mon petit Louis, nous sommes là, vos amis, vos cousins... Nous vous remercions, cher enfant...

Une joie surnaturelle, tout à coup, parut transfigurer la pâle figure. Les lèvres blêmes murmurèrent :

– Je vous ai sauvée. Merci, mon Dieu ! Un peu réparé... Pour eux... Mourir pour ceux qu'on aime... La plus belle chose...

Il essaya de parler encore, mais vainement. Ses doigts serrèrent le crucifix que la garde, sur sa demande, lui avait mis entre les mains. Un dernier souffle passa entre les lèvres... Et le fils de Vincente, le délaissé, le méprisé, âme pure qui s'était secrètement offerte pour sa famille coupable, s'en alla vers l'éternelle paix, vers l'éternelle joie.

Après de telles émotions, Karol, une fois les doubles obsèques terminées, emmena aussitôt sa femme au cap d'Antibes. Lui-même avait besoin de se refaire, car sa blessure, sans présenter de réelle gravité, l'avait considérablement affaibli. Ce fut une existence paisible, dépourvue de toute mondanité, qu'ils menèrent là jusqu'en mai, en la seule compagnie d'Henryk Wienkiewicz et de doña Clara.

La santé de Magdalena, ébranlée par ces évènements tragiques, se remettait vite dans cette

atmosphère de calme, de lumière et plus encore par l'amoureuse sollicitude dont l'entourait son mari. Henryk Wienkiewicz disait en riant :

– Ma chère fille, sans vous Karol serait peut-être devenu un aimable égoïste. Mais, vous aimant comme il vous aime, il en arrive à ne plus penser à lui, ce qui est très bien.

L'instruction du crime de Thibaut était déjà avancée, quand un jour on apprit qu'il avait réussi à se donner la mort dans sa prison.

– Triste fin d'un triste personnage ! dit Karol en lisant cette nouvelle à sa femme. Vincente de Movis récolte ce qu'elle a semé en ses enfants. Seul, notre pauvre Louis...

Et tous deux sentirent l'émotion leur serrer la gorge à l'évocation de la jeune victime.

Au mois de mai, ils regagnèrent Paris. Karol, pendant quelque temps empêché de travailler par sa blessure, terminait des tableaux commencés, entre autres celui pour lequel avait posé Magdalena. Il allait aussi dans le monde avec sa femme, ou bien l'emmenait faire d'assez

lointaines excursions. Ce fut au retour de l'une d'elles que, près d'Orléans, ils croisèrent une voiture conduite par un étranger, de type américain du Sud, près duquel se trouvait une jeune personne assez jolie, extrêmement fardée, qui leur lança au passage le plus noir des regards.

– C'est Fernande ! dit Magdalena.

– Oui, c'est elle. Comme il fallait s'y attendre, elle a mal tourné. Habitée au luxe, au plaisir, le travail lui faisait peur. Puis une conscience faussée comme la sienne accepte facilement certaines déchéances.

– Et Aimée, as-tu su ce qu'elle était devenue ?

– Elle est en Angleterre, je crois. Une parente de M. de Movis paye pour qu'elle y achève son éducation. Quant au père, il a une petite situation qui lui permet de vivoter. Voilà toutes les nouvelles que j'ai de cette intéressante famille, Magda.

La jeune femme se pencha et appuya son front contre l'épaule de son mari.

– Oh ! sans toi ! sans toi, mon Karol ! Tu m'as

sauvée, comme autrefois Hugues d'Ormeyan
sauva la belle Bérengère. Tu es mon chevalier
bien-aimé !

– Oui, ton chevalier pour toute la vie,
Magdalena très chère !

Cet ouvrage est le 349^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.